
BIBLIOTHÈQUE VERTE
les Six Compagnons
et la perruque rouge
PAUL-JACQUES BONZON
PAUL-JACQUES
BONZON
LES SIX
COMPAGNONS
ET LA
PERRUQUE
ROUGE
HACHETTE

LES SIX COMPAGNONS
ET LA PERRUQUE ROUGE

par Paul-Jacques BONZON

*

« SILENCE, on tourne!»

Les cinéastes ont pris possession de la petite ville. Dans la foule bigarrée des acteurs éclatent les notes criardes de quelques perruques rouges...

Mady et ses amis, les célèbres Compagnons de la Croix-Rousse, sont en grand émoi : ils font aujourd'hui leurs débuts devant les caméras.

«Votre chien est en péril», annonce soudain un billet inquiétant. Kafi, le brave chien-loup, menacé? Et par qui? Des gens malintentionnés ont pu se glisser parmi les figurants. Mais pourquoi? Au milieu de tous ces personnages costumés, maquillés, il est difficile de savoir à qui l'on a affaire. Amis? Ennemis? Heureusement, les Compagnons (et leur chien!) ont de l'audace... et du flair.



PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	**1964**	**Les Six Compagnons et la perruque rouge**
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

PAUL-JACQUES BONZON

LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE

ILLUSTRATIONS D'ALBERT CHAZELLE



HACHETTE
246

TABLE

TOUS LES PERSONNAGES DE CE ROMAN
SONT FICTIFS



CHAPITRE PREMIER

UN VILLAGE DU MOYEN AGE

EN CLASSE, nous adorions les leçons d'histoire. M. Mouret, notre maître, avait le don de les rendre passionnantes. Comme il disait, pour bien comprendre l'histoire, il faut se mettre dans le « bain de l'époque »

« Ainsi, dit-il, un jour, nous allons commencer l'étude du Moyen Age. Si vous voulez vous mettre complètement dans le bain, allez donc visiter Pérouges... Vous ne connaissez pas Pérouges?... C'est un petit village à une trentaine de kilomètres de

Lyon, un village admirablement conservé, avec ses remparts, ses tours de guet, ses maisons à encorbellements, ses ruelles, que sais-je? Malheureusement, je ne puis vous y conduire, mais vous pourriez vous y prendre par vos propres moyens.»

II n'en fallut pas davantage pour exciter notre curiosité. A la sortie, la bande des Compagnons de la Croix-Rousse se retrouva sur le « Toit aux Canuts », une terrasse qui dominait la ville, et qui était notre lieu de rendez-vous quand il faisait beau.

Tout le monde était là, c'est-à-dire Corget, le chef de la bande; Bistèque, ainsi nommé parce que son père était commis boucher; le petit Gnafron qui avait eu le malheur de perdre le sien quelques années plus tôt; la Guille, le poète de l'équipe; le Tondu dont le crâne restait chauve depuis la maladie qui lui avait fait tomber les cheveux jusqu'au dernier; et moi, Tidou, Lyonnais de fraîche date, puisque j'avais été élevé dans un petit village de Provence

Après le long hiver humide que nous venions de traverser, la proposition de notre maître arrivait bien. Pendant tant de semaines, nous étions restés enfermés! Quelle magnifique occasion d'aller voir, dans la campagne, si les bourgeons des arbres étaient plus en avance qu'à Lyon. Toute la bande tomba d'accord. Le jeudi suivant, s'il faisait beau, nous irions à Pérouges.

Alors, Gnafron, qui promenait toujours, un tas de cartes dans son sac, sortit celle de la région et ['étala sur le parapet de La terrasse. Pérouges se trouvait à l'est de Lyon, sur la route et la ligue de chemin de fer de Genève.

« Comment irons-nous, demanda Bistèque, par Le train? »

Gnafron haussa les épaules.

« Le train?... dépenser son argent pour s'asseoir sur des banquettes mal rembourrées! Pourquoi pas à vélo?

— Oui, dit le Tondu, mais si Mady voulait venir avec nous.. »

C'est vrai, nous oubliions Mady. Pourtant, élit faisait partie de notre bande. Elle aussi habitai! dans ce quartier de la Croix-Bousse. J'avais fait sa connaissance un jour où je cherchais mon chien perdu. Une grave maladie l'avait longtemps immobilisée sur une chaise longue. Depuis, le bon soleil de ma Provence, où elle était allée se soigner un été, l'avait guérie. Malgré tout, elle de meurait un peu fragile; il n'était pas question, pour elle, de faire trente-cinq kilomètres à bicyclette.

« Pourtant, soupira Gnafron, la balade serait tellement plus agréable à vélo!... Mais, bien sur. si Mady est de la partie, nous prendrons le train. »

En quittant mes camarades, j'allai donc voir Mady. Elle habitait dans la rue des Hautes-Buttes.

une vieille maison semblable à la mienne. Je la trouvai, assise à la table de la cuisine, déjà occupée à ses devoirs du soir, tandis que sa mère était sortie faire des courses.

« Pérouges! s'écria-t-elle, j'en ai entendu parler. Quelle bonne idée! Justement, nous aussi, en classe, nous étudions le Moyen Age. »

Cependant, en apprenant qu'à cause d'elle nous prendrions le train, elle fut contrariée.

« Oh! non, je ne veux pas vous obliger à cette dépense, et vous auriez trop de plaisir, après ce long hiver, à faire l'expédition à vélo. »

Elle réfléchit puis se mit à rire, de ce rire un peu malicieux que nous lui connaissions bien.

« Kl si vous m'emmeniez dans la remorque de Kali? Crois-lu que je serais trop lourde à traîner?

- Oh! Mady, tu te risquerais?..

- Pourquoi pas! La distance n'est pas grande. Kafi me céderait sa place et il suivrait à pied... je veux dire à pattes. »

Cette remorque était une simple caisse d'emballage, montée sur deux roues de voiture d'enfant; j'y trimbalais mon chien Kafi quand nous entreprenions de longues randonnées. Je fis remarquer à Mady que, mal suspendue, elle n'était guère confortable.

« Je me moque du confort, déclara-t-elle, ce que je veux, c'est partir avec vous. »

Le lendemain, quand je fis part à mes camarades

de l'idée de Mady, ils furent ravis. Dès lors, il ne fut plus question que de cette expédition. Toujours d'après la carte de Gnafron, la route devait être bonne, sans trop de côtes. D'ailleurs, nous nous relaierions pour tirer la remorque. Les trois jours qui nous restaient, avant jeudi, n'étaient pas superflus pour les préparatifs. Abandonnés tout l'hiver dans notre « caverne » (un ancien atelier de tisserand qui nous servait d'entrepôt, au bas de la Rampe des Pirates), nos vélos avaient besoin d'une sérieuse revision. La rouille ne les avait pas ménagés; sournoisement, l'humidité avait décollé les pièces des vieilles chambres à air. Inquiet pour Mady, le Tondu entreprit, à l'aide de ressorts de sommier, d'améliorer la suspension de la remorque.

« Nous partirons de bonne heure pour ne rentrer que le soir, décida Corget; il faudra prévoir un bon casse-croûte. »

Dès le mercredi, tout était prêt. Nous nous voyions déjà montant à l'assaut de tours crénelées, courant sur les remparts, jetant de la poix bouillante par les mâchicoulis.

Le rassemblement était fixé le lendemain, à sept heures, au bas de la Rampe des Pirates. Tout le monde était au rendez-vous... Le beau temps aussi. Le soleil, qui venait juste de se lever, illuminait un ciel sans nuages, et le léger vent soufflant de l'est annonçait une radieuse journée de printemps

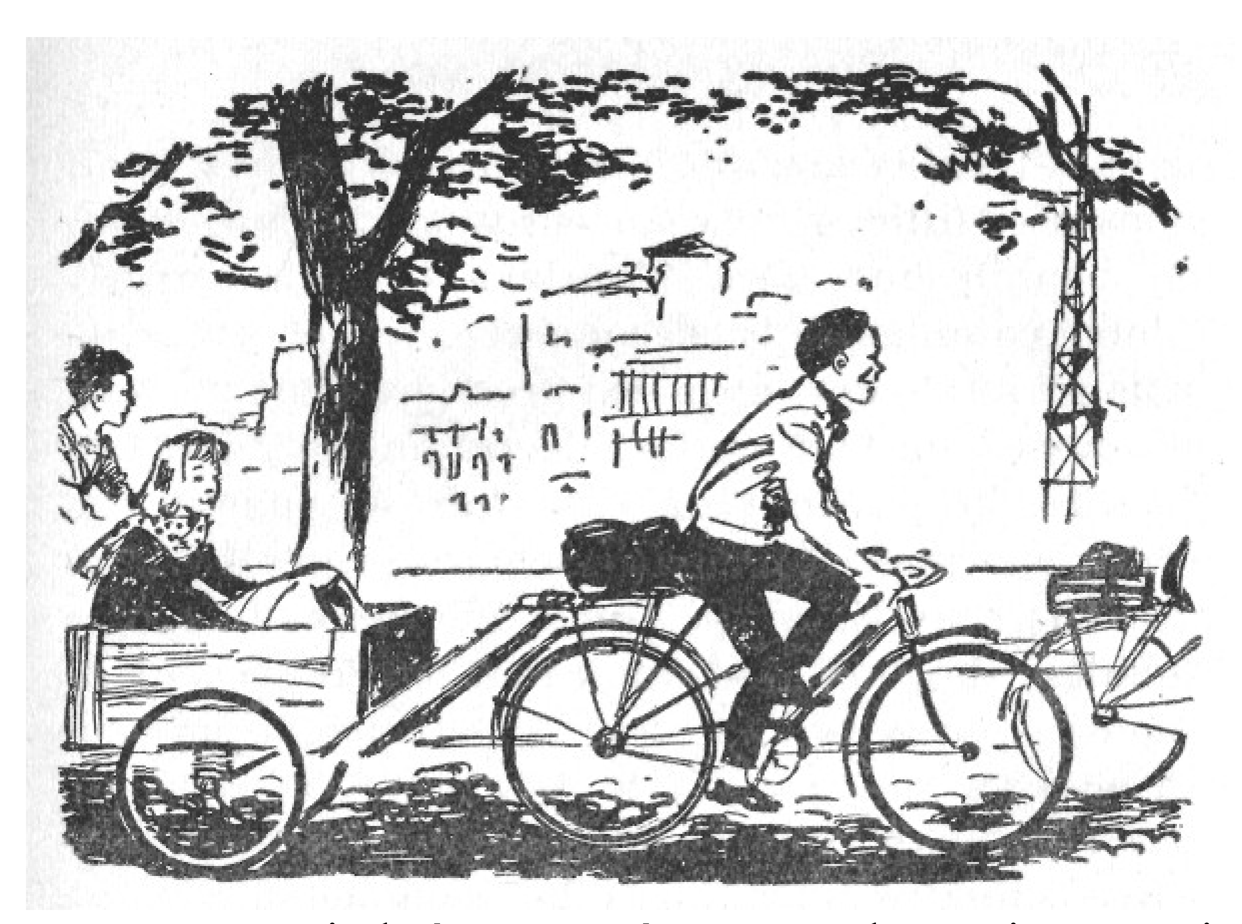
En prévision de la fraîcheur matinale, Mady avait pris une couverture pour retendre sur ses genoux.

Devinant que nous partions pour une longue promenade, mon chien bondissait comme un t'ou. Cependant, au moment où Mady s'installait dans la remorque, sa joie se transforma en une soudaine colère. Il se mil à aboyer furieusement devant la caisse. Pauvre Kafi! Non, il n'était pas jaloux de Mady, il croyait simplement que nous allions partir sans lui.

Et la caravane se mit en route, le long des quais du Rhône, le Tondu remorquant Mady qui se déclara enchantée de la suspension à ressorts de sommier.

A nous la grande route! Ah! les premiers champs verts, les premières pâquerettes, les premières feuilles aux arbres! Jamais la campagne ne nous avait paru aussi belle. Nous étions comme des papillons qui s'envolent après l'interminable nuit de leur cocon. Tous les cinq kilomètres, ainsi que convenu, Mady changeait de «cheval», les quatre chevaux étant le Tondu, Corget, Bistèque et moi, car la Quille, si adroit sur des skis ou des patins à roulettes, ne valait rien sur un vélo, e< Gnafron était trop petit.

Nous roulions lentement. Kafi nous suivait sans peine. 11 nous laissait même parfois prendre les devants pour avoir le plaisir de nous rattraper au grand galop. D'ailleurs, il fallut plusieurs fois



mettre pied à terre, à cause de petits ennuis mécaniques et d'une crevaison.

Enfin, à dix heures, Pérouges fut en vue, perché au faîte d'une colline, ceinturé de remparts. Pour atteindre ce nid d'aigle, la bande descendit de machine et poussa les vélos à la main. Mais quelle récompense, en franchissant la vieille porte qui donnait accès au village! D'un seul coup, nous nous trouvions dans le « bain », comme aurait dit M. Mouret. En trois pas, nous venions de remonter de plusieurs siècles dans le temps.

« Laissons nos vélos à l'entrée, dit la Guille, de quoi aurait-on l'air avec des bicyclettes, en plein Moyen Age? »

Notre maître n'avait pas menti. Nous entrions

dans un autre monde. Nous aurions trouvé, pour nous accueillir, un manant en surcot ou une dame en hennin que nous n'aurions pas été surpris. Alors, commença la découverte de cet étonnant village aux rues étroites, grossièrement pavées, sillonnées, en leur milieu, de profonds caniveaux. Que de curieuses maisons aux toits en avivent, aux fenêtres à meneaux, aux enseignes suspendues par des chaînes! Et quels noms amusants : rue des Rondes... porte d'En-Haut... maison du sergent de justice... rue du Grenier-à-Sel... maison des Princes...

« Formidable! s'écriait le Tondu, et quelle vue extraordinaire, par-dessus les remparts! »

La vue était immense, en effet. Elle s'étendait très loin jusqu'au Jura, jusqu'aux Alpes, encore blanches de neige.

Mais, trente-cinq kilomètres de vélo, et deux heures de déambulations sur des pavés raboteux, avaient creusé notre appétit.

« Allons pique-niquer sur l'herbe, en dehors du village », proposa Mady.

Il était plus de midi. Le soleil, haut sur l'horizon, laissait tomber des rayons si chauds qu'il fallut chercher un coin d'ombre sous les remparts. Chacun entreprit de déballer ses victuailles. Naturellement, nous avions beaucoup trop de provisions, mais Kafi ne demandait qu'à nous aider. Il fourrait son museau

dans tous les sacs, particulièrenient dans celui de

Bistèque, qui contenait une tranche de pâté dont le parfum alléchant se répandait à dix pas à la ronde.

En mangeant, la Guille, qui avait emporté son livre d'histoire, lut à haute voix les chapitres concernant le Moyen Age, et tout nous parut si intéressant, si passionnant, qu'on hâta la fin du pique-nique pour remonter dans le village.

Nous venions d'y rentrer par une porte fortifiée, quand des curieux, se promenant dans une rue, le nez en l'air, nous intriguèrent.

« Des visiteurs comme nous! » dit Bistèque.

Cependant, ils n'avaient pas l'air de touristes ordinaires, comme ceux que nous avions rencontrés le matin. Ils étaient trois, faisaient de grands gestes, avançaient, reculaient dans la rue, semblaient mesurer du regard la hauteur des maisons, discutaient avec animation puis se séparaient pour compter leurs pas, en travers de la rue. Ce manège était si étrange que Kafi, surpris par leurs allures, se mit à gronder.

« Des originaux, conclut Corget, allons ailleurs!»

Mais Pérouges n'était pas grand. Dix minutes plus tard, dans une autre ruelle, nous tombions de nouveau sur eux. Ainsi que tout à l'heure, ils semblaient prendre des mesures et je pensai qu'il s'agissait peut-être d'architectes chargés de travaux dans le village. Tout à coup, l'un d'entre eux

se retourna, nous aperçut et regarda avec insistance dans notre direction. A plusieurs reprises, tandis que les deux autres discutaient, il se retourna derechef longuement, avec la même curiosité.

« On dirait que c'est toi qui l'intéresses, fit Corget à Mady, tu le connais?

- Je ne l'ai jamais vu.

- Moi, je crois plutôt que c'est Kafi qu'il regarde, souffla Gnafron, il a peut-être peur de lui.

- Ne restons pas là, dit la Quille, faisons encore une fois le tour de l'ancien chemin de ronde pour revoir la belle vue sur la plaine. »

A un certain endroit, le rempart faisait une sorte de terrasse semblable à notre Toit aux Canuts. De là-haut, la vue était plus belle que ce matin. Nous étions accoudés au parapet quand Mady s'aperçut soudain qu'elle avait perdu son porte-monnaie.

« Je sais où il est, dit-elle vivement, j'ai dû le laisser sur le comptoir de la boutique où j'ai acheté deux cartes postales, dans la rue des Princes. Attendez-moi! »

Elle partit en courant, et Kafi, qui l'aimait beaucoup, la suivit. Quelques minutes s'écoulèrent.

« Les filles, dit Gnafron avec un petit haussement d'épaules, ne savent jamais ce qu'elles font de leurs affaires. Mady croit avoir laissé son porte-monnaie dans la boutique, il est sûrement ailleurs. »

Le Tondu proposa d'aller à sa rencontre. Dans la rue des Princes, la marchande de souvenirs nous dit l'avoir vue, en effet, mais Mady n'avait pas retrouvé son porte-monnaie et elle était repartie dans une autre ruelle.

On entreprit alors l'exploration de toutes les rues de Pérouges. Personne!... et les trois étranges visiteurs, eux aussi, avaient disparu. Etrange coïncidence ! Une vague crainte nous saisit, car c'était Mady qu'un de ces touristes avait fixée avec insistance. Si les trois inconnus l'avaient enlevée?... Pourtant Kafi était avec elle. Il l'aurait défendue. En tout cas nous l'aurions entendu aboyer, il serait venu demander notre aide.

« Tant pis, dit le Tondu quand on eut parcouru toutes les ruelles, recommençons le tour du village. »

Au même moment, un homme apparut, un des trois touristes, celui qui, précisément, avait longuement regardé dans notre direction.

« Ah! je vous cherchais, dit-il; vous vous demandez sans doute où est passée votre camarade? Suivez-moi! »

A travers les ruelles mal pavées, il nous entraîna vers la place de la Halle et désigna l'entrée d'une « hostellerie », comme l'indiquait l'enseigne. Mady était assise au fond d'une vaste salle en compagnie

des deux autres étranges touristes et de Kafi, qui se tenait tranquillement à côté d'elle. Le Tondu

commença par faire les gros yeux à Mady d'un air de dire : « Pourquoi as-tu suivi ces inconnus? », mais l'homme qui nous avait amenés nous invita à prendre un siège et commanda des rafraîchissements. Une serveuse, en costume du pays de Bresse, apporta des jus de fruits. Impressionnés par le luxueux décor, mal remis de notre émotion, nous ne savions plus que penser, quand l'homme qui nous avait introduits déclara :

« Voilà, j'ai remarqué votre camarade et ce beau chien. Tous deux correspondent parfaitement à ce que nous cherchions pour le film qui va être tourné prochainement à Pérouges. »

Ce mot « film » nous rassura. Ainsi, ces trois inconnus étaient tout simplement des cinéastes. Le Tondu laissa échapper un soupir de soulagement.

« Oui, reprit l'homme, ce film comporte un rôle assez important de petite paysanne avec son loup apprivoisé. Or, la fillette de Pérouges que nous avions retenue, ne nous donne pas entière satisfaction..., le chien non plus. Comme âge et comme physique, votre camarade est notre héroïne idéale. »

Et d'ajouter en se tournant vers les deux autres hommes :

« Une bande d'essai ne me paraît même pas

nécessaire : sa voix est bien timbrée, elle « passera » facilement à l'enregistrement. Quant à ce chien, lui aussi ferait notre affaire. »

Puis, s'adressant de nouveau à nous :

« Pourrait-il être dressé pour interpréter de petites scènes?... Saurait-il, par exemple, simuler une agression, faire semblant de se jeter sur quelqu'un, de le terrasser? »

Gnafron répondit à ma place.

« Pour ça, vous pouvez être tranquille! Si vous saviez ce qu'il est capable de faire! Il comprend tout, pas besoin de lui expliquer deux fois. »

Cependant, je remarquai :

« Si vous avez vraiment besoin d'un loup, mon chien n'en a pas la couleur.

- Rassure-toi, fit le cinéaste en riant, on maquille les animaux comme les hommes. Ce chien fera un loup magnifique. »

Les yeux de Mady brillaient de plaisir. Jouer un rôle dans un film! Elle ne s'attendait pas à pareille proposition.

« D'ailleurs, poursuivit l'un des hommes, vous aussi, mes garçons, vous auriez votre emploi, si cela vous intéresse. Nous avons besoin de figurants. Ça ne vous tente pas? »

Oh! si, nous étions tentés. Nous nous voyions déjà sous les feux des projecteurs, évoluant sur les remparts, lançant, pour de vrai cette fois, des

marmites de poix bouillante. Hélas! ce n'était qu'un rêve; le tournage du film durerait certainement longtemps. Nous ne pouvions manquer l'école.

« Pas du tout, expliqua un cinéaste, les scènes concernant Pérouges sont prévues pour les vacances de Pâques; vous serez libres à cette époque-là. »

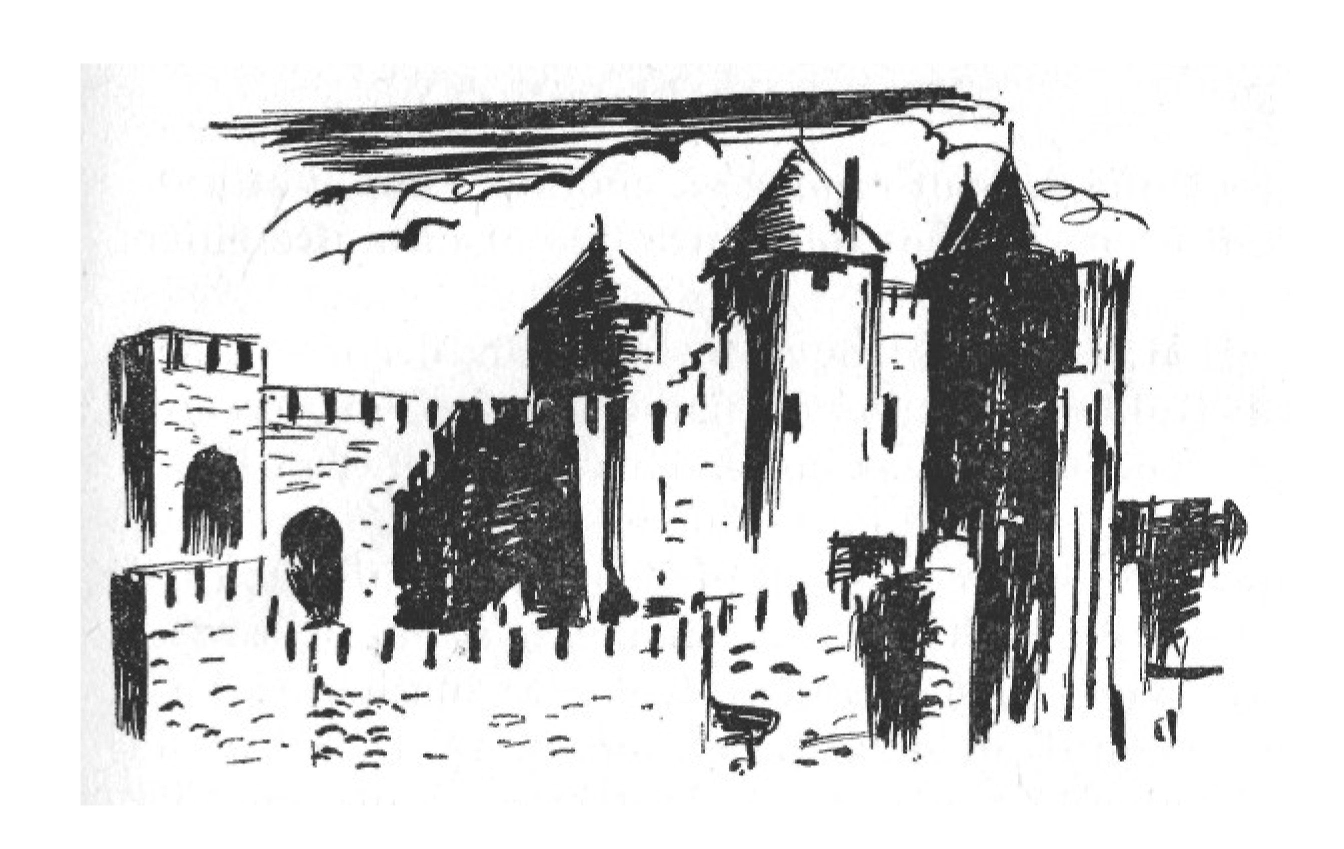
Cette fois, c'est Mady qui laissa échapper un soupir.

« Oui, libres, fit-elle, mais jamais maman ne me permettra.

- Si c'est ce qui te contrarie, rassure-toi, nous nous en occuperons. Veux-tu simplement me donner ton adresse? »

II sortit un calepin, la nota soigneusement et s'extasia encore sur Kafi qui, assis sur son train de derrière, posait sur lui son regard intelligent. Puis les trois hommes discutèrent entre eux du film, employant des mots techniques dont le sens nous échappait, et nous laissèrent repartir, complètement abasourdis par ce qui venait de nous arriver.

« Formidable! s'écria le Tondu en jetant en l'air son béret pour découvrir son crâne aussi lisse qu'une boule de billard, nous allons tourner un film! Que pensez-vous de moi dans le rôle de Charles le Chauve?... »



CHAPITRE II

« LE CAVALIER DES HAUTES TERRES »

DEPUIS cette expédition à Pérouges, deux semaines avaient passé. Plus aucune nouvelle de nos cinéastes. Après l'enthousiasme des premiers jours, nous commencions à déchanter.

« Après ce que nous avons raconté aux copains, à l'école, disait Gnafron, nous avons bonne mine. Ils nous prennent pour des menteurs. »

Un soir, sur le Toit aux Canuts, toute la bande discuta longuement des raisons possibles de ce silence.

« Les cinéastes ont peut-être changé d'avis, dit

Bistèque. Ils ont renoncé à employer Mady et Kafi, puisqu'ils avaient une autre fille et un autre chien en vue.

- Ou ils ont trouvé un meilleur décor, avança la Quille, Carcassonne par exemple. J'ai retrouvé des vues de Carcassonne, dans un livre. C'est beaucoup plus grand que Pérouges.

- En tout cas, ajouta le Tondu, je suis sûr qu'il ne se passe rien, en ce moment, à Pérouges. Les journaux en parleraient. Tous les matins, je jette un coup d'œil sur celui de mon père. Depuis deux semaines on n'a parlé de Pérouges qu'une fois, pour annoncer le décès d'une vieille dame de quatre-vingt-neuf ans.

- Alors, ces trois inconnus se sont peut-être moqués de nous, dit Corget. Qui sait si c'étaient de vrais cinéastes? »

Je protestai.

« Si ! Quand nous les avons aperçus, la première fois, dans la petite rue, ils cherchaient des emplacements pour des prises de vues. Pourquoi se seraient-ils moqués de nous? Nous ne leur avions rien demandé, ce sont eux qui sont venus nous trouver.

— Alors, attendons », dit sagement la Guille.

Mady aussi était déçue, moins que nous cependant, car elle ne se faisait guère d'illusions. Au retour de notre expédition, quand elle avait fait part à ses parents de la proposition des cinéastes,

sa mère avait été catégorique : Mady était trop jeune, et elle avait mieux à faire que de parader devant une caméra.

D'autre part, Mady avait bon cœur. Ainsi, elle n'avait plus à regretter de prendre le rôle de la petite fille de Pérouges, retenue avant elle.

Trois jours passèrent encore, après cette réunion sur le Toit aux Canuts. Nous ne savions toujours rien, quand un jeudi Mady arriva chez moi, très animée. Je reconnus ses pas précipités dans l'escalier. C'était au début de l'après-midi, il pleuvait; j'étais resté à la maison pour garder mon petit frère pendant que maman faisait des courses. Pourquoi Mady montait-elle chez moi, puisque je l'avais vue le matin?

« Tidou ! s'écria-t-elle en entrant, il est venu !

- Qui?

- Le cinéaste de Pérouges! celui qui nous avait remarqués.

- Chez toi?

— A midi. C'est le metteur en scène du film. Il s'appelle M. Beaumont. Tous les six, il faut que vous m'aidiez. Vous pourrez peut-être décider mes parents.»

A bout de souffle et d'émotion, elle se laissa tomber sur une chaise, sans même s'occuper de Kafi qui réclamait une caresse.

« Oui, expliqua-t-elle très vite, nous étions à table quand quelqu'un a frappé à la porte. Vraiment, je ne m'attendais pas à cette visite. Il s'était, paraît-il, arrêté

exprès à Lyon pour voir mes parents. Sur le moment, maman s'est montrée très fâchée. « Non, a-t-elle dit, n'insistez pas, je ne « tiens pas à faire de ma fille une petite cabotine « et lui mettre en tète la folie des grandeurs. » M. Beaumont l'a laissée parler, il l'a même approuvée, disant qu'il avait deux grandes filles et qu'il ne souhaitait pas qu'elles fassent du cinéma. Cependant, le cas présent était différent. Il ne s'agissait pas d'un film à grand spectacle, avec des super-vedettes, mais d'un film historique, très sérieux. Le rôle qu'on me proposait ne risquait pas de me donner la folie des grandeurs, puisque je serais la fille de paysans. On ne me retiendrait pas longtemps; les prises de vues à Pérouges ne dureraient qu'une huitaine de jours. Naturellement, maman pourrait m'accompagner. On nous réserverait une chambre dans un petit hôtel du village. Naturellement aussi, les frais seraient à la charge de la firme cinématographique, et je recevrais un appréciable cachet. Bref, conclut Mady, il a si bien su s'y prendre que mes parents ont été ébranlés. Ils ont seulement demandé à réfléchir encore... Tu vois, Tidou, tout n'est pas perdu. Je suis sûr que si vous veniez ensemble à la maison, vous arriveriez à faire pencher la balance. D'ailleurs, le metteur en scène l'a répété, vous aussi vous aurez des rôles. Oh! Tidou, quelles

extraordinaires vacances de Pâques nous passerions ensemble ! »

Ses yeux brillaient et elle était rouge de plaisir. En la reconduisant, sur Je palier, je lui promis d'aller voir les autres compagnons. Dès le retour de maman, je jetai mon imperméable sur les épaules et courus aux quatre coins de la Croix-Rousse. Mes camarades n'en crurent pas leurs oreilles.

Le soir même, nous nous présentions rue des Hautes-Buttes. Pour mettre toutes les chances de notre côté, nous avions fait un peu de toilette, comme pour un dimanche. Le père de Mady (il était receveur d'autobus) venait de rentrer de son dépôt. C'était moi qui devais commencer à parler, parce que je connaissais le mieux les parents de Mady et qu'en la défendant je défendais aussi mon chien. A l'avance, sur le Toit aux Canuts, nous avions énuméré les arguments que je devrais fournir. Naturellement, Kafi faisait aussi partie de la mission. Nous comptions même beaucoup sur lui. En effet, je l'avais, une fois, laissé en garde à Mady, et son père, qui aimait les bêtes, s'y était attaché.

Un peu gêné cependant, j'expliquai notre visite. En m'écoutant, Mady ne cessait de regarder ses parents, sa mère surtout. Heureusement son père, qui avait un faible pour elle, paraissait m'approuver, et cela me donna du courage. J'insistai sur\

ce que cette petite expérience nous apprendrait. Je fis remarquer que, si Mady n'allait pas à Pérouges, Kafi, lui non plus, ne paraîtrait pas sur l'écran et nous en serions tous désolés.

Il faut croire que mes raisons étaient bonnes, car le miracle se produisit. La maman de Mady, qui avait écouté sans souffler mot, se tourna vers son mari en souriant.

« C'est bien, dit-elle, puisque tout le monde est contre moi, je n'ai plus qu'à me rendre. »

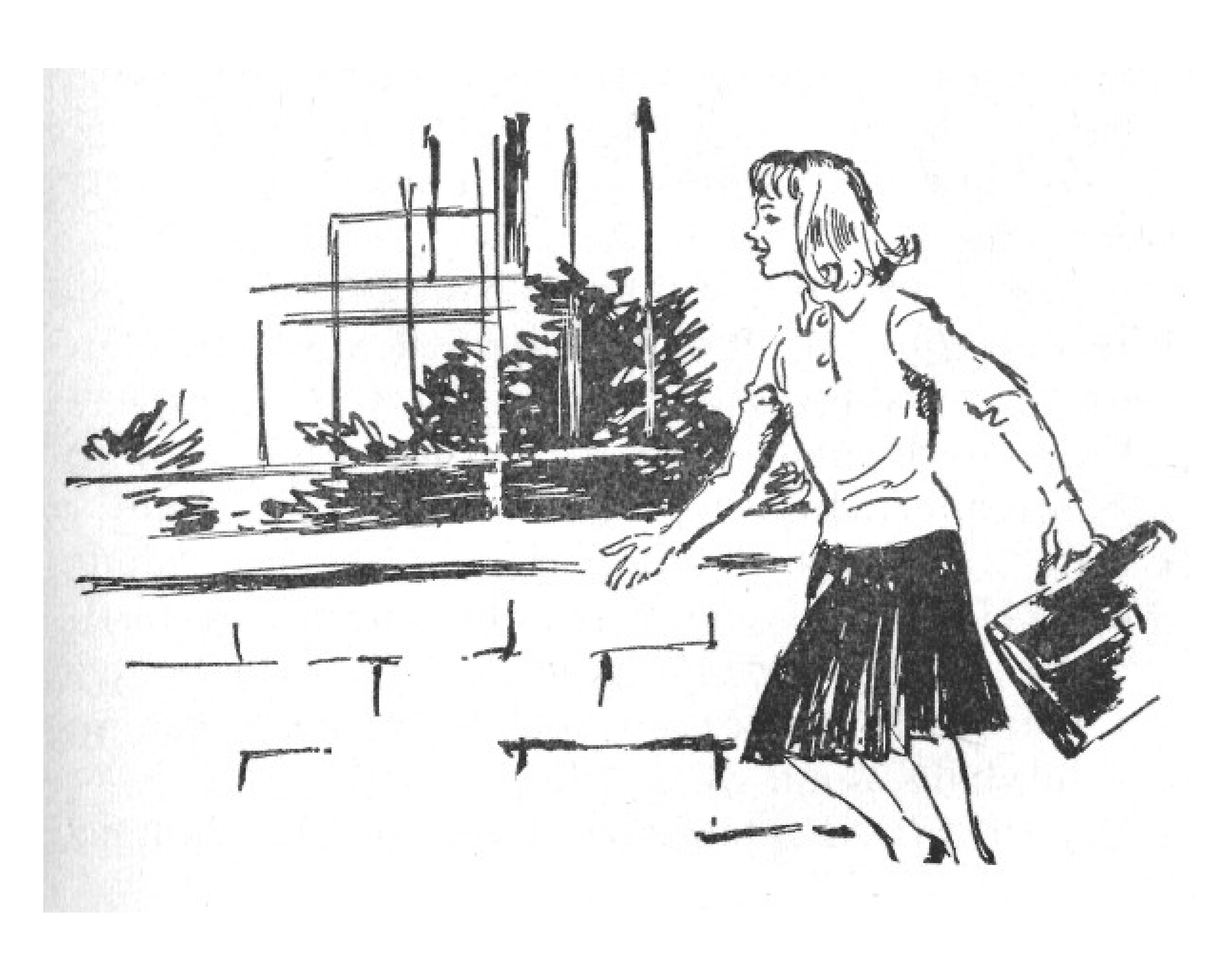
La partie était gagnée. Le soir même, une lettre emportait l'acceptation... et la réponse ne se fit pas attendre. Le surlendemain, nous sortions de



l'école quand Mady, qui venait de quitter la sienne, courut vers nous.

« Regardez! s'écria-t-elle en ouvrant son cartable, voici ce que j'ai reçu : une lettre... et ceci, qui est mon rôle... un rôle extraordinaire! »

Elle nous entraîna sur le Toit aux Canuts. La lettre précisait que les extérieurs du *Cavalier des Hautes Terres* (c'était le titre du film) seraient tournés à partir du lundi suivant. Nous devions donc nous rendre à" Pérouges dès la veille, avec le chien, bien entendu. Là, nous nous adresserions à l'Ostellerie de la Halle où se tiendrait l'administration du film. On nous indiquerait les lieux



d'hébergement. Mady aurait à se mettre en rapport avec le régisseur, la script-girl, l'assistant et l'habilleuse. En attendant, elle apprendrait sérieusement son rôle.

« Eh bien, fit Gnafron en riant, mademoiselle ne se refuse rien : un régisseur, une script-girl, un assistant, une habilleuse! tout ce monde au service de mademoiselle... Au fait que font-ils exactement, ces gens-là?

— Je n'en sais pas plus que vous. Nous verrons bien. Jetez plutôt un coup d'œil sur la partie du scénario qu'on m'envoie. Sur le coup, je n'y ai pas compris grand-chose. C'est découpé en petites tranches, avec des tas de numéros et d'annotations. Il a fallu que je lise trois fois pour me faire une idée de mon rôle. »

Elle étala les feuillets sur le parapet de la terrasse.

« Voyez, mes répliques sont soulignées en rouge. Elles ne sont pas longues, mais il y en a beaucoup.

Ce scénario nous parut très compliqué en effet.

Attendez, dit Corget, je vais lire tout haut : Plan 215 (Panoramique). La campagne autour de Hautfort. Nuages dans le ciel, arbres, prairie. Le bord d'une petite rivière. De l'autre côté de la rivière, un bois. Sylvaine, assise au bord de l'eau. « Plan 216 (Gros plan sur Sylvaine). Elle s'amuse

à cueillir des pâquerettes à portée de sa main.

Soudain, elle se lève, écoute.

SYLVAINE. — Tiens ! on dirait la voix de Farou... pas sa voix habituelle. Plan 217 (travelling). Sylvaine enlève ses sabots, traverse la rivière et court à travers le bois. Plan 218. Farou dans une trappe de chasseur. (Hurlements). Sylvaine arrive, saute dans la trappe, caresse Farou.

SYLVAINE. — Mon pauvre Farou! Attends, je vais te délivrer!... saute sur mes épaules... allions, saute. Plan 219... »

« Vous voyez, interrompit Mady, il y en a comme ça des pages et des pages. Vous avez compris que, dans le film, Pérouges se nomme Haut-fort, moi je suis Sylvaine et Kafi, Farou, le loup.

- Et le cavalier des Hautes Terres? demanda la Guille.

- On n'en parle pas. Je suppose qu'il apparaît ailleurs, mais que nous ne le verrons pas à Pérouges.

- Ce que nous aimerions surtout savoir, dit Bistèque, c'est le sens de l'histoire.

- Justement, répondit vivement Mady, j'allais vous la raconter... du moins celle qui se passe à Pérouges. »

Elle s'assit sur le parapet de la terrasse, et la bande fit cercle autour d'elle.

« Donc, commença-t-elle, je m'appelle Sylvaine; je suis la fille d'un sorcier. J'ai rencontré, dans un bois, un jeune loup blessé, et je l'ai apprivoisé. Or, un jour, le seigneur de Hautfort doit partir pour rencontrer un mystérieux personnage... qui est peut-être le fameux cavalier des Hautes-Terres. Il quitte le bourg avec la plupart de ses gens d'armes. Averti de ce départ, le seigneur voisin décide d'attaquer Hautfort pour s'emparer du trésor cacbé dans le château. Mais les habitants de Hautfort, qui aiment beaucoup leur seigneur, veulent défendre la ville par tous les moyens. Une idée vient au sorcier. Faute d'armes, il propose de faire croire aux ennemis que les gens de Hautfort possèdent des loups dressés pour le combat. Il fait crier du haut des remparts que si les assiégeants ne font pas place nette, des loups féroces seront lâchés par la grande porte. Bien entendu, les ennemis n'en croient rien.

« C'est alors que la fille du sorcier, à son tour, trouve un moyen de les affoler. Trois ennemis ayant été faits prisonniers, alors qu'ils tentaient d'escalader les murailles de Hautfort, Sylvaine demande qu'ils soient introduits dans une des prisons du château. Elle paraît devant eux, flanquée de Farou, qu'elle lâche sur les trois malheureux tandis que, d'une salle voisine, retentissent les cris des manants, imitant parfaitement les hurlements d'une meute de loups. Naturellement,

Sylvaine ne donne pas à Farou le temps d'égorger les prisonniers... simplement celui de mettre leurs vêtements en pièces. Ces prisonniers sont ensuite relâchés. Fous de peur, terrifiés à l'idée de rencontrer à nouveau des loups s'ils pénétraient dans Hautfort, ils courent affirmer aux autres assaillants qu'ils ont vu, de leurs yeux vu, une multitude de vrais loups excités par une sorte de jeune sorcière. Leur récit, et la vue du piteux état dans lequel ils se trouvent, sèment la panique parmi les assaillants qui décident de lever le siège. Haut-fort est sauvé. »

Prise à son propre jeu, Mady a si bien raconté l'histoire, que nous en sommes restés bouche bée.

« Formidable! s'écrie le Tondu, pour qui ce mot résume à la fois l'admiration et l'enthousiasme, c'est un vrai rôle que vous allez tenir, Kafi et toi ! »

Et, lançant encore son béret, comme dans toutes les grandes occasions, il saute pour le rattraper au vol, puis, s'avançant vers Mady, courbé pour une révérence :

« Sa Majesté Charles le Chauve vous complimente, ma damoiselle Sylvaine! »



CHAPITRE III

LA MAISON DU BOURREAU

Nous ROULIONS dans le train... ou plutôt l'autorail qui nous emportait vers Pérouges. A cause des bagages, il n'avait pas été question, cette fois, de faire le trajet à vélo.

Enfin, nous pouvions pousser un soupir de soulagement Car nous avions eu peur... et même très peur. La veille du départ, la mère de Mady n'avait-elle pas reçu un télégramme, lui apprenant que sa sœur, établie en Haute-Savoie, venait d'être victime d'un accident? Elle s'était aussitôt rendue

à son chevet; mais, avant de partir, elle avait déclaré que sa fille n'irait pas à Pérouges, puisqu'elle-même ne pouvait l'accompagner. Mady avait pleuré. Son père était intervenu, disant que, l'engagement signé, Mady ne pouvait se dédire. Il avait ensuite fait valoir qu'avec nous six et Kafi, Mady ne risquait rien et que, le cas échéant, Pérouges étant si proche de Lyon, il pourrait aller la voir entre ses heures de service.

Bref! Mady était avec nous et nous étions heureux. Pour savourer plus longtemps la joie du départ, nous aurions souhaité que Pérouges fût beaucoup plus loin, à l'autre bout de la France. Le temps était moins beau que lors de notre première expédition, mais très doux. En deux semaines, la campagne s'était couverte de fleurs et de feuilles; c'était merveilleux.

Nous roulions depuis une demi-heure à peine quand, tout à coup, Pérouges se découpa dans le lointain. Presque aussitôt, l'autorail ralentit et stoppa. La voix puissante d'un chef de gare lança :

« Meximieux! »

C'était le village où nous devions descendre, le gros bourg bâti au pied même de la colline couronnée par la cité médiévale.

« Enfin! s'exclama Mady en posant le pied sur le quai, c'est bien vrai. Nous voici arrivés; à présent seulement j'y crois. »

Sacs au dos, valises sur l'épaule, l'équipe attaqua,

à pied, la rude côte qui conduit au nid d'aigle Nous avions gardé le souvenir d'un village paisible, aux rues désertes, au silence si impressionnant qu'il obligeait presque à parler à voix basse. Nous nous réjouissions de retrouver cette calme atmosphère. Quelle surprise, en franchissant la porte d'entrée! Pérouges était méconnaissable. Des autos, des camionnettes stationnaient partout, sur les places, dans les rues, sur les terre-pleins. Des hommes, en bleu de travail, allaient, venaient, s'interpellaient, traînant des câbles qui se déroulaient sur les pavés comme des serpents. Perchés sur les toits, des électriciens installaient des projecteurs. Les maisons, elles-mêmes, avaient changé de visage. Là, on avait ajouté un balcon de bois, là, placé une nouvelle enseigne, là encore peint sur le mur un décor représentant une échoppe. Plus loin, sur une place, s'élevait la margelle d'un puits que nous n'avions pas vu l'autre jour.

« Pourquoi est-on en train de tout chambarder? se récria la Guille. On ne reconnaît plus rien. »

A cause des travaux, certaines petites rues avaient été barrées. Nous ne savions plus où passer.

« Attention aux câbles! » lançait une voix...

« Ne passez pas par là! » hurlait une autre.

Mon pauvre Kafi ne savait plus où poser ses pattes. Enfin, Corget redécouvrit la fameuse *Ostelerie*



« Ah! c'est toi! » fit-il, pressé mais souriant...

de la Halle. Sa grande salle, vide l'autre jour, était devenue une ruche bourdonnante. Des gens entraient, sortaient, s'appelaient, couraient les uns après les autres. Il fallut jouer des coudes pour y pénétrer.

« M. Beaumont? » demanda Mady.

L'homme à qui elle s'était adressée haussa les épaules.

« Si tu crois que je sais où le trouver!... Fais comme moi, ma petite, cherche-le! »

Nous n'étions vraiment plus à Pérouges, mais dans un autre monde.

Finalement, nous revînmes sur la place où, prudemment, Kafi nous attendait. Avec nos sacs et nos valises, nous avions l'air de voyageurs qui ont manqué leur autobus. Un long moment s'écoula. Les allées et venues ne cessaient pas autour de l'Ostellerie. Mady se risqua à nouveau dans la grande salle.

« M. Beaumont? demandait-elle sans se lasser. Il m'a donné rendez-vous ici. »

Le metteur en scène était introuvable. Enfin, comme elle revenait vers nous, Mady le reconnut qui traversait la place en courant, vêtu d'un chandail à col roulé.

« Ah! c'est toi, fit-il, pressé mais souriant... et le chien?... là aussi? Bon. Va trouver le régisseur, il s'occupera de vous. »

Le régisseur avait installé son quartier général

à l'autre bout de la place, dans une maison inhabitée. Lui aussi portait un chandail à col roulé, à croire que c'était l'uniforme des cinéastes. A quatre pattes sous une table, il cherchait des papiers dispersés par un courant d'air.

« Ah! oui, fit-il, le rôle de Sylvaine! Voyons ça.»

II feuilleta un registre plein de ratures.

« Une chambre a été retenue pour toi à l'auberge du Pot-d'Etain.

— Et nous? » demanda Corget.

Le régisseur nous regarda, embarrassé. « Qui êtes-vous?

— Les camarades de Mady..., c'est-à-dire de Sylvaine. On, nous a engagés pour des rôles de figurants.

— En effet, fit le régisseur en consultant de nouveau son registre, c'est noté. Adressez-vous aussi au Pot-d'Etain. »

Avec armes et bagages, nous voici repartis à la recherche de l'auberge. Ces pérégrinations commençaient à nous amuser. Le Pot-d'Etain se trouvait sur l'ancien chemin de ronde, appelé rue des Rondes. C'était une auberge modeste, cependant d'apparence très propre. Elle était tenue par une femme d'un certain âge, au visage piqué de taches de rousseur, accueillante et sympathique, et qui paraissait complètement débordée par les événements.

« Ah! s'exclama-t-elle, c'est vous, mademoiselle Mady, la vedette! Votre chambre est prête. »

A ce mot « vedette » Mady ne put s'empêcher de sourire. Mais, comme nous n'allions pas tarder à l'apprendre, tous les gens venus pour le film étaient des vedettes, selon cette brave femme.

« Et votre mère? demanda-t-elle. On m'avait dit qu'elle vous accompagnerait!

— Elle n'a pu venir; je suis seule.

— Ah! tant mieux!... je veux dire tant mieux pour moi. Je pourrai disposer du second lit pour le mettre ailleurs. Quel remue-ménage! On ne sait plus où les loger, toutes ces vedettes! »

Puis, se tournant vers nous, la mine contrite : « Et vous, mes garçons?... Je suis très ennuyée. Pensez donc! je n'ai que neuf chambres, déjà toutes prises par les vedettes!... Est-ce que cela vous ennuierait de coucher sur des matelas, à même le plancher?

— Au contraire, fit Gnafron, nous aurons l'impression de faire du camping.

— C'est ce que je pensais. Je vous conduirai tout à l'heure à votre logement. Suivez-moi, mademoiselle Mady! »

Elle grimpa péniblement un escalier, ouvrit une porte et s'excusa :

« Evidemment, ce n'est pas luxueux... Ma propre chambre est à côté de la vôtre. Puisque votre mère

n'a pu venir, je la remplacerai, si vous avez besoin de quelque chose. »

Nous laissâmes Mady s'installer, lui donnant rendez-vous, dans un moment, sur la place de la Halle. Puis, à travers un dédale de ruelles, l'hôtelière nous conduisit à notre gîte, une vieille bâtisse aux fenêtres étroites.

« C'est l'ancienne demeure du bourreau de Pérouges, expliqua-t-elle, j'espère que cela ne vous effraie pas. »

Nous entrâmes par un étroit couloir terminé par un escalier, qui débouchait sur une pièce basse de plafond, mais assez vaste. Six paillasses y étaient disposées sur le plancher.

« Vous n'aurez pas froid, dit l'hôtelière, j'ai apporté deux couvertures pour chacun. Voici une lampe à pétrole, car la maison n'a pas l'électricité. Naturellement, vous prendrez vos repas au Pot-d'Etain... avec votre chien. Voici également la clef. A présent, il faut que je retourne à mes vedettes. »

Elle nous quitta, en précisant que le repas du soir serait servi à sept heures.

« La maison du bourreau! fit Gnafron en riant, visitons-la, nous allons peut-être découvrir un pendu au bout d'une corde. »

La vieille demeure était curieusement construite, avec d'étroits couloirs, de nombreuses pièces, sans aucun meuble. D'un côté, elle donnait

sur la ruelle par où nous étions venus, de l'autre sur les remparts, ou plutôt, elle faisait elle-même partie des remparts ainsi que la plupart des maisons de Pérouges. Soulevant une trappe qui se confondait presque avec le plancher, Bistèque découvrit un escalier de pierre, en colimaçon, qui semblait s'enfoncer dans les profondeurs de la terre.

« Sûrement les oubliettes, dit Gnafron, allons voir! »

II alluma la lampe à pétrole et s'engagea sur les marches raboteuses, mais, au bout d'une trentaine, il s'arrêta.

« Impossible d'aller plus loin! »

Une vieille porte en fer barrait la descente. Impossible de savoir si l'escalier aboutissait à une cave, un souterrain... ou des oubliettes. Gnafron s'entêtant à vouloir ouvrir la porte, Corget le rappela.

« Enfin, sommes-nous venus à Pérouges pour jouer aux explorateurs ou faire du cinéma? Allons retrouver Mady qui doit nous attendre. »

Mady nous attendait, en effet, mais autant elle s'était amusée de nos tribulations, autant, à présent, elle paraissait préoccupée. Je lui demandai ce qui la tracassait.

« Rien, dit-elle!

— Tu crains d'avoir peur, seule, dans ta chambre?

- Oh! peur de quoi? »

Comme nous insistions, elle finit par avouer que, tout à l'heure, elle avait bavardé avec Mme Rabut, l'hôtelière, et avait ainsi appris que la fillette du pays qu'on avait d'abord retenue pour le rôle de Sylvaine, était très déçue.

« Nous n'y pouvons rien, fit Corget, ce n'est pas ta faute.

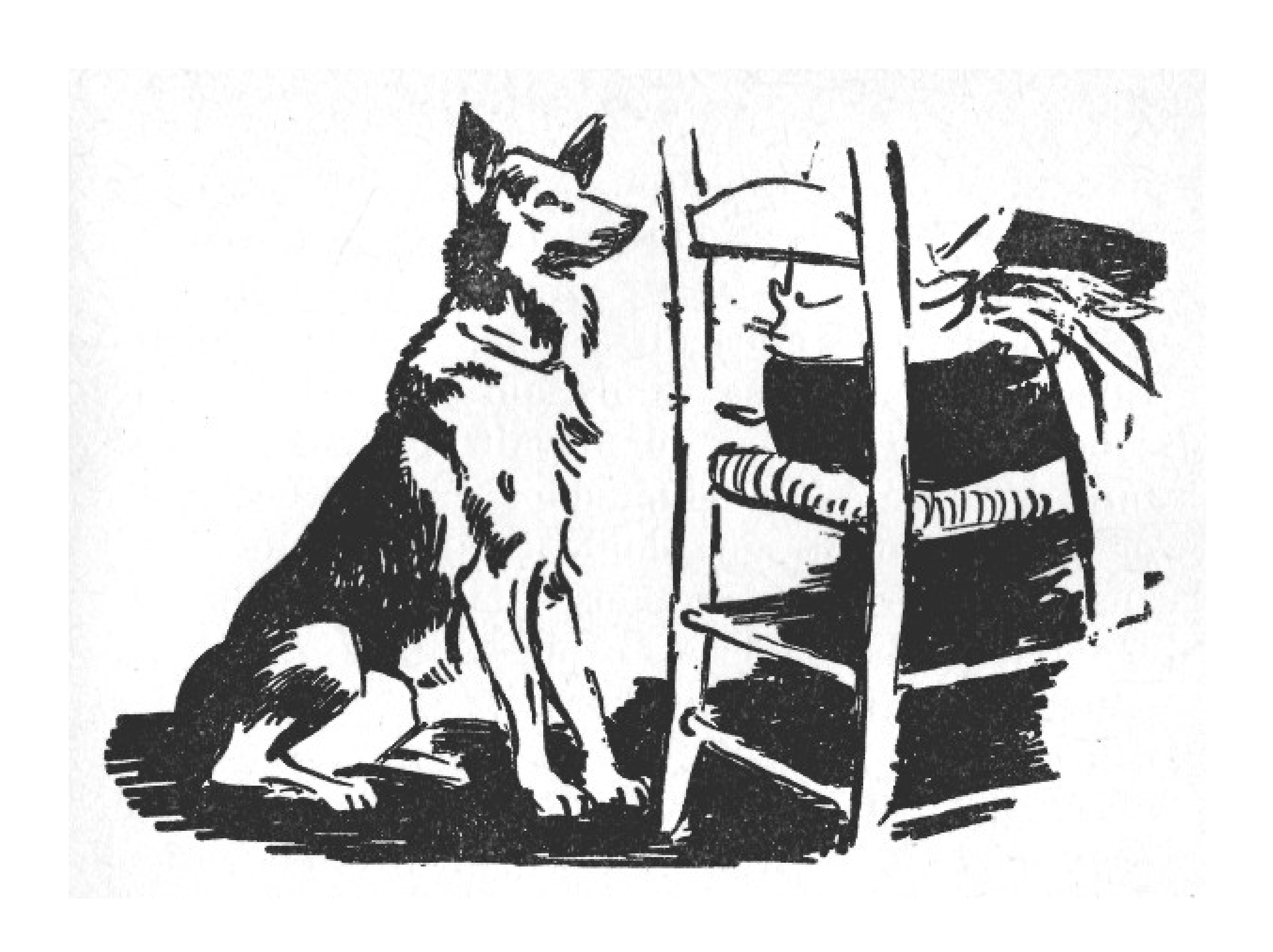
- Bien sûr, mais je n'aime pas prendre la place des autres.

- Puisque le metteur en scène trouve que tu conviens beaucoup mieux! Bah! ne te tracasse pas. Allons plutôt faire un tour dans le village. Ça t'aidera à chasser ces idées stupides. »

Le soir tombait, envahissant déjà les ruelles d'une pénombre grisâtre. Après avoir fait le tour de la rue des Rondes, la bande se rassembla devant le Pot-d'Etain. C'était l'heure du dîner, le mauvais moment pour Mme Rabut. Elle ne savait plus où donner de la tête. Comment trouver de la place pour tout le monde? Afin de disposer d'un plus grand espace, elle avait fait démonter la cloison séparant le bar de la salle à manger proprement dite, et mis les tables bout à bout pour ne plus en faire que deux grandes.

« Pourvu que j'aie assez de couverts pour toutes mes « vedettes », s'inquiétait-elle, comptant et recomptant les assiettes.

En fait de vedettes, elle hébergeait surtout des



monteurs, des assistants, des électriciens, des machinistes. Les vraies vedettes, c'est-à-dire les acteurs interprétant les rôles du seigneur de Hautfort et de sa femme, étaient confortablement installés à *l'Ostelerie de la Halle.*

Et l'on passa à table. J'invitai Kafi à s'asseoir sagement, derrière moi, au pied de ma chaise Un peu intimidés nous regardions curieusement tous ces gens qui, eux, se connaissaient. Devant nous, était assise une grosse dame, frisée comme un mouton, qui engagea tout de suite la conversation afin de savoir qui nous étions. Mady expliqua qu'on l'avait engagée pour le rôle de Sylvaine, et nous en qualité de figurants.

« Ah S c'est toi, Sylvaine! s'écria-t-elle. Je connais

le scénario. En effet, je te vois bien dans ce rôle... et je suppose que ce chien sera sans doute le loup? »

Bavarde, elle nous dit s'appeler Mme Mireaux. Elle était habilleuse. Mady aurait affaire à elle, cependant la voiture qui devait apporter les costumes avait été accidentée dans l'Yonne. Les prises de vues seraient sans doute retardées. On apprit aussi, qu'outre ses fonctions d'habilleuse, elle était également maquilleuse et que les plus grands artistes de l'écran étaient passés entre ses mains. Elle entreprit, ensuite, tout un cours sur la technique du cinéma. Nous apprîmes ainsi que la script-girl était une sorte de secrétaire, l'ingénieur du son, l'homme chargé de l'enregistrement de la parole, et le perchman celui qui tenait le micro, suspendu à une longue gaule, au-dessus des acteurs.

« Elle a la langue bien pendue, me souffla le Tondu, alors que l'habilleuse causait avec son voisin, un assistant du metteur en scène. Avec elle, nous saurons tout ce qui se passe dans la troupe. »

Le repas terminé, Kafi ayant eu droit à une bonne pâtée et une caresse de Mme Rabut, Mady déclara qu'elle tombait de sommeil et qu'elle montait se coucher.

« Ne vous faites pas de souci pour elle, dit l'hôtelière, je m'en occuperai comme de ma propre fille. »

Mady nous serra la main à tous, donna une tape

amicale à Kafi et se retira dans sa chambre. Jugeant qu'il était un peu tôt pour s'enfermer dans la maison du bourreau, la bande décida de prendre l'air, un moment, dans le vieux village. Il faisait grand nuit à présent. Personne dans les ruelles. Les cinéastes de l'Ostellerie étaient encore à table et les gens du pays avaient tiré leurs volets. La Guille était ravi. Naturellement, Kafi, lui aussi, se réjouissait de cette petite promenade nocturne, après la plantureuse pâtée servie par l'hôtelière. Mais, tout à coup, alors qu'il me suivait tranquillement, il se mit à aboyer. Puis, s'élançant dans la ruelle, il disparut.

« Kafi!... Kafi!... reviens!

- Bah! laisse-le se dégourdir les pattes, fit Gnafron. Nous ne sommes plus à Lyon; il ne risque pas de se perdre. »

Je le retrouvai, en effet, dans l'ombre d'une place minuscule. Il n'était plus seul. Il venait de retrouver un de ses confrères à quatre pattes avec lequel il folâtrait. C'était un chien-loup, pareil à lui, mais de moins grande taille et apparemment plus maigre.

« II n'y a sûrement pas trente-six chiens-loups dans Pérouges, remarqua Corget; c'est probablement celui qui devait jouer le rôle de Farou.

- En tout cas, ajouta le Tondu, lui ne reproche pas à Kafi de l'avoir remplacé. Regarde comme ils s'entendent bien tous les deux. »

Ils jouaient comme des fous, se dressaient, face à

face, sur les pattes de derrière, cherchaient à se mordiller les oreilles, se roulaient à terre.

Arrêtés, à l'entrée de la placette, nous nous amusions de leur jeu, quand une silhouette apparut, à t'opposé, celle d'un homme d'un certain âge. du moins à ce qu'il me sembla.

« Dick! appela-t-il, viens ici! viens!... laisse ce sale chien! »

En nous apercevant, il eut un mouvement de recul, puis il se ravisa, se précipita sur son chien, au risque de se faire mordre par Kafi, et le tira par le collier pour l'emmener.

« Curieux! fit la Guille, quand l'homme eut disparu, il voyait bien que les deux chiens ne se battaient pas. On l'aurait dit furieux.

- Il l'était », reprit vivement Gnafron,

Je rappelai Kafi qui, malgré tout, voulait rejoindre son compère. Il obéit et je proposai de rentrer. De nuit, la maison du bourreau nous parut presque sinistre. Posée à terre» dans le dortoir, la lampe à pétrole projetait sur les murs des ombres hallucinantes. Chacun choisit sa couchette. Je pris celle du fond, à cause d'un petit espace qui la séparait du mur, et où Kafi pourrait s'étendre.

« As-tu bien fermé la porte à clef? demanda en riant la Guille à Corget. Si le bourreau revenait cette nuit?... »

Avant de m'endormir, je revécus les événements de cette journée, notre départ de Lyon, notre arrivée dans le village en effervescence. Que faisait Mady, en ce moment? dormait-elle déjà?... Puis, malgré moi, je pensai au petit incident de la placette et me sentis envahi d'une sorte d'inquiétude, comme s'il allait nous arriver quelque chose d'ennuyeux. Mais non, c'était stupide.

Enfin, tout devint brumeux dans mon esprit. Je m'endormis, la main sur Kafi qui s'était couché en rond, le museau entre les pattes, contre ma paillasse.

... Je ne sais depuis combien de temps je dormais quand, dans mon sommeil, je crus entendre mon chien gronder. Je me dressai en sursaut.

« Qu'as-tu entendu, Kafi? »

Il se tut, tout en restant en alerte, dans l'obscurité. L'oreille tendue, je crus entendre des grignotements de souris. Evidemment, dans cette maison abandonnée, les souris devaient s'en donner à cœur joie. Je me recouchai en invitant Kafi à se tenir tranquille. Cependant, ne pouvant nie rendormir, au bout d'un moment, je me levai, tâtonnai le long des murs et allumai la lampe à pétrole, avec l'intention d'explorer la maison. Je venais de pénétrer dans la pièce voisine, plus petite que notre dortoir, quand j'aperçus, posé sur le plancher, un bout de carton qui, certainement, ne se trouvait pas là quand nous étions entrés.

En me penchant, avec la lampe, pour le regarder de plus près, mon cœur se mit à battre. Sur le carton étaient écrits ces mots :

« Méfiez-vous! Votre chien est en danger. »

Un frisson courut entre mes épaules J'allai, d'un bond, secouer mes camarades Furieux d'être brutalement tirés de leur sommeil, ils protestèrent vivement.

« Quoi! fit Corget, tu as peur du bourreau?... tu as découvert un pendu?

- Non, pas un pendu... voyez plutôt. »

Je lus tout haut ce que je venais de déchiffrer. Bistèque et Gnafron m'arrachèrent le carton des mains.

« Où as-tu trouvé ça?

— Dans l'autre pièce, sur le plancher. Comment a-t-on pu entrer? s'étonna Corget.

Ce soir, j'ai fermé la porte à double tour et tiré le verrou.

- Peut-être par une fenêtre, supposa la Guille.

— Elles sont trop hautes, au-dessus de la rue.

- Alors par la trappe, dit vivement Gnafron en se précipitant dans l'autre pièce. Regardez, elle a été soulevée et mal refermée. L'inconnu est venu par la trappe. Passez-moi la lampe, je descends voir. »

Toute la bande le suivit dans l'escalier en colimaçon mais, au bas des marches, la porte de fer

barrait impitoyablement le passage.

« Quelqu'un possède donc la clef de cette porte, s'inquiéta-t-il; de toute façon, ça ne nous explique pas grand-chose. »

Chacun, de nouveau, examina le bout de carton. Je pensai encore à la petite fille que Mady avait remplacée, puis à la scène de la placette. Evidemment, la gamine était jalouse, le propriétaire du chien aussi; de là à vouloir du mal à mon chien? D'ailleurs, le message n'exprimait pas une menace, au contraire;

« Si, expliqua Corget, c'est une menace déguisée. On veut nous faire peur pour nous obliger à quitter Pérouges. Puisque nous sommes prévenus, à nous de prendre nos précautions.

— Parfaitement, approuva Gnafron, il ne faut pas céder. »

Et, se tournant vers moi :

« A partir de demain, Tidou, tu promèneras Kafi en laisse et nous aurons l'œil, tu peux compter sur nous. »

Là-dessus, chacun reprit sa place, sous ses couvertures, et j'obligeai Kafi à se coucher encore plus près de moi.



CHAPITRE IV

LE MYSTÈRE S'ÉPAISSIT

LE RESTE de la nuit, je dormis mal. A chaque instant, j'étendais la main afin de m'assurer que Kafi était toujours près de moi.

Le matin, je me levai avant mes camarades. Il faisait à peine jour. J'explorai de nouveau la maison du bourreau. Aucune main n'avait redéplacé la trappe. En revenant dans le dortoir, je trouvai les autres compagnons s'étirant et bâillant, se demandant encore, comme moi, qui donc avait pu venir cette nuit. Bistèque avait fait un cauchemar épouvantable où il s'était vu, irrésistiblement

happé vers la trappe et entraîné dans un cachot.

« IL faut à tout prix savoir qui s'est introduit dans cette maison, déclara Corget. Est-ce le bonhomme au chien?

- Ce n'est pas lui qui s'en vantera, fit Gnafron. Cherchons plutôt à savoir ce qu'il y a derrière la porte en fer.

- Par quel moyen? demanda la Guille... et si c'était dangereux?

— Puisque l'inconnu est arrivé par là, on ne tombera sûrement pas dans des oubliettes.

— Ce n'est pas prouvé.

— Bien sûr, nous sommes dans l'ancienne maison du bourreau, mais les exécutions n'avaient certainement pas lieu chez lui. S'il existe des oubliettes dans Pérouges, nous les trouverions plutôt dans le château. Pour moi, cette porte cache l'entrée d'un souterrain qui débouche hors des remparts.

- Facile à vérifier, dit Corget, allons voir, pendant que le village dort encore. »

J'attachai Kafi à sa laisse, et nous sortîmes. Dehors, tombait une petite pluie fine et froide qui, brutalement, donnait l'impression d'un retour de l'hiver. Pérouges était désert. Pour sortir de l'enceinte fortifiée, nous dûmes faire un long détour et revenir sous les remparts dont la base disparaissait dans les pierrailles, les herbes et les ronces où l'on s'écorchait les jambes. Voyant que

nous cherchions quelque chose, Kafi se mit à flairer le sol, tirant sur sa laisse, se retournant parfois vers moi d'un air de dire : « Ce serait tellement plus simple si tu me détachais. »

Tout à coup, il m'entraîna vers le bas du remblai où il tomba en arrêt devant un trou qui semblait s'enfoncer horizontalement en direction des murailles. J'appelai les compagnons :

« Venez voir! »

Corget avait des allumettes dans sa poche. Il en frotta une, et étendit le bras. La fragile lueur éclaira l'entrée d'une galerie qui, en effet, semblait se diriger exactement vers la maison du bourreau

« Vous voyez, dit Gnafron triomphant, je l'aurais parié... Laissez-moi passer devant, je ne suis pas gros, je peux me faufiler partout. »

Précédant Kafi, il se glissa dans le souterrain, à quatre pattes, et la bande suivit. Le passage était assez large, mais des éboulements avaient réduit sa hauteur de sorte que, par endroits, il fallait presque avancer à plat ventre. Cependant, au bout d'une vingtaine de mètres, alors que nous devions nous trouver sous la maison, le passage s'élargit brusquement. Corget frotta une nouvelle allumette, qui éclaira une sorte de cave voûtée en excellent état, où on pouvait se tenir debout.

« Oh! s'écria Bistèque, regardez!... contre le mur, quelque chose de blanc! »

Mais l'allumette s'était éteinte. Une troisième

flamba, éclairant vaguement les parois de la cave.

« C'est une bougie! » s'exclama la Quille.

La bougie, posée debout sur une saillie de pierre, avait été utilisée à cet endroit même, car la muraille portait des traces de noir de fumée. Corget s'empressa de l'allumer.

« Et ça! » dit encore la Guille.

C'était un livre, placé entre deux pierres, comme dans un rayon de bibliothèque. Il le saisit et lut le titre : *Le Mystère de la Tour maudite.*

« Un roman policier dans la collection « Pour les jeunes », reprit-il; je l'ai déjà lu, il est passionnant.

— Quelqu'un vient donc lire ici, pour se donner des émotions, fit Corget. D'ailleurs, regardez cette pierre, qui sert de siège, juste sous la chandelle.

Décollant la bougie de son support, il la promena dans la cave et, du côté opposé à celui où nous étions arrivés, découvrit un prolongement de la galerie et des marches.

« C'est bien ça, triompha encore Gnafron, l'escalier qui monte vers la trappe. »

En effet, à la sixième marche, une porte en fer barrait la montée, la porte à laquelle nous nous étions heurtés, de l'autre côté.

« Donc, conclut Corget, l'inconnu qui est monté là-haut cette nuit est celui qui vient lire ici, à la lueur de la chandelle, un garçon du village, probablement.

— En tout cas, déclara Bistèque, il possède la clef de cette porte. Or, la maison appartient à Mme Rabut, puisqu'elle nous y loge. Elle doit savoir à qui elle l'a prêtée.

- Evidemment, approuva le Tondu, elle pourra nous renseigner. »

Et il ajouta aussitôt :

« Mais pas un mot à Mady. Vous la connaissez, elle s'imaginerait tout de suite un tas de choses. Et même, dépêchons-nous de rentrer; si nous arrivons en retard au petit déjeuner, elle va se demander pourquoi! »

En débouchant du souterrain, il pleuvait toujours, les herbes folles qui poussaient sous les remparts nous trempèrent jusqu'aux genoux. Au Pot-d'Etain, Mady nous attendait toute souriante Une bonne nuit avait dissipé ses soucis de la veille, elle se sentait en pleine forme. Mais, à nos mines elle comprit qu'il nous était arrivé quelque chose.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, est-ce la pluie qui vous donne ces airs sombres?... Vos yeux sont gonflés comme si vous n'aviez pas dormi !... et quelle idée d'attacher ce pauvre Kafi? Pérouges n'est pas Lyon, vous ne risquez pas de le perdre. »

Trichant sur la vérité, je racontai qu'il avait fait une fugue, hier soir, quand nous nous promenions, avant de rentrer dormir. Nous avions eu beaucoup de mal à le retrouver. Pour le punir, j'avais décidé de ne

plus le laisser vagabonder. Mady me regarda d'un air soupçonneux mais n'insista pas.

Il y avait déjà beaucoup de monde dans la salle à manger. La grosse Mme Mireaux, en robe de chambre à ramages rouges, trempait des croissants dans un grand bol de chocolat, ce qui, certainement, ne valait rien pour sa « ligne ».

« Pas de chance, mes enfants! s'écria-t-elle, avec un temps pareil, il n'est pas question de tourner aujourd'hui, mais je viens d'apprendre que les costumes et les accessoires sont arrivés. Je compte sur toi, Mady, pour m'aider à les trier... à moins que le metteur en scène ne te réclame. Je crois qu'il veut te faire faire quand même un bout d'essai, pour t'apprivoiser, comme il a dit. Sois tranquille, ma petite, tout ira bien. Quant à vous, mes garçons, qu'allez-vous faire de cette journée?... Jouer aux cartes? j'espère que vous savez jouer à la belote. Moi j'adore ça, mais je n'ai jamais le temps. »

Son chocolat avalé jusqu'à la dernière goutte, elle remonta dans sa chambre pour s'habiller, disant qu'elle reviendrait prendre Mady dans un instant.

« Avec elle, fit Bistèque, pas besoin de parler, elle fait les demandes et les réponses.

— Ça ne vous ennuie pas, que je vous laisse? s'inquiéta Mady. A part jouer aux cartes, comme l'a dit Mme Mireaux, qu'allez-vous faire? »

Puis, nous regardant les uns après les autres :



« C'est curieux, je vous trouve bizarres, ce matin. Franchement, qu'avez-vous? On dort donc si mal dans cette maison du bourreau?

- On te l'a dit, Kafi s'est sauvé, nous ne savions plus où il était.

- Non, il s'agit d'autre chose... comme si c'était grave. »

Heureusement, Mme Mireaux reparut et l'appela.

« Vous voyez, fit la Guille en riant, quand Mady fut partie, nous faisons de fichus comédiens; pour un peu nous allions tout raconter.

— C'est pourquoi, ajouta Corget, il faut tirer au clair cette histoire de message, pendant qu'elle est occupée. »

Alors, sous prétexte de demander des restes pour Kafi, je passai dans la cuisine avec lui.

« Ah! voici notre vedette à quatre pattes, fit l'aubergiste en caressant mon chien. Quelle bonne bête! Je comprends qu'on n'ait pas hésité à le choisir, lui plutôt qu'un autre. »

Je sautai sur l'occasion pour demander s'il existait plusieurs chiens-loups comme le mien dans le village.

« Non, je n'en connais qu'un seul, qui vient parfois rôder dans la courette, derrière la cuisine... celui que le metteur en scène avait retenu, faute de mieux.

— A qui appartient-il? »

Mme Rabut eut un petit sourire qui voulait tout dire.

« A un vieil original qui ne s'intéresse à personne... qu'à son chien. Il habite derrière la place de la Halle. Il aime sortir le soir, quand il n'y a plus personne dans le village.

- Est-il méchant?

- Tout ce que je peux dire, c'est qu'il est bizarre. Je m'en suis aperçu quand je lui ai acheté la maison où vous logez.

— Ah! elle lui appartenait?

- Il la laissait tomber en ruine. Je compte la faire réparer pour y loger des clients, à la belle saison. »

Et elle ajouta, en riant, à mi-voix :

« Naturellement, je ne dirai pas, comme à vous, que c'est l'ancienne maison du bourreau, ils referaient aussitôt leurs valises. »

J'avouai que, par curiosité, nous avions visité cette maison et même découvert, sous une trappe, un escalier en colimaçon aboutissant à une porte en fer.

« Ah! oui, fit-elle, la porte de la cave! Je me demande d'ailleurs pourquoi, autrefois, on a placé une porte en fer. Je n'en ai pas la clef. L'ancien propriétaire a été incapable de la retrouver. Il faudra que j'en fasse faire une par un serrurier. »

Tandis qu'elle parlait, je regardai une fillette de l'âge de Mady qui, assise dans un coin de la cuisine, épluchait des pommes de terre. Elle était brune de cheveux et de peau, avec un petit air timide et résigné. Le fait que mes yeux étaient fixés de ce côté fit penser à Mme Rabut qu'elle avait quelque chose à demander à sa petite aide. « Eliette, dit-elle, j'ai besoin de gousses d'ail, voudrais-tu monter au grenier en chercher quelques-unes? »

La fillette déposa le panier de pommes de terre, secoua son tablier et sortit.

« C'est elle qui devait jouer le rôle, à la place de Mady, me glissa l'hôtelière, elle a été très déçue, en apprenant qu'on ne la prenait pas. Oh! elle, la petite, n'en a rien dit. C'est son père qui m'en a parlé, en venant me la proposer pour travailler

chez moi, pendant les vacances. Il paraît qu'elle s'ennuie chez elle... en tout cas, je ne m'en plains pas, elle est très consciencieuse et pas maladroite du tout. Par exemple, elle ne sourit jamais. - Où habite-t-elle?

— En dehors du village, tout près d'ici, dans une ancienne ferme sur le chemin de l'Olivet. Je ne sais d'ailleurs pas au juste d'où viennent ses parents, ils sont à Pérougcs depuis deux ou trois mois seulement. Je crois que son père est vannier. »

Elle allait ajouter quelque chose quand la fillette reparut, avec une poignée de gousses d'ail qu'elle déposa sur la table. Kafi ayant fini le reste de purée qu'on lui avait donné dans une casserole, je quittai la cuisine.

« Eh bien? » demanda vivement Corget.

Il y avait encore du monde dans la salle à manger, je ne voulais pas avoir l'air de faire des mystères. Je dis à mes camarades de sortir. Dehors, il pleuvait toujours. Que faire? sinon se réfugier dans la maison du bourreau où nos paillasses nous attendaient, en guise de chaises longues?

Alors, mot pour mot, je répétai ce que m'avait appris Mme Rabut. Le mystère demeurait entier.

« Pour moi, déclara Corget, l'inconnu qui est venu cette nuit ne peut être que le bonhomme au chien, puisqu'il a conservé la clef de la porte.

Il est jaloux de Kafi; il veut se venger, d'ailleurs, n'est-ce pas? Mme Rabut l'a dit, il est bizarre. »

La Guille était moins affirmatif. Certes, le bonhomme n'avait pas remis la clef à l'hôtelière mais, à ce moment-là, il ignorait qu'elle pourrait lui servir. Il ne l'avait sans doute pas donnée simplement parce qu'il l'avait perdue,

« Possible, reprit Corget, pourtant, il sort la nuit. Il doit bien aller quelque part... pourquoi pas dans le souterrain?

- Ça m'étonnerait, fit la Guille, à son âge on ne lit pas des romans comme *Le Mystère de la Tour maudite.*

- Qui sait? »

Gnafron et Bistèque, eux, pensaient plutôt à cette petite Eliette dont on savait à peine qui elle était, d'où elle venait. Le fait qu'elle s'était embauchée au Pot-d'Etain au moment où Mme Rabut y hébergeait des cinéastes leur paraissait curieux.

« Tu trouves, Tidou, qu'elle a un petit air timide, fit Gnafron, ça ne veut rien dire. Moi, je me méfie des filles à l'air timide. »

Le Tondu n'avait encore rien dit. Corget lui demanda son avis.

« Moi, fit-il en hochant la tête, je n'ai aucune idée. On parle du bonhomme au chien, de la gamine... et s'il y avait un troisième personnage là-dessous? »

La discussion se prolongea. Finalement, Corget proposa d'aller frapper à la porte du bonhomme, pour voir la tête qu'il ferait.

« Pas tous ensemble, précisa-t-il, un seul, Tidou par exemple. Tu diras venir demander la clef de la porte en fer. Tu expliqueras que c'est pour mettre notre chien à la cave, la nuit, parce qu'il nous dérange en aboyant après les souris. »

L'idée était bonne. Je sortis aussitôt, seul, sous la pluie. Le premier passant rencontré m'indiqua la maison de l'homme au chien-loup, le père Barbier, comme il s'appelait, paraît-il. Il habitait dans une ruelle, une maison qui avait bien quatre



ou cinq cents ans, avec des fenêtres à meneaux La porte cloutée, semblable à une porte de prison, s'ornait d'un lourd heurtoir qui, en retombant, résonna sinistrement. Un vieil homme apparut. Il avait une tête énorme, avec le dessus du crâne chauve et deux grosses touffes de cheveux blancs, de chaque côté, qui le faisaient ressembler à ces savants de caricature qu'on voit sur les journaux illustrés. Il me regarda fixement, par-dessus ses lunettes.

« Que veux-tu? fit-il vivement, je n'aime pas être dérangé pour rien. »

Je lui expliquai la raison de ma visite.

« La clef? fit-il, quelle clef?... J'ai donné toutes celles que j'avais à Mme Rabut, elle ne s'imagine tout de même pas que je vais courir chercher un serrurier?... Si ton chien aboie la nuit, mets-lui une muselière. Et que je ne le retrouve plus avec le mien, comme hier soir. »

Là-dessus, il referma sa porte, et je me retrouvai plutôt penaud dans la ruelle De là je courus rejoindre mes camarades, surpris de me voir revenir si vite.

« II fallait s'attendre à cet accueil, dit Bistèque, nous étions prévenus; cependant, une chose est sûre, à présent, le bonhomme déteste Kafi. »

Et la discussion reprit de plus belle; cependant, à midi, nous en étions encore au même point. Au Pot-d'Etain, nous retrouvâmes Mady qui venait

d'y arriver. Elle rayonnait. Le metteur en scène lui avait fait faire un bout d'essai. La voix était bonne et les images parfaites. Ensuite, elle avait aidé l'habilleuse à trier les costumes et s'était follement amusée.

« Vous verrez comme vous serez drôles, déguisés en manants, fit-elle. Mme Mireaux m'a dit que, pour maquiller Kafi, on emploierait un pulvérisateur. Pourvu qu'il ne proteste pas. Vivement que commencent les prises de vues! Et vous, qu'avez-vous fait? Vous avez encore de drôles de mines. C'est le climat de Pérouges qui ne vous réussit pas? »

Rarement nous l'avions vue aussi excitée. Cependant c'était l'heure de passer à table. Toujours aussi bavarde et heureuse de nous étonner, Mme Mireaux reprit son cours sur le cinéma, commencé la veille. Elle parla de l'actrice qui devait tenir le rôle d'Anne de Beaufort, la femme du seigneur de Pérouges. Elle s'appelait Madeleine Villard. Elle n'était pas encore très connue, mais elle deviendrait sûrement une grande vedette. Mady écoutait, sans perdre un mot; nous autres, étions trop préoccupés pour nous intéresser à ces explications.

Après le repas, quand Mady parla de retourner sous la halle, s'occuper des costumes, personne ne se proposa pour lui donner un coup de main.

« Vous êtes tous des lâcheurs, fit Mady en

riant. Retournez à votre belote puisque les cartes vous passionnent tant! »

Elle s'en alla, en chantonnant, avec Mme Mireaux, nous laissant en compagnie de quelques électriciens ou monteurs qui paraissaient s'ennuyer mortellement.

« Si le bonhomme au chien n'a rien voulu dire, me fit Corget à mi-voix, nous aurons peut-être plus de chance avec la gamine. Il faudrait s'arranger pour se trouver seuls avec elle. »

Par la serveuse qui débarrassait les tables, on apprit qu'habituellement Eliette quittait le Pot-d'Etain vers trois heures ou trois heures et demie, quand la vaisselle était rangée. Elle rentrait alors chez elle, à la ferme. Corget suggéra que deux d'entre nous se postent dans une petite rue, sur son passage, pour la faire parler.

« Tu viendras avec moi, Tidou; elle t'a vu plusieurs fois dans la cuisine, avec Kafi; elle sera moins effarouchée. »

Dès deux heures et demie, tandis que nos camarades rentraient à la maison du bourreau, j'accompagnai Corget dans une ruelle, celle des Contreforts, où Eliette devait obligatoirement passer pour sortir du village. J'avais emmené Kafi au bout de sa laisse, un Kafi triste comme un condamné enchaîné.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent. Heureusement,

la pluie avait presque cessé. Nous avions d'ailleurs trouvé, à la fois pour nous abriter et nous cacher, l'auvent d'une ancienne échoppe.

Enfin, à l'autre bout de la ruelle, Eliette apparut, sous un parapluie immense, celui de Mme Rabut sans doute. En nous apercevant, elle s'arrêta, prête à faire demi-tour. Puis, elle reprit son chemin. Au moment de nous croiser, elle accéléra le pas en s'écartant vers le mur et détournant la tête. Je l'interpellai :

« Est-ce mon chien qui te fait peur? Il n'est pourtant pas méchant.,, et il te connaît. Regarde! il attend que tu le flattes. »

La fillette leva vers nous un regard gêné.

« Non, fit-elle, je n'ai pas peur; je l'ai déjà caressé. »

Elle étendit la main et lui tapota la tête en l'appelant par son nom, mais sans un sourire. Je repris, l'appelant moi aussi par son nom :

« Tu sais, Eliette, il ne faut pas nous eu vouloir si tu n'as pas été retenue pour le film. Ce n'est pas notre faute... ni celle de notre camarade Mady. »

La fillette eut un léger mouvement d'épaules

« Oh! je ne suis pas jalouse... et puis, les prises de vues ne dureront que quelques jours, tandis que Mme Rabut a promis de m'employer encore cet été, pendant les grandes vacances. »

Elle fit un pas pour s'éloigner; alors, très vite, Corget demanda :

« Tu connais la maison du bourreau, où Mme Rabut nous a installés? »

La question ne parut pas la surprendre.

« Bien sûr, c'est moi qui L'ai balayée avant qu'on y installe les paillasses.

— Et tu sais sans doute que sa cave communique avec un souterrain qui débouche hors des remparts? »

Cette fois, elle se troubla. Une rougeur subite envahit son visage pâlot. Elle bredouilla quelque chose qu'on ne comprit pas et eut encore un mouvement pour partir. Corget la retint par le bras.

« Eliette! dis-nous franchement, est-ce toi qui es venue la nuit dernière, dans cette maison du bourreau, qui as soulevé la trappe pour y déposer un message?

- Moi?.., que voulez-vous dire?... je ne comprends pas. »

Elle leva vers nous un visage angoissé, et s'écria :

« Je ne sais rien!... Laissez-moi! »

Elle partit en courant et disparut au bout de la rue. Corget et moi étions restés sur place, déconcertés. Aucun de nous n'osa courir après elle pour la rattraper.

« Tu as vu, fit Corget, quand j'ai prononcé le mot souterrain, elle a rougi et elle n'a pas répondu. Je suis sûr qu'elle sait quelque chose... »



CHAPITRE V

UNE PERRUQUE CAROTTE

GRAND branle-bas dans Pérouges! Les prises de vues allaient commencer. En effet, la veille au soir, la pluie s'était arrêtée tandis que le baromètre, dix fois tapoté par le metteur en scène, remontait lentement mais sûrement. Au dernier bulletin d'informations de la radio, toute l'équipe avait tendu l'oreille pour écouter les prévisions météorologiques Elles annonçaient une nette amélioration pour les régions de l'Est et du Sud-Est.

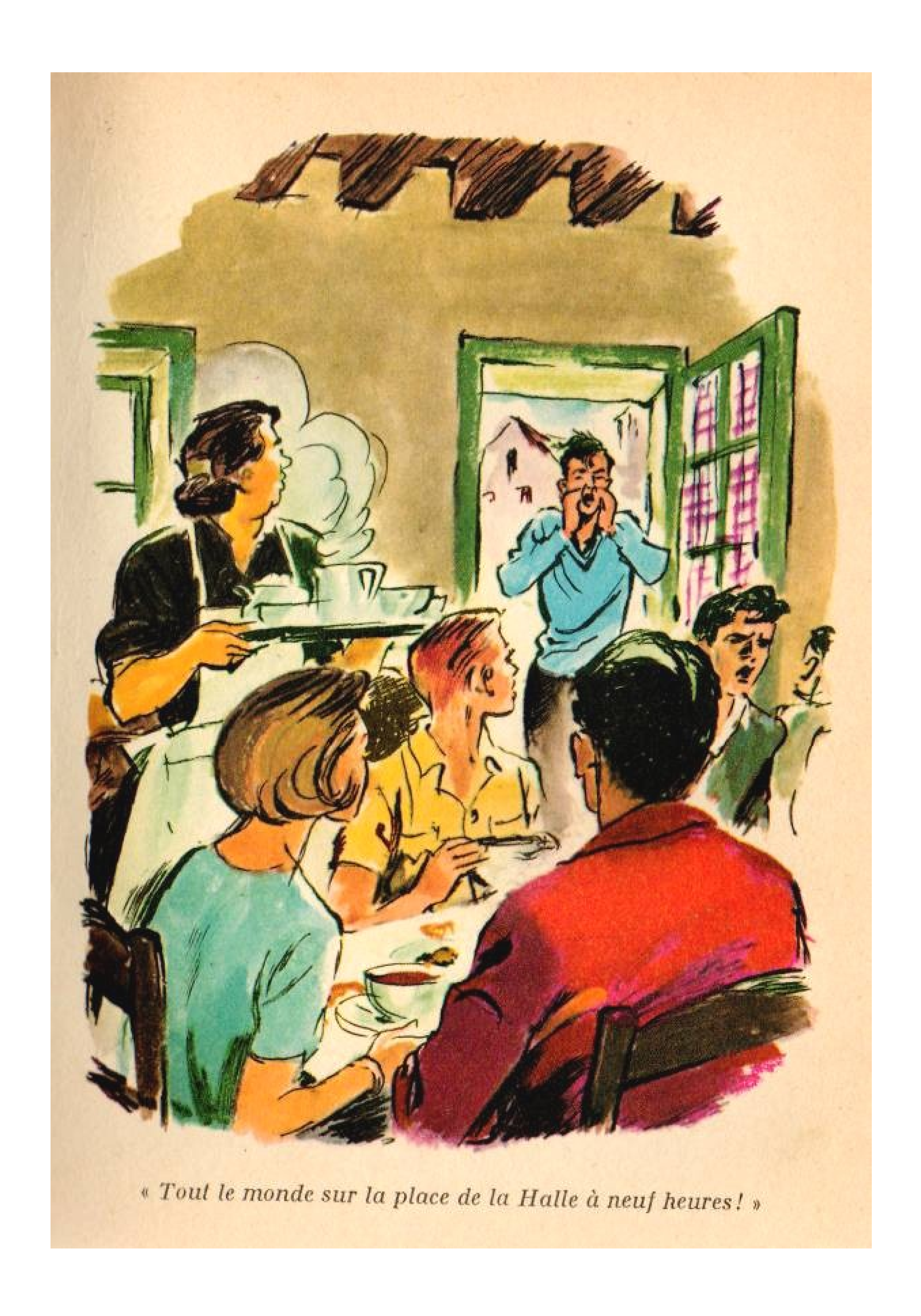
En conséquence, tard dans la soirée, le régisseur avait battu le rappel des acteurs et figurants, les invitant à se tenir prêts.

Pour une fois, baromètre et radio ne s'étaient pas trompés. Quand je m'éveillai, le lendemain matin, le soleil, qui venait de se lever, illuminait un ciel tout neuf d'une parfaite limpidité. La bande des compagnons tout entière avait passé une meilleure nuit. Personne n'était revenu soulever la trappe, et Kafi n'avait pas bougé.

« Le contraire m'aurait étonné, dit Corget. Si c'est le bonhomme au chien qui a déposé le message, il se méfie, à présent, puisqu'il sait que nous connaissons l'existence de la cave et de la trappe... et si c'est Eliette, elle n'est pas près de remettre les pieds dans le souterrain. Elle a eu l'air trop affolée quand nous lui avons parlé. »

En somme, après cette nuit calme, nous étions rassurés. Il nous suffirait de ne pas laisser Kafi vagabonder, et il ne lui arriverait rien. Nous avions eu raison de ne rien dire à Mady. Elle se serait fait inutilement du mauvais sang. Après une bonne toilette à l'eau froide, sous le robinet du rez-de-chaussée, toute la bande se hâta vers le Pot-d'Etain pour le petit déjeuner.

Quelle animation dans la vieille auberge!... La veille, cameramen, assistants, électriciens, monteurs avaient passé leur temps à regarder, d'un œil morne, tomber la pluie derrière les vitres; ce



« *Tout le monde sur la place de la Halle à neuf heures!* »

matin, ils étaient sur les dents. Ils s'impatientaient parce que les petits déjeuners n'arrivaient pas assez tôt.

« Vite! nous sommes pressés!

— Non, pas de lait, du café noir seulement, beaucoup de café noir!

- Des petits pains, au lieu de croissants! dépêchez-vous! »

Débordée, Mme Rabut allait, venait, houspillait sa serveuse qui ne savait plus où donner de la tête, versait du café à la place de thé ou inversement.

Nous venions d'arriver dans cette fourmilière, quand Mady descendit de sa chambre, aussi radieuse que la veille.

« Enfin! s'écria-t-elle, le beau temps vous a redonné le sourire! »

Chacun retrouva sa place, à l'une des grandes tables, et les langues allèrent leur train... pas seulement les nôtres, car tous les convives se hélaient, s'interpellaient. Comme aurait dit notre maître, nous étions complètement dans le bain... le bain du cinéma.

Soudain, une voix lança, à tue-tête, à l'entrée de la salle :

« Tout le monde sur la place de la Halle à neuf heures! »

C'était un assistant qui venait de pénétrer en coup de vent au Pot-d'Etain et s'égosillait ainsi.

Surprise, Mady faillit s'étrangler en avalant une bouchée de travers.

« II m'a fait peur, s'écria-t-elle, est-ce une façon d'avertir les gens?

- Ne t'affole pas, ma petite, fit Mme Mireaux. C'est ainsi, les jours de tournage. M. Beaumont, lui-même, ne cesse de crier après tout le monde. Il ne faut pas se frapper. Moi aussi, j'en prends pour mon compte mais, vous voyez, ça ne me coupe pas l'appétit. »

Elle prenait la chose du bon côté, en effet, et continuait de savourer tranquillement ses croissants, qu'elle trempait délicatement dans son bol de chocolat.

A neuf heures sonnantes, estomacs bien calés, nous débouchions sur la place de la Halle Quelle cohue! Jamais le village n'avait connu pareille foule. Tout Pérouges était rassemblé là... et pas seulement Pérouges, car bon nombre de figurants avaient été recrutés dans le bourg voisin de Mexi-mieux. C'est qu'il s'agissait d'une séquence importante : le départ du seigneur de Hautfort et de sa dame.

Sur la place, couraient des rails qui nous intriguaient. D'après Mme Mireaux, c'étaient ceux du « travelling *»,* c'est-à-dire de la caméra qui se déplacerait pendant les prises de vues pour suivre ou précéder le cortège seigneurial.

« Vous ne trouvez pas cette atmosphère

extraordinaire? s'écriait Mady... Et vous verrez, dans un moment, avec les costumes! »

Oui, c'était vraiment impressionnant. Nous étions presque aussi excités qu'elle. Seul, Kafi, au bout de sa laisse, ne partageait pas cet enthousiasme. Il se réfugiait contre moi, pour protéger le bout de ses pattes.

« Tu aurais dû le laisser à la maison du bourreau, fit Mady, puisqu'on n'aura pas besoin de lui ce matin.»

Mais, au même moment, un assistant hurla dans son porte-voix :

« Distribution des costumes sous la Halle!... Les femmes pourront s'habiller dans une pièce de cette maison, à gauche de la place, les hommes derrière l'Ostellerie. Pour les retouches, adressez-vous à l'habilleuse. Que tout le monde soit là dans vingt minutes!... »

Comme nous le savions par Mady, costumes et accessoires se trouvaient sous un hangar, rangés par tailles. Ce fut aussitôt la ruée. Heureusement, Mme Mireaux et son aide, la couturière, avaient le coup d'œil. Elles voyaient tout de suite, d'après la corpulence et l'allure des figurants, ce qui leur convenait.

« Tenez! dit l'habilleuse en nous apercevant, j'ai préparé ça d'avance, pour vous. Allez vous équiper. »

Où pouvions-nous être plus à l'aise, pour nous

travestir, que dans notre dortoir? Ah! cette séance d'habillage! Quelle partie de rire!

« Ça ! qu'est-ce que c'est, pouffait Gnafron, des chaussettes ou des gants?

— Regardez mes braies, s'écriait Bistèque, de vraies culottes de zouave! Y avait-il des zouaves au Moyen Age?

— Et mon chapeau, faisait la Guille, on dirait un ballon de football. »

Le Tondu, lui, n'en revenait pas de sa perruque. Pour la première fois, il avait des cheveux. Il ne cessait de se regarder avec complaisance devant la petite glace que Mme Rabut nous avait prêtée pour notre toilette

« Admirez! je ne suis plus Charles le Chauve à présent, je ressemble à Jeanne d'Arc. »

Corget. lui, avait des difficultés avec ses sabots de bois, dans lesquels il nageait.

« Passe-moi les tiens, Tidou, avec ceux-là j« vais me casser la figure. »

Le seul de la bande à ne pas s'amuser, mais alors pas du tout, c'était encore Kafi Assis sur son arrière-train, au bout de la pièce, il nous regardait d'un air réprobateur qui semblait dire : « Ma parole, ils sont tous devenus fous. »

« Qu'allons-nous faire de lui? s'inquiéta Corget, au moment de partir.

— Eh bien, je l'emmène. Il sera figurant, lui aussi. »

Nous avions perdu du temps à nous habiller; et étions presque en retard. Quel spectacle sur la place de

la Halle! Nous étions à Hautfort, en 1375, comme dans le film. Sous les surcots, les pourpoints, les perruques, nous ne reconnaissions plus personne. Mady, elle-même, était devenue une véritable fille de pauvres manants, avec sa robe rapiécée qui lui tombait jusqu'aux pieds et son bonnet blanc, car elle aussi, en attendant de jouer son vrai rôle, avait été embauchée comme figurante.

M. Beaumont, perché sur un escabeau, un porte-voix à la main, avait quitté son chandail à col roulé et retroussé, jusqu'aux épaules, les manches de sa chemise.

« Silence! Silence! » réclamait-il.

Tous les visages se tournèrent de son côté, et le brouhaha s'apaisa. En quelques mots, le metteur eu scène expliqua la séquence qui allait être tournée. Le seigneur de Hautfort et sa femme apparaîtraient, à cheval, au fond de la place, devant l'ostellerie, comme s'ils venaient du château. Ils passeraient devant les Halles et sortiraient par la rue opposée. Les figurants devraient se masser de chaque côté, les enfants au premier rang, et tous acclameraient les deux cavaliers.

« Surtout, recommanda-t-il, que personne, pendant les prises de vues, ne tourne les yeux vers les caméras. Il y en a trois, la première, là-bas, devant l'Ostellerie, la seconde là-haut, à cette fenêtre et la troisième qui se déplacera avec le cortège. »

Puis, son regard, se promena parmi la foule.

« Qui est désigné pour saluer les cavaliers? »

Deux mains se levèrent.

« Bon, fit le metteur en scène, on vous a expliqué ce que vous devez faire. Vous, le manant, vous vous approchez du seigneur quand il arrive à votre hauteur, et vous faites une demi-révérence, comme on vous l'a montré... Vous, la femme, vous vous avancez vers la dame et vous baisez le bas de sa robe. »

Puis, s'adressant de nouveau à la foule des figurants:

« Et ne ménagez pas vos acclamations.



N'oubliez pas que le seigneur de Hautfort est votre protecteur; vous regrettez son départ, vous lui

manifestez votre attachement par des cris de joie. Compris?

Tous les sept, nous étions restés ensemble, comme toujours, Un assistant nous invita à nous séparer parce que, dit-il, nous avions l'air d'une bande d'orphelins. Seul Corget resta près de moi. avec Kafi bien entendu. Avant que tout le monde fût en place, il s'écoula bien une demi-heure. Le metteur en scène commençait à s'énerver.

« Dépêchons-nous! hurlait-il dans son porte-voix, le soleil va tourner, nous serons obligés de mettre les projecteurs en batterie, et nous perdrons du temps. »

Enfin, le grand moment arriva. Les derniers ordres jaillirent d'un porte-voix :

« Attention!... Caméra n° 1... Partez! »

Le seigneur et sa dame apparurent, lui sur un cheval alezan, elle sur une jument blanche dont la bride et la selle s'ornaient de draperies tissées d'or. Au pas lent de leurs montures, ils s'avancèrent, très dignes, magnifiques. Mais, tout à coup, une voix hurla :

« Coupez!... »

Se tournant vers les figurants, le metteur en scène s'égosilla :

« Eh bien... qu'attendez-vous?... Vous n'avez pas

compris ce que je vous ai dit?... Elles viendront quand, les acclamations? »

Impressionnés par cette arrivée, par les chevaux, par les costumes éclatants des cavaliers, les figurants n'avaient pas ouvert la bouche... moi non plus d'ailleurs.

« A reprendre! lança le metteur en scène en faisant de grands gestes; demi-tour, les chevaux! »

Le seigneur et sa dame repartirent dans la ruelle d'où ils étaient venus. 11 y eut un silence, puis à nouveau :

« Caméra n° 1... Partez! »

Les cavaliers firent une seconde entrée, avec la même attitude, les mômes gestes. Les acclamations jaillirent de toutes parts dans une immense rumeur. Cette fois, le metteur en scène ne pourrait pas se plaindre. Eh bien non. Une voix excédée hurla de nouveau :

« Coupez!... »

M. Beaumont se mit à gesticuler comme un pantin, sur son escabeau branlant, faisant mine de s'arracher les cheveux.

« Sacrebleu! Mettez-vous bien dans la tête que nous sommes en 1375. Est-ce qu'on criait : « hurrah! » en 1375?... et j'avais recommandé de ne pas applaudir mais de lever les bras, de joindre les mains, comme on faisait à cette époque. Reprenons!... »

Une fois de plus, les cavaliers firent demi-tour.

le seigneur, sans rien dire, l'actrice, la belle Madeleine Villard, cachant mal sa mauvaise humeur.

Et, pour ce troisième essai, les chevaux reparurent, visiblement agacés par ces contretemps, mais cela n'avait pas d'importance... au contraire; la scène n'en paraîtrait que plus vivante. Ainsi, ils arrivèrent sans accroc jusqu'au milieu de la place où la caméra n° 2, braquée à la fenêtre d'un premier étage, entra en action... pas pour longtemps, car le fameux « coupez » retentit une fois de plus.

« Non, pas comme ça! » vociférait le metteur en scène.

Dégringolant de son escabeau, il se précipita vers la pauvre figurante qui venait d'embrasser la robe de l'actrice.

« Voyons! pas si vite! On dirait que vous vous jetez dessus pour la mordre. »

II lui indiqua le geste correct et repartit se percher sur son escabeau. Mais, au moment où il pas

sait près de moi, il aperçut Kafi.

« Ah! non, pas ce chien dans la foule. Cette race n'était pas encore connue, en France, au Moyen Age... et n'est-ce pas celui qui doit jouer le rôle du loup?... Vite, emmène-le! »

Sur le coup, je ne sus que faire. Nous avions décidé de ne plus laisser Kafi seul. Mais, pendant les prises de vues, il ne risquait pas grand-chose. Corget était près de moi; je lui demandai la clef

de notre logis et m'éloignai avec mon chien. Le village était complètement désert. Avant d'abandonner

Kafi, je lui recommandai de m'attendre sans aboyer. La porte refermée à double tour, je revins prendre ma place parmi les figurants, juste à temps pour la nouvelle scène.

Hélas! je me faisais encore des illusions. La séance n'était pas près d'être terminée. Une fois, c'était l'ingénieur du son qui annonçait une panne d'un micro, une autre fois le cheval de l'actrice qui faisait un écart et semait la panique parmi les figurantes. Bref, quand onze heures sonnèrent, le seigneur et sa dame n'avaient pas encore fini de traverser la place, qui n'avait pourtant pas quarante mètres de long. Malgré moi, je commençai à m'inquiéter. Si j'avais osé, je me serais éclipsé pour voir ce que devenait mon chien. Autour de nous, les gens s'impatientaient eux aussi.

« Si c'est ça, le cinéma, gémissait une femme qui transpirait, en plein soleil, sous son accoutrement de grosse toile : Partez! Coupez! Partez!... ça ne finira jamais. »

Heureusement, exténué lui-même, le metteur en scène annonça une pause de quelques minutes avant d'attaquer le dernier plan, la sortie de la place. Sans demander mon reste, je courus vers la maison du bourreau. Mais au moment où je débouchais dans la ruelle, mon cœur fit un bond. Quelqu'un se tenait

devant la maison, dans une attitude étrange, comme prêt à se hisser le long du mur pour atteindre la fenêtre du premier étage, qui n'était pas haut. En

m'apercevant, l'inconnu s'éloigna aussitôt et disparut à l'autre bout de la rue. J'eus à peine le temps de reconnaître un figurant. Dans le rayon de soleil qu'il traversa, au bout de la ruelle, il me sembla que sa perruque avait des reflets couleur carotte. Au lieu de m'élancer à sa poursuite, pour lui demander ce qu'il faisait là, je ne pensai qu'à mon chien. Me précipitant vers la porte, je pénétrai dans le logis. Kafi m'attendait, mais il paraissait anxieux. Sans doute avait-il entendu l'inconnu essayer d'ouvrir la porte ou de grimper le long du mur.

Quelques instants plus tard, les autres compagnons arrivaient. J'expliquai vivement ce que je venais de voir.

« Bah! fit Bistèque, tu dois te tromper. Tu es sûr que l'homme cherchait à entrer dans la maison? Il pouvait s'être arrêté pour renouer le lacet de sa chaussure.

— Il ne portait pas de chaussures mais des sabots de bois, comme nous, Je les ai entendus claquer quand il s'est sauvé... En tout cas, que faisait-il là, au lieu d'être sur la place comme tout le monde?

— Tu saurais le reconnaître?

— Sûrement pas. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il portait une perruque couleur carotte. »

Corget me regarda, les yeux ronds.

« Tu dis bien, Tidou, une perruque carotte?

- Dans le soleil, au moment où l'homme a disparu, ses cheveux m'ont paru presque rouges. »

II réfléchit puis, brusquement :

« Alors, c'est probablement lui, l'homme qui se tenait près de nous sur la place. Quand tu m'as demandé la clef, j'ai vu qu'il te suivait du regard. J'ai cru qu'il s'intéressait à Kafi parce que le metteur en scène venait de parler de lui. Lorsque tu es revenu, il était encore là, mais à la reprise de la scène, après l'écart du cheval, quand les femmes ont eu peur, il a subitement disparu et je ne l'ai plus revu. »





CHAPITRE VI

LE SIEGE DE HAUTFORT

IL ÉTAIT deux heures et demie, et nous étions encore à table (nous avions commencé le repas très tard) quand la voix tonitruante de l'assistant retentit à nouveau :

« Rendez-vous sur la place à trois heures au lieu de trois heures et demie! Ordre du metteur en scène!»

Un murmure de mécontentement courut dans la salle.

« Ah! non, s'écria quelqu'un, il exagère. Nous

n'aurons même pas le temps de boire notre café.

— Je n'y peux rien, reprit l'assistant. Les séquences de l'attaque des remparts doivent être tournées avant ce soir, pendant que la météo est bonne. Si vous n'êtes pas contents, plaignez-vous au patron! »

Tout le monde protesta encore et, l'assistant reparti, le concert de lamentations se prolongea.

« Douze heures de travail par jour! gémit un opérateur, ce n'est plus une vie!

Bah! répondit un autre, plus vite nous en aurons terminé, plus tôt nous repartirons. Tu tiens tant que ça, toi, à rester ici? »

L'autre sourit.

« Ah! pour ça, non. Quel patelin! Pas un magasin, pas même un journal parisien à se mettre sous les yeux. La tour Eiffel aurait chaviré dans la Seine qu'on ne le saurait pas. »

Nous aussi, nous étions contrariés... pas pour la même raison. Que faire de Kafi pendant ces prises de vues qui se prolongeraient peut-être jusqu'au soir? Le Tondu, assis près de moi, me glissa à l'oreille :

« Si tu restais pour le garder? »

Je fis la moue.

« On s'en apercevra. Ce matin, j'ai déjà manqué les dernières scènes... et que dira Mady? Elle finira par comprendre qu'on lui cache quelque chose.

- Alors, parlons-lui, ça vaut peut-être mieux. »

Je fis part à Corget de la proposition du Tondu et demandai ce qu'il en pensait. Après l'incident de la perruque, il trouva préférable, lui aussi, de tout raconter. Alors, le repas terminé, nous entraînâmes Mady à l'écart et, sortant de sa poche le petit bout de carton trouvé près de la trappe, Corget déclara, la voix grave :

« Ecoute, Mady, nous avons à te parler sérieusement. Nous ne t'avions rien dit pour que tu ne te tracasses pas. Tu vois ceci?... Kafi est menacé.»

Surprise, Mady prit le petit bout de carton, déchiffra le message et nous regarda les uns après "les autres. Puis, son visage s'empourpra.

« Comment? s'écria-t-elle, fâchée, vous avez des ennuis et vous me les cachiez?... D'abord, ce message, où l'avez-vous découvert? Ah! je comprends, à présent, la cause de vos mines si sombres. Vite, expliquez-moi! »

Je racontai comment, en cachette, quelqu'un s'était introduit, la nuit, dans la maison du bourreau, comment nous avions découvert l'existence d'un souterrain communiquant avec la cave. Puis, je parlai de ma visite chez le père Barbier, de notre rencontre, Corget et moi, avec Eliette; enfin de la présence inquiétante, devant notre logis, du figurant à perruque carotte qui, à ce moment-là, aurait dû se trouver sur la place. Corget ajouta :

« Comprends-nous, Mady, ce n'était pas pour te

tenir à l'écart de nos ennuis; mais nous ne voulions pas gâcher ton sommeil, t'empêcher d'apprendre ton rôle... et surtout que tu t'imagines encore des tas de choses à cause d'Eliette. L'autre jour, tu étais si ennuyée de prendre sa place. »

Elle sourit pour nous remercier, puis son visage s'assombrit.

« Et que comptez-vous faire?

- Nous ne savons ni par qui Kafi est menacé, ni au juste pourquoi. Pour l'instant, nous soupçonnons l'homme à perruque carotte.

- Alors, il faut le surveiller.

— Ce sera difficile. Il n'était pas le seul, ce matin, à porter une perruque de cette couleur.

- Les mêmes figurants sont convoqués pour cet après-midi, vous observerez tous ceux qui ont des tignasses rouges.

- Et qui gardera Kafi? » Elle réfléchit.

« Nous pourrions l'enfermer dans ma chambre. Personne ne le saura là... Si vous voulez, j'avertirai Mme Rabut. Vous voyez, vous avez bien fait de me mettre au courant. »

La chambre de Mady était au premier étage de l'auberge. Son unique fenêtre donnait sur les remparts, à plus de dix mètres au-dessus du sol. Impossible d'atteindre la pièce de ce côté-là. Mais, subitement, je pensai à Eliette.

« Eliette va et vient comme elle veut dans la

maison, puisqu'elle y travaille. Si elle montait là-haut? »

Mady fronça les sourcils, et réfléchit encore.

« Eliette ne fait jamais les chambres, elle n'a aucune raison d'aller chez moi. D'ailleurs, au lieu d'accrocher la clef dans le couloir, ainsi que font les pensionnaires quand ils s'absentent, je la garderai. Je dirai à Mme Rabut que c'est par précaution, au cas où quelqu'un, par erreur, entrerait dans ma chambre et risquerait de se faire mordre par Kafi.

- Bonne idée, approuva Bistèque; Kafi ne craint rien dans la chambre de Mady. »

Malgré tout, j'hésitai. Etait-ce un pressentiment? Cependant il fallait faire vite. J'enfermai donc Kafi chez Mady en lui recommandant de se tenir tranquille et de ne pas aboyer, puis je rejoignis la foule sur la place de la Halle.

La distribution des costumes était commencée. A présent, tout le monde était au courant et cela allait vite. Un quart d'heure plus tard, acteurs et figurants se retrouvaient sur la place, équipés comme le matin, avec en plus, des arcs et des flèches, des boucliers en bois et, pour certains, des cottes de mailles.

Corget et moi nous avions reçu des arcs aussi grands que nous. En d'autres temps, ils nous auraient ravis. Mais, pour le moment, nous n'avions qu'une seule chose en tête : les perruques. En

tout, j'en comptai six, allant du blond un peu roux au rouge franchement carotte. Quelle était celle de notre suspect?

Soudain, remontant sur son escabeau, le metteur en scène emboucha son porte-voix pour expliquer les séquences qu'on allait tourner. Il annonça que les prises de vues auraient lieu sur le côté sud des remparts, là où ils étaient le mieux conservés. Il indiqua la place des caméras; une sur la tour du château, une autre sur une saillie des remparts, une troisième en bas, pour les vues d'ensemble. Ne pouvant diriger tout le monde en même temps, il nous invita à suivre scrupuleusement les instructions que donneraient les assistants.

« Surtout, ne ménagez pas les gestes, s'égosilla-t-il, ayez l'air de vous battre et n'ayez pas peur de pousser des hurlements sauvages. Tapez sur vos chaudrons et vos boucliers en criant : « A mort!... Sus aux ennemis!... »

II mettait tant de flamme à mimer la scène que nous étions déjà pris au jeu.

« Bah! me glissa Gnafron enthousiasmé, oublie Kafi, il ne risque rien, j'ai l'impression qu'on va bien s'amuser. »

Avant de quitter la place, Corget vint nous trouver et recommanda :

« Arrangez-vous pour ne pas rester ensemble, sur les remparts. Dispersez-vous de façon qu'aucune

perruque ne nous échappe. »

Quittant la place, la troupe des figurants gagna les remparts. Je me retrouvai avec Gnafron et une dizaine de manants. Deux de ceux-ci portaient précisément des perruques d'un roux plutôt vif.

« Que ça ne nous empêche pas de jouer convenablement, dit Gnafron,... mais ouvrons l'œil. »

Tout avait été prévu pour le tournage de ces séquences. Nos emplacements étaient marqués à la craie. Des tas de cailloux, devant servir de projectiles, avaient été disposés au pied des murs. Il y avait, même, parmi eux, quatre ou cinq pierres énormes, aussi grosses que des têtes de bœuf... en matière plastique et si légères, celles-là, que Gnafron, malgré sa petite taille, pouvait les soulever sans effort.

« Quelle formidable invention que le cinéma! s'écria-t-il. J'aimerais me voir, plus tard, sur l'écran, quand le film passera à Lyon, en train de balancer mes pavés par-dessus les murailles... mais, naturellement, je ne dirai pas qu'ils étaient faux. »

En revanche, l'arc qu'on m'avait remis, était un arc authentique, dont j'avais toutes les peines du monde à tendre la corde.

Pendant les derniers préparatifs, je ne cessai d'observer nos deux hommes à perruque rouge et recommandai à Gnafron de s'occuper particulièrement du plus petit pendant que je resterais près de l'autre.

« C'est ça, fit l'assistant chargé de diriger notre groupe, vous, les garçons, restez près de ces manants, vous passerez pour être leurs enfants. Vous n'aurez qu'à les imiter en ayant l'air d'écouter leurs conseils. »

M. Beaumont, lui, se tenait au bas des murailles, près de la caméra qui devait enregistrer les vues d'ensemble où les silhouettes se découperaient sur le ciel. Toujours armé de son inséparable porte-voix, il commençait à s'impatienter. Au fait, pourquoi ne donnait-il pas le signal du départ?

« Je suppose qu'il attend les pommes de terre, expliqua l'assistant, elles ne sont peut-être pas tout à fait cuites.

— Les pommes de terre? s'étonna Gnafron. Allons-nous tourner une scène de repas sur les remparts? »

L'assistant se mit à rire.

« Non, mais on n'a encore rien trouvé de mieux, pour imiter la poix bouillante, que de vieilles pommes de terre bien cuites, réduites en purée liquide. Ça dégage une vapeur extraordinaire. »

Et, se tournant vers les manants, il ajouta :

« On va vous l'apporter dans des chaudrons; il faudra l'économiser. On sera sûrement obligé de reprendre plusieurs fois les mêmes scènes; ne jetez pas tout au premier essai. »

*

Enfin, en bas, le signal de départ retentit. Tout

le monde se mit en branle; les cris éclatèrent : « A mort! Sus aux assaillants!... » La bataille était engagée. Les flèches volaient; on m'en avait donné une demi-douzaine. Je visais n'importe quoi, avec l'air féroce de celui qui va percer l'ennemi de part en part. A côté de moi, deux manants versaient une marmitée de purée qui nous enveloppa d'un nuage de vapeur du plus bel effet. Un peu plus loin, Gnafron lançait rageusement des cailloux et, empoignant les pavés en matière plastique, les brandissait au-dessus de sa tête, mimant un effort prodigieux. C'était d'autant plus amusant qu'en bas, il n'y avait personne pour répondre à nos coups... sinon le metteur en scène qui gesticulait pour inviter tel ou tel acteur à modifier son attitude.

Mais, soudain, retentit le fameux « coupez » que nous commencions à connaître. Un petit incident venait de se produire sur le rempart. Deux hommes qui devaient tomber du haut des murailles, touchés par une flèche, n'avaient pas osé dégringoler dans le filet tendu exprès au-dessous d'eux. La scène était à reprendre. Pendant la pause, l'assistant nous invita à descendre ramasser les faux cailloux et les flèches. Comme je lui demandais, en remontant, pourquoi on ne filmait pas toute la bataille en même temps, ce qui me paraissait plus simple, il expliqua que c'était par raison d'économie. Le lendemain, si le temps était

beau, avec les mêmes déguisements, et simplement quelques chevaux en plus, nous deviendrions les assaillants. Plus tard, au « montage » du film, on alternerait les vues, celles d'en haut et celles d'en bas, ce qui donnerait au spectateur l'illusion parfaite d'une bataille en son entier.

« Au fond, conclut Gnafron, le cinéma, ce n'est que du bluff!... Après ça, je me demande si j'aurai encore envie de voir un film... à part celui-là, bien entendu. »

Et la scène reprit. Je lançai de toutes mes forces de nouvelles flèches, tandis que Gnafron précipitait ses pavés dans le vide, avec le même acharnement. Il faisait chaud, nous commencions à transpirer. A la pause suivante, un des manants à perruque rouge se débarrassa de sa fausse tignasse pour s'éponger le front. Tout le monde l'imita... sauf l'autre homme aux cheveux carotte qui s'assit dans un coin, sans rien dire, nous tournant presque le dos.

Mais les prises de vues reprirent et se poursuivirent. A cinq heures et demie, nous lancions encore cris, pierres, flèches... et purée de pommes de terre, quand, après un nouveau « coupez », hurlé d'en bas par le metteur en scène, un de nos deux hommes à perruque rouge s'effondra sur les remparts. C'était précisément celui qui n'avait pas enlevé la sienne. Il venait de se fouler la cheville dans ses sabots trop grands.

« Je ne peux plus jouer mon rôle, dit-il, je souffre trop. »

Il se tenait la cheville en faisant la grimace.

« Pouvez-vous tout de même marcher? fit l'assistant; voulez-vous qu'on vous aide à aller chez vous. Où habitez-vous?... dans Pérouges même? »

L'homme ne répondit pas, comme s'il n'avait pas entendu. Il se releva et essaya de faire quelques pas,

« Ne vous dérangez pas, fit-il alors, je peux rentrer seul chez moi. »

Toujours grimaçant, il descendit du rempart et, s'appuyant à la muraille, s'éloigna et disparut. Je regardai Gnafron.

« Oui, me fit-il tout bas, c'est justement celui qui n'a pas enlevé sa perruque. En tout cas, il paraissait souffrir réellement. Ce qui lui est arrivé ne m'étonne pas. Moi aussi, tout à l'heure, je me suis tordu le pied dans mes sabots... et tu peux croire que ça m'a fait mal. »

Gnafron ne m'avait rassuré qu'à demi. A partir de ce moment-là, je ne me sentis plus tranquille. Vivement les derniers tours de manivelle, pour que je puisse aller voir mon chien! Malheureusement, si nous en avions fini avec la défense de Hautfort, il s'agissait, à présent, d'une autre scène, où les habitants du village, conseillés par le sorcier (un authentique acteur, celui-là), criaient pardessus les murailles, annonçant que des loups seraient

lâchés si les assaillants ne se retiraient pas.

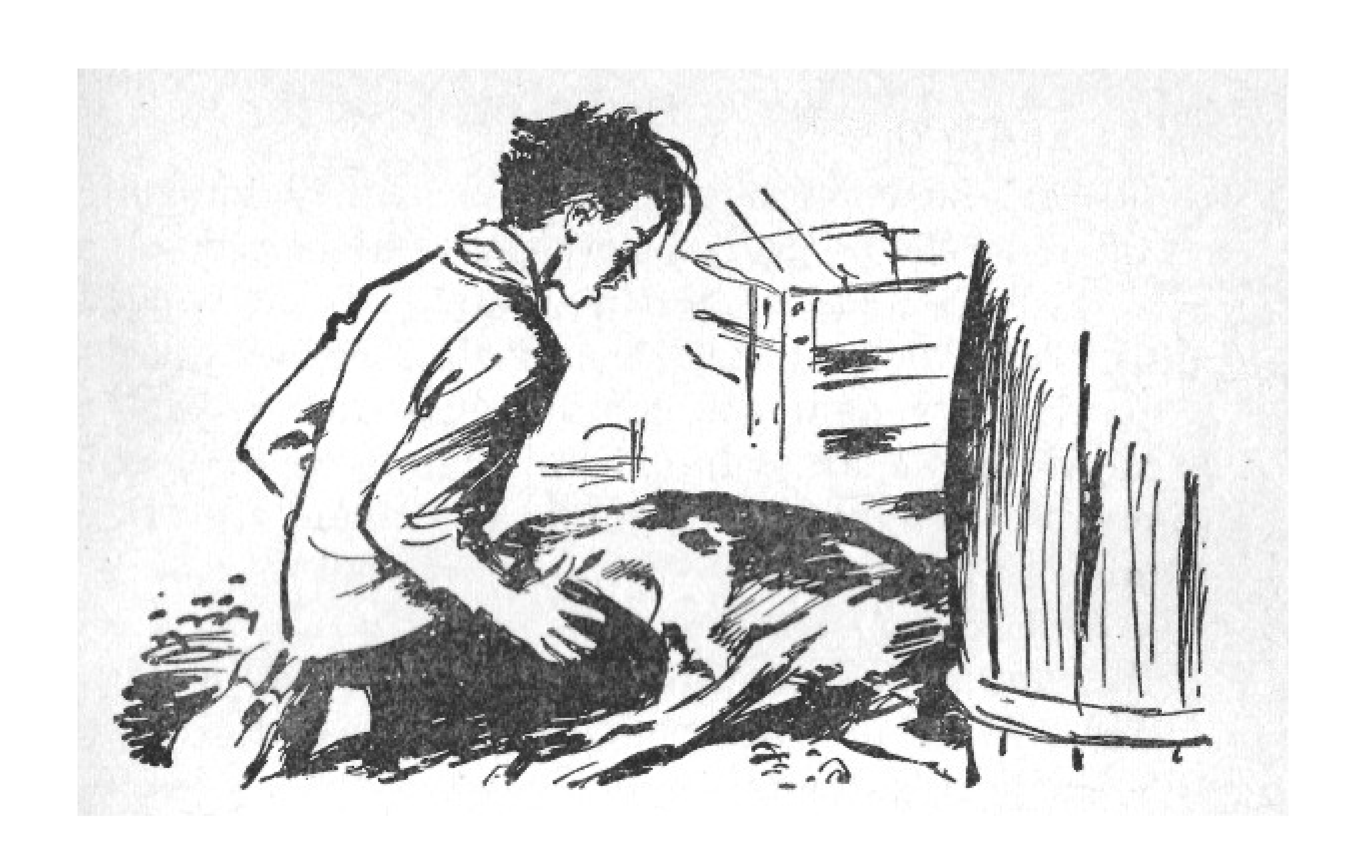
Il me semblait que cette scène, moins compliquée que l'autre, serait vite terminée; je me trompais, Tantôt nous ne hurlions pas assez fort pour effrayer les ennemis, tantôt les rayons déjà obliques du soleil étincelaient dans une fenêtre et gâchaient tout. Enfin, c'était le soir qui tombait et nécessitait la mise en batterie des projecteurs.

Bref quand le metteur en scène annonça la fin des prises de vues, il était plus de sept heures, et la vraie nuit était arrivée. Je courus rejoindre les autres compagnons et Mady.

« N'aie aucune crainte, me dit aussitôt Mady, vers cinq heures j'ai pu me sauver quelques minutes, je suis allée dans ma chambre, voir Kafi. Il dormait tranquillement sur mon lit, le coquin! »

Cependant, l'homme qui s'était foulé la cheville était parti après cette heure-là. Prenant la clef des mains de Mady, je courus au Pot-d'Etain. Au visage de Mme Rabut, rencontrée dans le vestibule, je compris qu'il venait de se passer quelque chose de grave.

« Vite, s'écria-t-elle... ton chien!., je ne comprends pas ce qui lui est arrivé!... »



CHAPITRE VII

NOUVEAU MESSAGE

A CES MOTS, je me sentis pâlir. Je bondis dans l'escalier pour grimper à la chambre de Mady. « Non! s'écria l'hôtelière... pas là-haut... dans la cour! »

Sans chercher à comprendre pourquoi Kafi n'était plus dans la chambre de notre camarade, je redescendis dans le vestibule, où les compagnons venaient de pénétrer. Traversant la cuisine, je débouchai dans la courette, encombrée de çageots et

d'ustensiles de toutes sortes. L'endroit était mal éclairé; je trébuchai sur une caisse.

« II est couché là, fit Mme Rabut; il ne bouge plus. C'est Eliette qui l'a découvert, il y a un quart d'heure, en venant chercher une bassine. »

Mon chien était étendu contre une vieille barrique. Je m'agenouillai, soulevai sa tête qui retomba.

« Kafi§. mon brave Kafi. »

II n'entendait pas. Hébété, les yeux pleins de larmes, je me tournai vers mes camarades.

« On le dirait mort! »

Mais, au même moment, Mme Rabut s'approcha avec une lampe électrique de poche. Je la lui pris et dirigeai le faisceau lumineux sur mon chien. Aussitôt, je poussai un cri de soulagement :

« Ce n'est pas Kafi! »

Toutes les têtes se penchèrent. Non, ce n'était pas Kafi... mais le chien du père Barbier. Me relevant vivement, je bondis comme un fou à travers la cuisine, grimpai l'escalier, pénétrai dans la chambre de Mady... et trouvai mon chien tranquillement couché sur son lit. Je le serrai alors contre moi, caressant ses oreilles, son cou, ses flancs, l'appelant dix fois par son nom comme si j'avais besoin de me convaincre qu'il ne lui était rien arrivé.

Puis, refermant la porte à clef, je redégringolai dans la cour où Mme Rabut et mes camarades

se tenaient toujours devant le pauvre animal. « Il faut aller prévenir son maître, dit l'hôtelière.

- Moi, proposa le Tondu, je sais où il habite! » Que faire en attendant? La malheureuse bête

paraissait bien mal en point. Une bave mousseuse coulait de chaque côté de ses babines.

« A coup sûr, dit Gnafron, il a été empoisonné!

- Oh! protesta Mme Rabut, ce n'est pas possible! Nous ne jetons, dans la poubelle, que des déchets de cuisine. »

Quelques instants plus tard, le père Barbier arrivait, derrière le Tondu.

« Comment? s'écria-t-il en levant les bras, Dick rôdait dans cette cour? Qu'y faisait-il?

— Ce n'est pas la première fois, expliqua Mme Rabut; il passait par la brèche du mur. »

S'agenouillant sur le dallage, tout comme je l'avais fait, il se pencha sur son chien et, la voix pleine de sanglots, l'appela par son nom. L'animal ne bougea pas. Ses yeux vitreux semblaient ne rien voir; ses paupières ne battirent pas quand il approcha le faisceau lumineux de la lampe. Pourtant son corps était encore chaud.

« Mon pauvre Dick! gémissait le père Barbier, mon pauvre Dick! tu ne vas pas mourir! je ne veux pas te perdre!... Tu as voulu suivre l'autre chien-loup. Ah! celui-là, il aurait mieux fait de rester où il était. »

Je ne pus m'empêcher de protester :

« Mon chien est demeuré, tout l'après-midi, enfermé dans une chambre de l'hôtel; le vôtre n'a pas pu le suivre. »

II haussa les épaules, désespéré. En cet instant, le vieil original n'était plus qu'un pauvre homme malheureux, pareil à tous ceux qui souffrent. Il faisait pitié. Se tournant vers Mme Rabut, il demanda :

« Prêtez-moi une brouette, je vais tout de suite le descendre chez le vétérinaire, à Meximieux. Il est peut-être encore temps. »

On l'aida à charger la bête pantelante, et le Tondu se proposa pour pousser la brouette.

« Non, dit-il sèchement, je n'ai besoin de personne. Laissez-moi! »

Et il s'en alla dans la nuit.

Nous étions rentrés dans la cuisine, où Mme Rabut se demandait encore ce qu'avait bien pu avaler ce chien pour être empoisonné si vite Pour nous, aucun doute, si Dick était en train de mourir, à coup sûr c'était Kafi qu'on avait voulu empoisonner. Je pensai d'abord à l'homme à la perruque rouge, puis à Eliette. Je, me tournai vers elle. Elle se tenait, assise dans un coin de la pièce, la tête baissée, comme si elle craignait de rencontrer nos regards. La pensée qu'elle avait pu vouloir faire disparaître mon chien m'emplit d'une soudaine colère. Je m'approchai d'elle.

« Eliette! c'est toi qui as voulu empoisonner Kafi !. Tu savais que, ce soir, pendant que nous serions à table, il viendrait rôder dans la cuisine et la cour. Tu as simplement manqué ton coup parce que tu n'avais pas prévu qu'un autre chien viendrait avant lui!... »

Elle ne répondit pas et se mit à trembler Je la secouai, un peu rudement.

« Parle! C'est loi, n'est-ce pas? »

Elle leva vers moi un regard affolé puis, sans que j'aie le temps de la retenir, elle traversa la cuisine et s'enfuit. Mme Rabut se précipita pour la rappeler; elle était déjà loin.

« Oh! s'écria l'hôtelière, pourquoi l'avez-vous effrayée? Eliette ne peut avoir fait une chose pareille. Pauvre petite! Elle est déjà si impressionnable. Elle a dû rentrer chez elle; c'était d'ailleurs l'heure où elle part, chaque soir. Pourvu qu'elle ose revenir demain.»

Je m'excusais pour mes paroles un peu vives quand Mme Mireaux parut, au seuil de la cuisine.

« Que se passe-t-il? s'étonna-t-elle; il est bientôt huit heures et le service n'est pas commencé; je meurs de faim.

- Mon Dieu! s'écria Mme Rabut, c'est vrai. Avec toutes ces émotions, j'en oubliais mes vedettes. »

Je montai chercher Kafi, et on passa à table

Dans la salle, les commentaires sur les prises de

vues allaient leur train, mais les explications de Mme Mireaux ne nous intéressèrent guère. Nous avions hâte de nous retrouver ensemble pour discuter de l'événement.

« Montez dans ma chambre, proposa Mady, nous serons plus tranquilles pour parler. »

Par précaution, au lieu de laisser Kafi dans la cuisine, je demandai à Mme Rabut la permission de monter son écuelle. La chambre de Mady n'était pas grande. Les uns s'assirent sur le lit, les autres sur le plancher.

« Jusqu'à ce soir, commença Gorget, nous aurions pu prendre le message pour une plaisanterie. A présent, nous sommes fixés, quelqu'un a réellement voulu faire disparaître Kafi... qui? »

Trois personnages pouvaient être soupçonnés : le père Barbier, le figurant à perruque rouge et Eliette. Bistèque accusait le père Barbier, disant qu'il détestait assez Kafi pour vouloir s'en débarrasser par n'importe quel moyen. D'ailleurs, Mme Rabut avait bien dit que cet homme était bizarre.

« Non, fit le Tondu. Il avait trop de chagrin en découvrant son chien empoisonné. Un homme qui aime les bêtes à ce point ne peut pas leur faire de mal... même quand elles ne lui appartiennent pas... Et puis, s'il est bizarre, il n'est pas fou. S'il avait jeté du poison dans la cour, il n'aurait pas

ensuite laissé son chien vagabonder dans le village. »

Mady, Gnafron et la Guille suspectaient plutôt le figurant. Cependant, il aurait fallu prouver qu'il avait fait semblant de se fouler la cheville... puis qu'il était revenu rôder autour du Pot-d'Etain après avoir quitté les remparts.

Moi, j'étais bien embarrassé. Sur le coup, en pénétrant dans la cour, j'avais pensé à l'homme à la perruque rouge, puis l'attitude d'Eliette m'avait frappé. Pourquoi n'avait-elle rien dit pour sa défense? Pourquoi s'était-elle enfuie?... Et il lui était si facile, plus qu'à n'importe qui, de déposer un morceau de viande empoisonnée dans un 'coin de la cour.

« Evidemment, approuva Corget, Eliette a pu faire le coup. Elle est jalouse de Mady, et elle est sur place... seulement, il me semble qu'elle s'y serait prise d'une autre façon, pour qu'on ne puisse pas la soupçonner. »

Bref, quand on quitta Mady, il était plus de dix heures, et le mystère n'était pas éclairci. Dehors, l'air était redevenu agréablement frais. Des myriades d'étoiles brillaient dans un ciel parfaitement dégagé. Au loin, la lune venait de se lever sur les contreforts du Jura. Je proposai de ne pas rentrer immédiatement à la maison du bourreau : mon brave Kafi était resté tout l'après-midi enfermé, il avait besoin de prendre l'air.

« C'est ça, approuva la Guille, une petite promenade au clair de lune nous changera les idées! Si

nous sortions du village pour faire un tour sous les remparts? »

On aurait dit que Kafi avait compris. Il se mit à gambader autour de nous pour nous remercier, tirant sur la laisse, afin que je le libère. Pauvre Kafi! Comment lui faire comprendre qu'il l'avait échappé belle et que, jusqu'à notre retour à Lyon, il resterait attaché?

Malgré la beauté du clair de lune, le calme du paysage, tout au long de la promenade, nous pensions toujours à « l'accident » survenu dans la cour. Et chacun, je le devinais, cherchait secrètement la clef du mystère... un mystère qui, d'ailleurs, n'allait pas tarder à s'épaissir.

En effet, après avoir presque entièrement contourné le village, nous arrivions sous la maison du bourreau quand Kafi s'immobilisa, les oreilles tendues. Presque au même moment, une silhouette apparut, sur le petit chemin, devant nous, se découpant sur le ciel. Un instant, l'inconnu demeura immobile puis, nous ayant aperçus, s'enfuit en courant.

« II sortait du souterrain! s'écria Gnafron, poursuivons-le ! »

Je relâchai mes doigts, prêt à laisser Kafi bondir en avant, mais une soudaine crainte me retint. J'eus peur pour lui. Alors toute la bande se mit à

courir. Le fugitif avait pris de l'avance. Il connaissait certainement un raccourci pour pénétrer

dans le village sans emprunter la porte fortifiée, car il disparut soudain dans l'ombre des vieilles murailles.

Il nous avait échappé! Cependant à sa taille, nous avions reconnu un garçon de notre âge. Gnafron et le Tondu affirmaient même qu'il boitait. Au moment où sa silhouette se découpait sur le ciel, ils avaient remarqué que son corps se déhanchait, comme s'il avait une jambe plus courte ou plus faible.

« A coup sûr, fit la Guille, c'est le garçon qui lit des romans policiers sous la maison du bourreau !

- Et qui sait s'il n'est pas revenu dans le souterrain pour déposer un nouveau message? » dit Gnafron.

Intriguée, la bande regagna son gîte. Corget tourna vivement la clef dans la serrure de notre porte. La lueur de la lampe à pétrole éclaira le dortoir. Rien d'anormal... mais dans l'autre pièce, au même endroit, près de la trappe, un message était placé en évidence, sur le plancher. « N'ACCUSEZ PAS ELIETTE »



CHAPITRE VIII

UN INQUIÉTANT GARÇON

CE SOIR-LA, en dépit de nos émotions, je m'endormis rapidement, épuisé par mes allées et venues, au cours des prises de vues de l'après-midi II faut dire aussi qu'après la terrible peur que j'avais eue en croyant reconnaître Kafi, dans le chien agonisant près du tonneau, j'avais été égoïstement soulagé. Il me semblait que, son coup manqué, le coupable n'oserait plus recommencer. Cependant, à mon réveil, le lendemain matin, mon premier geste fut d'étendre la main pour

m'assurer que mon chien n'avait pas bougé. Le petit jour filtrait par la fenêtre donnant sur la rue. Mes camarades dormaient encore, Gnafron, enfoui sous sa couverture, le Tondu étalé, les bras en croix, la bouche à demi ouverte, la Guille, en travers de sa paillasse, la tête sur le plancher, Bistèque, les cheveux rabattus sur les yeux et Gorget, le petit doigt de la main gauche dans l'oreille droite, dans une attitude cocasse.

Pourtant, je n'avais pas envie de rire. En caressant Kafî, mes pensées étaient tout de suite allées vers le chien du père Barbier. Pauvre bête! Je la revoyais, pantelante, dans la brouette, quand son maître l'avait emportée chez le vétérinaire. Malgré nos soupçons qui pesaient toujours sur le vieil original, je souhaitais de toutes mes forces que Dick ait pu être sauvé.

Ensuite, je pensai à Eliette, au nouveau message déposé la veille près de la trappe. Aucun doute, il avait été placé là toujours par la même main... celle du garçon qui s'enfuyait du souterrain quand nous nous promenions au clair de lune. Ce garçon connaissait donc Eliette? A vrai dire, rien d'étonnant à cela. Dans ce petit village de Pérouges, tous les gens se connaissaient.

Plus curieux était le fait que ce message avait été déposé si peu de temps après la découverte du chien, dans la cour du Pot-d'Etain. Comment

ce garçon avait-il su immédiatement que je soupçonnais Eliette? Rôdait-il près de la cour, au moment de la scène, assez près pour m'entendre?

C'était peu probable. Alors, en quittant l'auberge, au lieu de rentrer chez elle, Eliette avait-elle couru à sa rencontre? Tout cela était bien étrange.

Je me demandais encore qui était ce garçon quand Corget, puis Gnafron et les trois autres compagnons s'éveillèrent en même temps, comme tirés de leur sommeil par un mystérieux réveille-matin. Tous les cinq s'inquiétèrent aussitôt de Kati, avouant qu'ils avaient rêvé de chiens empoisonnés. Eux aussi avaient hâte de savoir si celui du père Barbier était encore vivant.

« Levons-nous, dit Gnafron en s'étirant à s'en arracher les bras, Mme Rabut a peut-être appris quelque chose... et nous verrons si Eliette est revenue travailler. »

Quelle surprise en quittant la maison du bourreau! Décidément, les jours se suivaient et ne se ressemblaient pas. Le ciel, si pur la veille, s'était complètement brouillé dans la nuit. La pluie menaçait à nouveau. Au Pot-d'Etain, Mady était déjà levée; elle nous attendait sur le pas de la porte. Elle avait mal dormi; cela se voyait à son visage fripé.

« Toute la nuit, j'ai pensé à Eliette, avoua-t-elle. J'étais grimpée sur un arbre en train de cueillir des cerises et je l'empêchais de monter pour en

attraper elle aussi. Au moment où j'allais saisir moi-même les cerises, le vent soufflait et les faisait tomber. Je crois que c'est le remords qui m'a fait faire

ce rêve, parce que j'ai pris la place d'Eliette... A propos, Mme Rabut est plutôt inquiète. Eliette n'est pas encore là. D'habitude elle arrive à huit heures; elle n'est jamais eu retard.

- Tu ne vas tout de même pas te tracasser pour elle, dit Gnafron. El. puis, quelqu'un la défend. Regarde! »

Il montra le message de la veille. Mady nous regarda, étonnée.

« Où avez-vous trouvé cela?

— Près de la trappe, comme l'autre fois... et nous savons qui l'a déposé; un garçon du village, celui qui vient lire des romans policiers dans le souterrain.

— Il a peut-être raison, soupira Mady. Mme Rabut, elle non plus, ne croit pas Eliette capable d'une pareille méchanceté. Elle me l'a redit tout à l'heure quand je suis descendue de ma chambre.

- Pourtant, son attitude, hier soir, sa façon de se sauver sans dire un mot?

— Je sais, fit Mady, c'est peut-être à cause de Ion air fâché, Tidou; tu lui as fait peur, et puis... »

Elle s'interrompit. Mme Mireaux venait d'entrer dans la salle à manger, enveloppée dans sa longue robe de chambre à grands ramages.

« Eh bien! mes enfants, s'exclama l'habilleuse,

que dites-vous de ce temps? Pas de chance! Etes-vous au courant des dernières nouvelles? Le metteur en scène vient d'annoncer qu'on ne tournerait pas, ce

matin, les séquences de l'attaque de Hautfort. Repos pour tout le monde! Heureusement, car j'ai bien mal dormi. Je me suis éveillée trois fois en pensant à ce pauvre chien trouvé mourant hier soir. Si c'est la cuisine de Mme Rabut qui l'a empoisonné, ce n'est guère rassurant pour nous! »

Elle se mit à rire et commença de tremper avec volupté ses habituels croissants dans son bol de chocolat. Tandis qu'elle parlait, je jetai un rapide coup d'œil vers la fenêtre, au cas où j'aurais aperçu Eliette arrivant à l'auberge. Sitôt mon petit déjeuner avalé, sous prétexte de demander des nouvelles du chien, je me glissai dans la cuisine. A ma grande surprise, Eliette était là. Elle avait dû entrer par la porte donnant sur la cour. Un tablier de toile couvrant ses genoux, elle épluchait des légumes. En m'apercevant, elle tressaillit et baissa les yeux. Je remarquai cependant ses traits tirés et son teint pâle, Elle aussi, assurément, avait mal dormi. Mon mouvement d'humeur de la veille en était-il la cause?

Je ne sais pourquoi, son pauvre petit visage fermé me fit pitié. Je faillis m'avancer pour lui parler. Devina-t-elle mon intention? Au même moment, elle se leva et annonça à sa patronne qu'elle allait chercher des poireaux dans le jardin.

« Pauvre enfant! soupira Mme Rabut, quand elle fut sortie, tu vois, elle n'a pas oublié ton accusait ion. Elle a dû y penser toute la nuit. »

Un peu gêné, je détournai la conversation et parlai du chien du père Barbier. Mme Rabut ne savait rien. Le père Barbier n'était pas un homme à claironner dans le village ce qui se passait chez lui. Lorsque l'aubergiste s'était levée, vers six heures et demie, elle avait aperçu le petit-neveu du bonhomme déposant discrètement la brouette devant la porte pour n'avoir pas à donner d'explication. Ce mot « petit-neveu » me frappa. Je demandai :

« Le père Barbier ne vit donc pas seul?

- Si, mais il a encore de la famille dans le village... avec laquelle il est brouillé, d'ailleurs. Ce garçon est seul à venir le voir. Il est presque aussi sauvage que son oncle.

Un garçon de quel âge?

Treize ou quatorze ans, comme toi.

Est-ce que, par hasard, il ne boite pas? » Mme Rabut me regarda par-dessus ses lunettes. « Tu le connais?

Euh!... je crois l'avoir aperçu dans le village.

- Un drôle de garçon! Etant petit, il a eu un accident; sa jambe droite est restée tordue... c'est peut--être ce qui l'a rendu bizarre de caractère. On ne le voit jamais avec les autres galopins du village. »

Elle s'interrompit. Eliette rentrait avec ses

poireaux. Je quittai la cuisine pour rejoindre les autres compagnons, et leur rapporter ce que je venais d'apprendre.

« Tout s'explique, s'écria Corget! A présent, nous savons pourquoi ce garçon possède la clef de la porte en fer; il l'a prise chez son oncle.

- Ou le père Barbier la lui a donnée, rectifia Bistèque.

- Peu importe, conclut la Guille. Ah! on peut dire que s'ils visaient Kafi, la pierre leur est retombée sur le nez.. Dommage qu'un pauvre chien en ait fait les frais.

- Oui, soupira Mady, j'aimerais savoir ce qu'il est devenu. Pourquoi n'irions-nous pas nous renseigner auprès du père Barbier lui-même?

Tu es folle, Mady, après ce qu'on nous a dit du bonhomme?

- Hier soir, je ne l'ai pas trouvé si bizarre. Il paraissait surtout très malheureux. Il sera content qu'on lui parle de son chien. Même s'il n'est pas bavard, le peu qu'il dira nous donnera peut-être une indication.

- Sans doute, approuva Corget, c'est même le meilleur moyen de n'avoir pas l'air de le soupçonner... mais n'allons pas le trouver tous ensemble, toi seulement, Mady, avec Tidou. Il te connaît déjà, Tidou, et il sait que Kafi t'appartient.



— Alors, viens », me dit aussitôt Mady.

Je laissai mon chien à la Guille en lui recommandant de ne pas le lâcher et montrai le chemin à Mady. La vieille porte sombre et basse l'impressionna. En retombant, le marteau produisit encore un bruit sinistre. Personne ne répondit. Je frappai a nouveau. Enfin, la porte s'ouvrit, ou plutôt s'entrebâilla sur un visage furieux. Le bonhomme me reconnut et s'écria :

« Que me veux-tu encore?

— Nous avons été peines de ce qui est arrivé à votre chien, hier soir, dit vivement Mady, nous venons simplement vous demander si... si...

- Non, coupa le bonhomme, il n'est pas mort.

— Ah! tant mieux! » s'écria Mady.

Ce tant mieux, si plein d'émotion, si sincère, frappa le bonhomme. Le pli dur qui barrait son front se desserra. Il hésita quelques secondes puis, à notre grand étonnement, nous fit signe d'entrer. La maison était si sombre que Mady hésita, et me laissa passer devant elle. Quel logis! une vraie lanière de vieux célibataire, sentant le renfermé, le moisi, la vieille pipe. Il ne devait jamais ouvrir les fenêtres. Pourtant, quelques meubles, une horloge, un bahut, paraissaient avoir une certaine valeur... mais mieux valait ne pas remarquer les toiles d'araignées. Impressionnée par ce décor, Mady serra mon bras.

« J'ai bien fait de le conduire sans tarder chez le vétérinaire, expliqua le bonhomme; il lui a aussitôt administré un contre-poison qui a provoqué des vomissements, et lui a fait une piqûre. Alors, j'ai ramené Dick ici et l'ai veillé toute la nuit. Vers quatre heures du matin, il a ouvert les yeux et m'a reconnu. Je le crois sauvé... mais je me demanderai toujours qui voulait l'empoisonner car, le vétérinaire a été formel, il a absorbé un poison violent... J'en viens à me demander si ce ne serait pas Mme Rabut. - Oh! protesta Mady.

— On ne sait jamais. Il y a des gens qui ne supportent pas les chiens... je suppose même que c'est le vôtre qu'elle voulait supprimer. Voyez-vous, dans ce village, il faut se méfier de tout le monde. C'est pour cela que je ne parle à

Personne. J’aime mieux ne sortir que le soir, quand les gens sont rentrés, et j'ai bien raison. »

C'était sans doute la première fois qu'il se livrait à de pareilles confidences. Fallait-il que l'accident l'ait tant remué?

« Vous, mes enfants, reprit-il, ça se voit, vous aimez les bêtes. Voulez-vous que je vous montre mon pauvre Dick? Il est là, à côté. »

Il passa dans la pièce voisine, encore plus obscure que la première. Juste au moment où nous y pénétrions, un bruit de meuble bousculé nous fit tressaillir.

« Est-ce toi, Christian? appela le bonhomme. Que fais-tu donc? »

Il tourna le bouton de l'électricité. Personne dans la pièce!... que le chien, couché dans une caisse emplie de copeaux.

« Christian? appela encore le père Barbier, où es-tu? »

Et, se tournant vers nous :

« C'est mon petit-neveu; il était avec moi. Lui aussi a passé toute la nuit à veiller Dick. Il a dû se sauver par cette porte qui donne sur l'autre rue. Comme moi, il n'aime guère le monde, mais il adore les bêtes. »

Puis, se penchant sur la caisse :

« Voyez mon pauvre Dick! la lumière l'oblige à cligner des yeux, mais c'est bon signe. Il remue

la queue quand je lui parle. Il ne paraît pas trop souffrir. »

Mady s'agenouilla devant la caisse, passa doucement la main sur le dos de l'animal. Emu, le bonhomme apprécia ce geste.

« Tu es une bonne petite fille », dit-il.

Alors, il parla de son chien, expliquant qu'il l'avait élevé tout petit, et nous reconduisit à la porte, qu'il prit soin de refermer soigneusement à clef. Nous nous éloignâmes, mais avant d'atteindre le bout de la ruelle, Mady s'arrêta :

« Nous avons bien fait de venir, Tidou. A présent, nous sommes à peu près sûrs que le coupable n'est pas le père Barbier.

- C'est vrai... Pourquoi, cependant, ce Christian, ainsi qu'il l'a appelé, s'est-il sauvé? Pourquoi ne voulait-il pas nous voir?

— Son oncle l'a dit, c'est un garçon sauvage.

— Possible, mais le père Barbier a parlé, lui. L'autre n'aurait-il pas la conscience tranquille?

- Oh! Tidou, ce garçon aime trop les animaux. Il a passé toute la nuit à veiller Dick... D'ailleurs cela expliquerait parfaitement le premier message, celui où il vous recommandait de veiller sur Kafi. Sur le moment vous avez cru à une menace; c'était probablement un conseil, pour protéger Kafi.

- Alors, ce ne peut être qu'Eliette qui a fait le coup. Le figurant à perruque rouge n'y est pour rien.

Seule, Eliette a pu cacher de la viande empoisonnée dans la cour... d'ailleurs, je l'ai vu à son visage, tout à l'heure, elle a peur qu'on ne découvre sa méchanceté. »

J'avais à peine achevé qu'une ombre, sortie d'on ne sait où, se dressa devant nous, si brusquement que Mady poussa un cri d'effroi et se cramponna à mon bras.

« N'accusez pas Eliette! lança une voix pleine de colère, je vous le défends. »

Sans aucun doute, c'était Christian. Il se tenait d'une façon un peu penchée. Abaissant mon regard, je remarquai sa jambe droite difforme. Il avait un long visage anguleux, des cheveux blonds taillés court mais très épais. Il nous regardait, les poings serrés, comme s'il allait se jeter sur nous. Cependant, sans me troubler, je demandai :

« Pourquoi prends-tu la défense d'Eliette?... comment sais-tu qu'elle n'a rien fait?

— Cela ne vous regarde pas.

— Si ce n'est pas Eliette, tu connais donc le vrai coupable?

— Je vous demande de laisser Eliette tranquille, c'est tout. Avez-vous compris? »

Malgré le ton agressif, je ne me démontai pas. Serrant les poings, à mon tour, pour bien montrer que je saurais me défendre s'il se jetait sur moi, je dis vivement:

« C'est toi, n'est-ce pas, qui es venu l'autre soir dans la maison du bourreau pour y laisser un

message! Tu savais que quelqu'un menaçait notre chien. »

Il ne répondit pas. Je poursuivis :

« Et tu es revenu hier, peu après « l'accident » survenu au chien de ton oncle. Tu savais donc déjà ce qui s'était passé au Pot-d'Etain... et que je soupçonnais Eliette? »

II ne répondit pas davantage. Son silence était un aveu. Alors, à son tour, Mady s'enhardit :

« Nous le savons, tu aimes les bêtes... Nous aussi nous aimons notre chien. Imagine notre chagrin si nous l'avions perdu. Pourquoi ne pas nous dire simplement qui le menace? Ainsi nous pourrions mieux le protéger. »

Son front se barra d'un pli dur, douloureux. Il soupira profondément. Un instant, je crus qu'il allait se décider à parler mais, soudain, se raidissant à nouveau, de la même voix qui nous avait fait sursauter, tout à l'heure, il cria :

« Laissez Eliette tranquille ! »

Là-dessus, il se sauva comme un voleur, et disparut au bout de la ruelle



CHAPITRE IX

LE COLLIER DE PERLES

A NOUVEAU branle-bas dans Pérouges! Vers la fin de la matinée, le ciel s'étant dégagé, le metteur en scène avait brusquement décidé de reprendre les prises de vues sous les remparts. Tous les figurants devaient se retrouver à treize heures précises, sur la place de la Halle, pour la distribution des costumes et les instructions.

Mme Rabut était sur les dents. Comme chaque jour, elle n'avait prévu son repas que pour midi et demi. Personne n'avait songé à la prévenir.

« Mon rôti ne sera pas cuit, se lamentait-elle! Que vont dire mes vedettes? »

Ses vedettes ne se plaignirent pas. Ayant mis beaucoup de bonne volonté à cuire, rôti et légumes furent prêts à temps. A table, Mme Mireaux expliqua que le producteur harcelait ainsi cbaque jour, par téléphone, le metteur en scène, afin d'en terminer au plus tôt avec les figurants qui, disait-elle, revenaient très cher. Ce mot « producteur » ne paraissant pas nous impressionner, elle expliqua que c'était l'important personnage qui fournit les capitaux pour la réalisation d'un film.

Mais nous l'écoutions à peine, trop préoccupés par autre chose. Cette rencontre avec Christian nous avait laissé une étrange impression. Pourquoi ce garçon mettait-il tant d'acharnement à défendre Eliette? Pourquoi la protégeait-il? Que savait-il exactement sur cette tentative d'empoisonnement? A coup sûr, le père Barbier n'était pas coupable. Mady en aurait mis sa main au feu... et moi aussi. Restaient Eliette, le figurant à perruque carotte et Mme Rabut, puisque le père Barbier l'avait pour ainsi dire accusée.

« Si c'est l'homme à perruque rouge, me glissa Corgct, nous serons vite fixés. Hier, il s'est foulé la cheville; nous saurons bientôt la vérité. Ou bien il ne viendra pas, ou bien il boitera.

— De toute façon, ajouta Gnafron, passons le mot d'ordre aux compagnons. Surveillons de

nouveau les perruques rouges. Si l'une d'elles tente de s'éclipser, eh bien! tant pis pour le film, il faudra la « filer. »

Nous en étions au dessert quand de longs coups de klaxon, arrivant de la place, nous invitèrent à terminer rapidement le repas. Comme la veille, je montai enfermer Kafi dans la chambre de Mady, et je rejoignis mes camarades près de la halle où le metteur en scène, déjà juché sur son escabeau, manches retroussées, porte-voix en main, annonçait la distribution des costumes.

« Attention aux perruques! » recommanda encore Corget.

Ainsi que la veille, les paquets étaient tout prêts, étiquetés, non pas avec les noms des figurants, mais avec leur numéro d'ordre. Un quart d'heure plus tard, après s'être costumés dans les maisons réservées à cet effet, les figurants reparurent sur la place. Aussitôt, le metteur en scène se mit à hurler ses instructions. A peu de chose près, c'étaient les mêmes que la veille. Cependant, quelques manants devraient rester sur les remparts pour lancer les pavés en matière plastique et les flèches. En outre, aux manants de la veille, s'étaient joints plusieurs paysans des environs, mobilisés avec leurs chevaux, pour participer à l'attaque des remparts. Ils nous attendaient sous les murailles.

Tandis que M. Beaumont s'égosillait, nous re-

cherchions, dans la foule, les perruques rouges.

« Il y en a six, comme hier, déclara Bistèque; donc l'homme à la cheville foulée est revenu. »

Pour le moment, la foule étant immobile devant le porte-voix, il était difficile de se rendre compte si l'un de ces manants à perruque rouge boitait. Enfin, le metteur en scène dégringola de son escabeau, invitant son monde à se retrouver sous les remparts, non ceux de la veille, mais du côté opposé; d'en bas, l'effet serait, paraît-il, plus saisissant. Tout, d'ailleurs, était déjà prêt, les camions d'enregistrement calés dans un pré, les chevaux parés, harnachés, le seigneur rival de Hautfort revêtu de sa cotte de mailles (sans doute en matière plastique) et coiffé 'd'un casque en carton pressé, plus étincelant que du véritable acier.

« Pendant que nous descendions du village, fit Mady, j'ai examiné nos six hommes à perruque rouge : aucun ne boitait.

- C'est exact, approuva Bistèque.

— Donc, conclut Corget, celui que Tidou et Gnafron ont vu hier ne s'est pas réellement foulé la cheville; il boiterait encore.

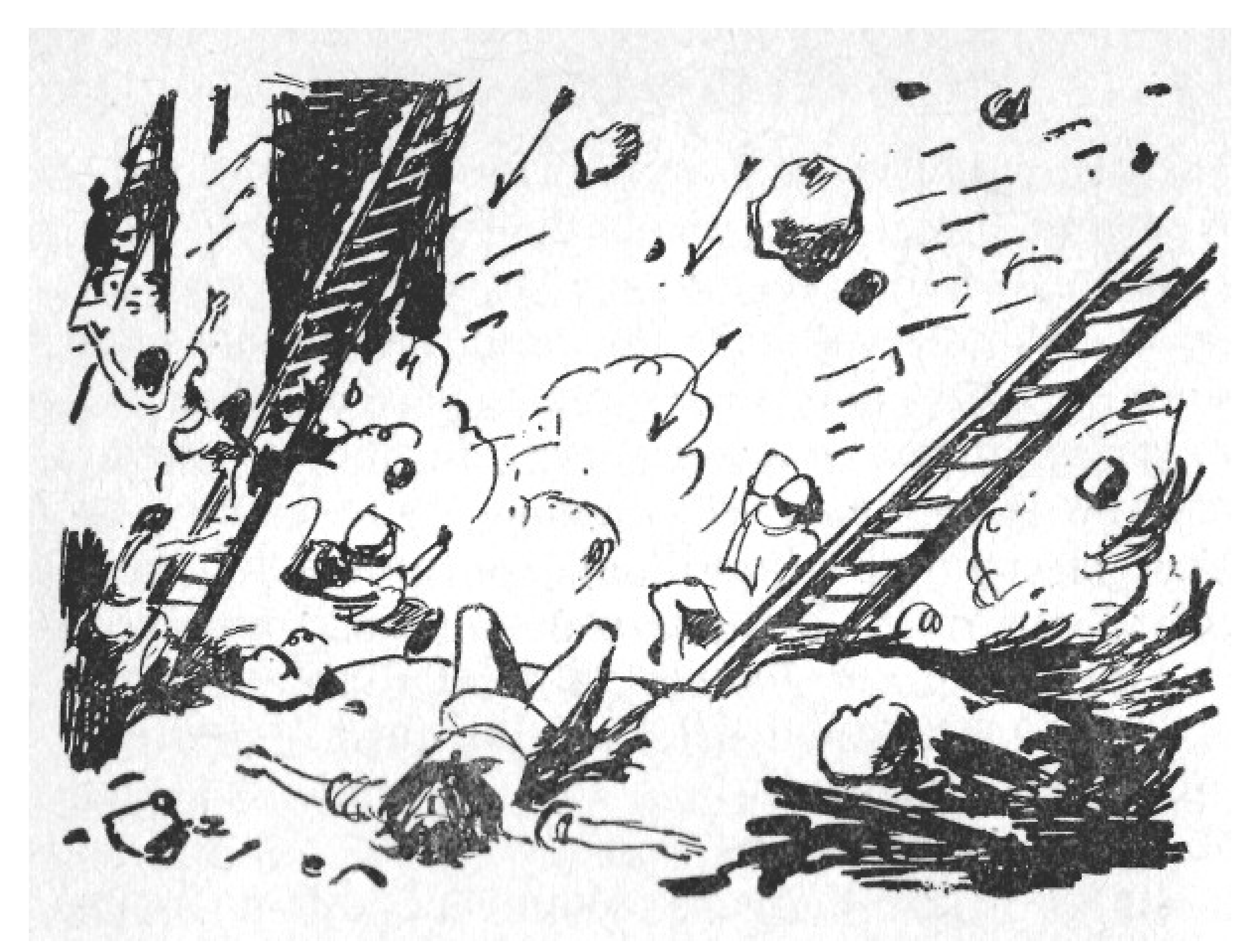
- Ou il n'est pas revenu, rectifia la Guille.

- Où serait-il passé? Ils étaient six hier, ils sont encore six aujourd'hui. Sans aucun doute, il a fait semblant de se blesser pour disparaître plus facilement... C'est probablement lui qui a jeté le poison dans la cour du Pot-d'Etain.

- Et comme il a manqué son coup, ajouta Gnafron, il pourrait recommencer aujourd'hui. »

Mais, le temps n'étant pas très sûr, le metteur en scène, énervé, harcelait tout le monde pour que les prises de vues commencent au plus tôt, et nous dûmes nous séparer. Je me retrouvai, comme la veille, avec Gnafron. Dans notre secteur, je comptai aujourd'hui, non plus deux, mais trois figurants à perruque rousse. L'un d'eux était-il notre homme? Par la taille, l'allure, le petit correspondait à peu près à celui qui s'était foulé la cheville. Etait-ce lui? Je n'en étais pas sûr, Gnafron non plus.

Et les prises de vues commencèrent, avec les mêmes faux départs, les mêmes contretemps que la veille. Beaucoup de gens de Pérouges et de Meximieux étaient venus en curieux. L'actrice, Madeleine Villard, était là, elle aussi, en compagnie de deux autres authentiques acteurs. Le rôle des figurants consistait surtout à grimper sur des échelles, le long des murailles, ou à caracoler sur les chevaux. Peu à peu, je me laissai prendre par le jeu. Un assistant m'avait donné, comme travail, le ramassage des flèches lancées par les arcs des défenseurs. En réalité, deux ou trois hommes les jetaient à la main à des endroits bien précis, pour ne blesser personne. Gela n'avait aucune importance puisque les caméras ne prenaient, dans leur champ, que le pied des murailles. Quel curieux



spectacle! Ah! il fallait voir les manants dégringoler des échelles en faisant semblant d'avoir été touchés par une flèche ou un pavé. Ils roulaient à terre, simulant d'horribles souffrances et s'immobilisaient, morts, les bras en croix .. pour se relever dès le signal « coupez », et repartir à l'assaut des remparts à la séquence suivante.

Coupez!... Partez!... Coupez!... A chaque fois, un petit incident, un détail oublié, obligeait l'opérateur à tout recommencer. Finalement, à cinq heures et demie, alors que le soleil commençait à décliner, l'attaque de Pérouges n'était pas terminée. Malheureusement, il n'était pas possible, ainsi que la veille, d'utiliser les projecteurs et, à

six heures, le metteur en scène interrompit les prises de vues. A aucun moment, nos trois hommes n'avaient disparu.

Avec Gnafron, je courus aussitôt rejoindre nos camarades. Eux aussi affirmèrent qu'aucun des figurants à perruque rouge qu'ils devaient surveiller ne s'était absenté pendant le tournage. Je poussai un soupir de soulagement, mais j'avais tout de même hâte de m'assurer que Kafi était toujours dans la chambre de Mady. Je partis en courant, grimpai quatre à quatre l'escalier de l'hôtel. Mon brave Kafi n'avait pas bougé, couché sur le lit de Mady, sans aucun respect pour !a couverture blanche. Quelques instants plus tard, la bande des compagnons me rejoignit, et Mady proposa:

« Au lieu de rentrer dans votre sinistre maison du bourreau, restez donc ici, comme hier. Nous y attendrons ensemble l'heure du dîner. »

Chacun retrouva sa place de la veille, sur le lit ou le plancher, et on se mit à discuter. Si le figurant à perruque rousse n'était pour rien dans notre affaire, qui fallait-il soupçonner? Tous les suspects possibles furent repassés en revue : Eliette, le père Barbier, le mystérieux Christian... et même Mme Rabut et l'habilleuse.

« Non, déclara la Guille, on ne peut pas accuser Mme Rabut. On devine sans peine que c'est une brave femme, et quel intérêt avait-elle à faire

disparaître Kafi? Au contraire, Kafi mort, nous retournions tous à Lyon, et ce serait autant de clients perdus pour son hôtel. Quant à Mme Mireaux, elle est bien trop bavarde pour être méchante. D'ailleurs, elle non plus n'avait aucune raison de faire une chose pareille. »

Ainsi, nous essayions encore de comprendre ce qui s'était passé quand, soudain, un brouhaha anormal monta d'en bas. Mady entrebâilla la porte et, du haut de l'escalier, aperçut Mme Mireaux qui discutait, à grands renforts de gestes, dans le vestibule.

« Ah! fit l'habilleuse en apercevant Mady, tu étais dans ta chambre?... tu sais ce qui se passe?

— Non!

— Descends vite. »

Mady nous fît signe et la bande dégringola l'escalier.

« Oui, mes enfants, commença l'habilleuse, un cambrioleur s'est introduit dans la chambre de l'actrice Madeleine Villard, à l'Ostellerie. On lui a dérobé un collier de perles et une grosse somme d'argent, dans un tiroir de sa coiffeuse. - Cela s'est passé quand?

— Cet après-midi. Il n'y avait presque personne dans l'hôtel, tout le monde était descendu sous les remparts pour assister aux prises de vues, Madeleine Villard aussi.

- On soupçonne quelqu'un? » L'habilleuse leva les bras au ciel.

« Comment voulez-vous?... l'actrice vient juste de découvrir le vol... et avec cette foule dans Pérouges !

- Les gendarmes sont prévenus?

- Le metteur en scène leur a sûrement téléphoné. S'ils ne sont pas arrivés, ils ne tarderont pas... mais j'ai l'impression que leur travail sera difficile. J'ai déjà vu un vol se produire de cette façon, dans un village suisse où l'on tournait *Le Roi des Cimes*. On n'a jamais découvert le coupable, et l'enquête, en retardant les prises de vues, a fait perdre des sommes folles au producteur. »

Là-dessus, faute de pouvoir dire autre chose sur le présent cambriolage, elle entreprit de raconter, avec force détails, le vol de bijoux en Suisse. Puis, 1res excitée, elle partit aux renseignements, à l'Ostellerie. Quand elle reparut, vingt minutes plus lard, nous étions déjà à table devant nos assiettes de potage.

« Les gendarmes sont là, expliqua-t-elle, en train d'interroger le personnel de l'Ostellerie. Personne n'a rien vu. Il paraît que le collier disparu vaut une fortune. Quant au petit portefeuille, il contenait dix-sept billets, des gros billets, tout neufs, que l'actrice avait retirés, avant-hier, d'une banque de Lyon. »

Naturellement, pendant tout le repas, les

langues... et pas seulement celle de Mme Mireaux, allèrent leur train. Mme Rabut était atterrée.

« C'est bien la première fois qu'un vol est commis à Pérouges, disait-elle. Pensez donc! un village si tranquille où il ne s'est jamais rien passé. »

Quant à nous, nous ne savions que dire. Cependant, après ce qui nous était arrivé, j'éprouvais une sorte d'inquiétude, comme si ce vol nous concernait.

« Remontez dans ma chambre, fit Mady, en quittant la table; il faut que nous parlions de cela entre nous. »

Les autres compagnons, eux aussi, avaient l'impression que le vol avait quelque rapport avec la tentative d'empoisonnement de Kafi. L'inconnu qui avait voulu tuer mon chien était-il celui qui avait pénétré en cachette dans la chambre de l'autre hôtel? Dans ce cas, il était difficile d'accuser Eliette qui n'y avait pas ses grandes et petites entrées comme au Pot-d'Etain. Pourtant, rien n'était impossible. Habituellement, elle quittait l'auberge vers trois heures et demie pour rentrer chez elle et ne revenait au Pot-d'Etain que pour les préparatifs du dîner. Au moment du vol, elle était donc libre. D'autre part, Christian, lui aussi, était libre toute la journée et nous ne l'avions pas vu tourner autour des caméras, ainsi que les autres badauds, pendant les prises de vues.

Qu'avait-il fait de son après-midi? Seul, l'homme à la perruque rouge paraissait hors de cause, puisqu'aucun des six figurants que nous surveillions ne s'était absenté.

« Après tout, fit Mady, ce cambriolage ne nous regarde pas. Laissons faire les gendarmes... sans oublier de continuer à surveiller Kafi. »

Là-dessus, elle nous souhaita une bonne nuit, et nous redescendîmes sans bruit l'escalier. Dehors, le temps était à nouveau brouillé et sans étoiles. Nous nous engagions sur la place de la Halle, quand deux gendarmes, que reconduisait le metteur en scène, sortirent de l'Ostellerie. Apercevant



notre bande, l'un d'eux nous montra du doigt en demandant :

« Et ces garçons?... que font-ils dans Pérouges à cette heure?

- Rassurez-vous, expliqua le metteur en scène, à haute voix, pour que nous entendions, je les ai engagés pour le film avec leur chien, ils rentrent se coucher. Pas de soupçon de ce côté-là. »

Notre ruelle était très sombre. Corget tâtonna avant de trouver le trou de la serrure. Aussitôt dans la maison du bourreau, j'allai voir près de la trappe. Aucun nouveau message n'avait été déposé sur le plancher. A la lueur de la lampe à pétrole, chacun s'allongea sur sa paillasse, et Kafi vint s'étendre près de moi. Alors, la discussion commencée chez Mady reprit. Cette affaire de vol nous intriguait de plus en plus. Nous avions beau nous répéter qu'elle ne nous regardait pas. nous nous sentions presque visés. Etendu à plat sur sa paillasse, le petit Gnafron se tirait les cheveux à les arracher, ce qui était, chez lui, signe de grande préoccupation. Tout à coup, au moment où Corget se relevait pour éteindre la lampe, Kafi se dressa sur les pattes de devant et pointa ses oreilles. Au même moment, je crus entendre frapper des coups répétés. Je me précipitai vers l'autre pièce, croyant que le bruit venait de la trappe.

« Non, me cria Bistèque, ça vient d'en bas. »

Je dégringolai l'escalier, suivi de toute la bande, jusqu'à la porte d'entrée. « Qui est là?

- C'est moi!... ouvrez vite! »

C'était la voix de Mady, une voix haletante, bouleversée. Nous avions quitté notre camarade depuis

une heure à peine; que s'était-il produit après notre départ? Corget tira vivement le verrou et tourna la clef. Dans le halo de la lampe, le visage affolé de Mady apparut. Elle était en pyjama, ayant seulement jeté son manteau sur ses épaules.

« C'est affreux! s'écria-t-elle,, je... je... »

Elle n'en put dire davantage. Corget l'aida à monter les marches de pierre. A peine dans le dortoir, elle s'écroula sur la première couchette. La parole coupée par l'émotion, elle sortit de la poche de son manteau un petit paquet enveloppé dans du papier journal, que le Tondu lui prit des mains pour l'ouvrir, sous la lampe.

« Le collier de l'actrice! s'écria Corget... où l'as-tu trouvé?

- Dans ma chambre!... »

Tous les regards interrogèrent le visage anxieux de Mady.

« Parle vite!...

- Voilà, fit-elle, après votre départ, je me suis tout de suite couchée, mais je ne pouvais pas dormir. Je pensais sans cesse à ce cambriolage. A la fin, pour chasser ces idées, je me suis relevée

et j'ai cherché un livre. Je croyais l'avoir posé sur la tablette, au-dessus du radiateur. Il n'y était pas. Alors j'ai supposé, par distraction, l'avoir mis sur le dernier rayon de l'armoire. Il n'était pas là non plus. C'était un petit roman d'aventures, *La Plume au vent.*

- *La Plume au vent!* s'écria la Guille, tu ne te souviens donc plus? C'est moi qui te l'ai emprunté l'autre soir. Tiens! le voici.

— En effet, j'avais oublié... mais peu importe. Pour le retrouver, j'ai donc bouleversé l'armoire... et soudain, sous mon pull-over jaune, mes doigts ont effleuré quelque chose., ce petit paquet. Oh! c'est épouvantable! Quelqu'un est monté dans ma chambre pour y cacher ce collier, et faire croire sans doute que je l'ai volé. »

Elle se tut et s'essuya les yeux. Il y eut un silence.

« C'est pourtant impossible, fit Bistèque. Qui a pu pénétrer dans ta chambre, puisque tu avais emporté la clef, cet après-midi?

- Et que Kafi y est resté enfermé, ajouta le Tondu. Jamais Kafi n'aurait laissé un étranger entrer; il se serait jeté sur lui.

- Moi non plus, je ne comprends pas », répéta Mady.

Corget se frotta le menton.

« Je ne vois qu'une explication. Kafi ne s'est pas jeté sur l'inconnu. Donc, en réalité, ce n'était pas un inconnu pour lui. Il devait même le connaître

très bien.

- Sans doute, approuva la Guille, mais où aurait-il pris la clef? Tu es sûre, Mady, de ne pas l'avoir oubliée sur la porte, cet après-midi?

— Non, soupira-t-elle, c'est Tidou, lui-même, qui a enfermé Kafi. Ensuite il m'a remis la clef, qui n'a pas quitté ma poche. Je me souviens l'avoir sentie plusieurs fois, sous mes doigts, pendant les arrêts de prises de vues, en cherchant mon mouchoir.

- Alors, conclut Gnafron, si la porte n'a pas été ouverte avec cette clef, l'inconnu en possédait une autre. Où l'a-t-il trouvée?

— Au Pot-d'Etain, répondit aussitôt Bistèque. Autrefois, ma mère a été femme de chambre dans un hôtel de Lyon. Elle m'a expliqué que les hôteliers ont tous un passe-partout qui leur permet d'entrer dans les chambres quand les pensionnaires ont oublié de déposer leurs clefs.

- Ce pourrait donc être Mme Rabut, fit la Guille.

- Ou Eliette », repartit Corget.

Il y eut un nouveau silence. Eliette!... Oui, Kafi la connaissait. Chaque fois qu'il pénétrait dans la cuisine, elle le flattait et il paraissait l'aimer. Elle avait pu monter dans la chambre sans qu'il aboie. Elle n'avait pas eu de peine à se procurer

le passe-partout, sachant certainement où Mme Rabut le rangeait. Dans un petit village comme Pérouges, on ne se méfiait de personne. Mme Rabut devait laisser la clef pendue à un clou, dans la cuisine.

Et puis, toutes les apparences étaient contre Eliette. Elle en voulait à Mady. N'ayant pas réussi à supprimer Kafi, elle avait imaginé autre chose, par jalousie. Cependant, comment une gamine apparemment si timide avait-elle pu se glisser à l'Ostellerie?

« Si c'est elle, déclara la Guille, je suis sûr qu'elle n'a pas agi seule. Elle pourrait avoir fait le coup avec ce mystérieux Christian, elle pour se



venger, lui pour l'argent... car l'argent a disparu, n'est-ce pas, Mady, tu ne l'as pas retrouvé?

— J'ai fouillé toute ma chambre, il n'y était pas. »

Je ne sais pourquoi, au lieu de me sentir soulagé à la pensée que nous tenions la coupable, j'éprouvai une sorte de malaise. Je revis le pauvre petit visage d'Eliette quand je l'avais accusée d'avoir voulu empoisonner mon chien. Etait-elle fille à si bien jouer la comédie? Mme Rabut la disait gentille, douce, complaisante; cachait-elle d'une façon si parfaite son vrai visage?

Cependant, pour l'instant, le collier était entre les mains de Mady. C'était elle qu'on allait accuser. Qui la croirait quand elle se présenterait aux gendarmes pour rendre le bijou? Elle dirait l'avoir trouvé dans sa chambre. Ne supposerait-on pas, au contraire que, prise de remords, elle n'avait trouvé que ce moyen pour cacher un vol... et même si les gendarmes acceptaient cette déclaration, comment expliquerait-elle la présence du collier dans sa propre chambre? Mme Rabut savait que Kafi était resté tout l'après-midi enfermé et que personne n'aurait osé entrer chez Mady. Bien sûr, à ce moment-là, notre camarade pourrait avancer le nom d'Eliette mais la petite employée avait certainement pris ses précautions. Personne ne l'avait vue. Alors?

C'était grave, très grave, nous nous en rendions

compte. Même si les gendarmes acceptaient les explications de Mady, le doute demeurerait aussi longtemps qu'on n'aurait pas arrêté le vrai coupable...

et ce vrai coupable, quand le découvrirait-on? D'ailleurs, nous aussi, nous serions soupçonnés. Pour toute la bande des compagnons, c'était fini. En admettant, au mieux, que le metteur en scène consente à nous garder, nous ne nous sentirions pas le courage de rester à Pérouges.

« C'est affreux! sanglota Mady, encore plus affreux que je l'imaginais! Que vont dire mes parents et les vôtres, quand ils apprendront ce qui s'est passé? Bien entendu, pas un seul instant ils ne nous croiront capables d'un geste pareil, mais qui sait si la police n'ira pas les voir pour faire une enquête? »

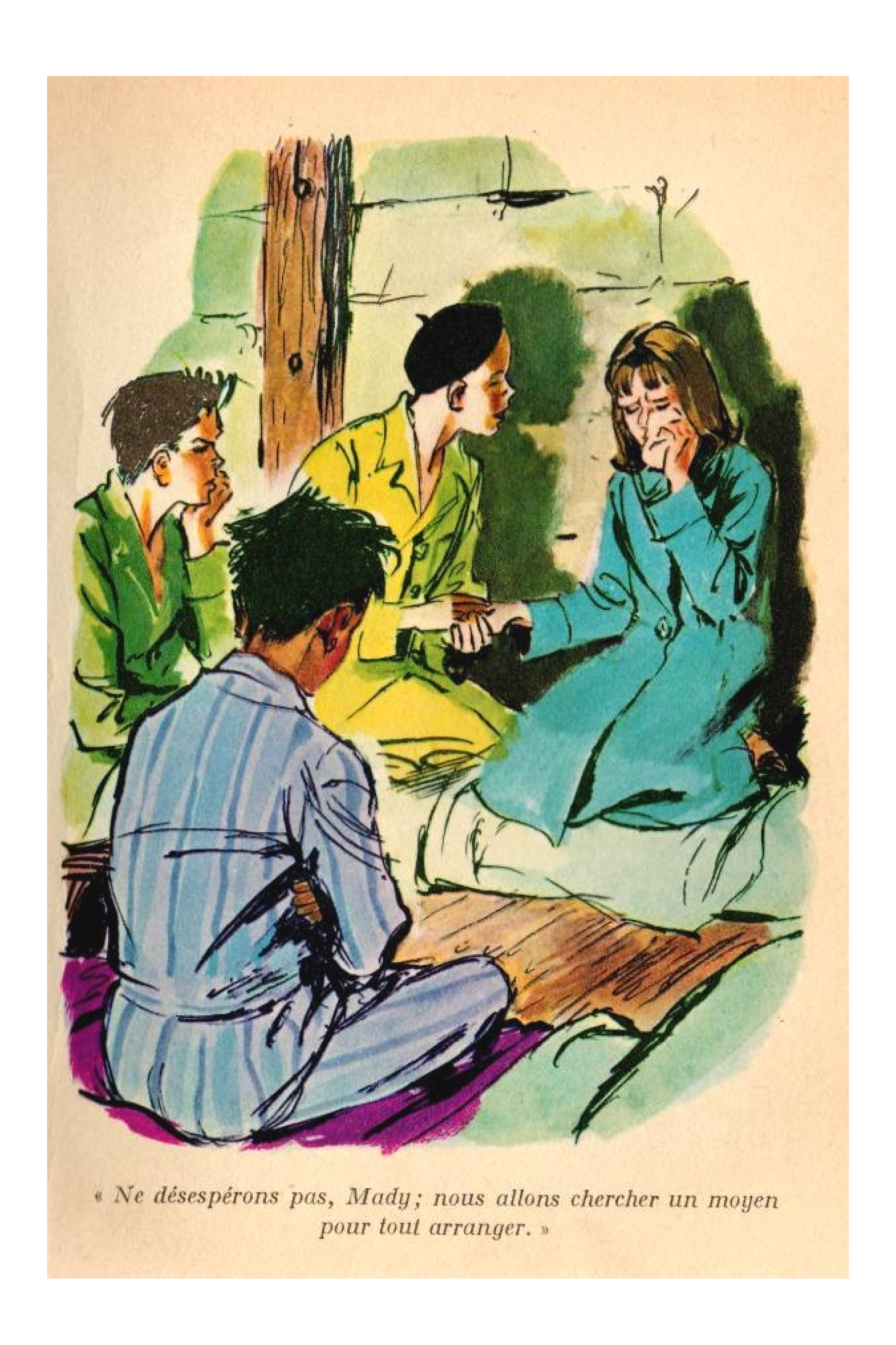
Et elle ajouta :

« C'est ma faute, je n'aurais pas dû accepter ce rôle, prendre la place d'une autre. J'avais le pressentiment de ce qui arriverait. »

Le Tondu lui prit la main et essaya de la consoler:

« Ne désespérons pas, Mady; nous allons chercher un moyen pour tout arranger; il y en a sûrement un. »

Chacun, en silence, réfléchit. La tête penchée, Corget se frottait nerveusement la joue, tandis que Gnafron tirait de toutes ses forces sur sa tignasse et que Bistèque, les doigts crispés sur un bouton



« Ne désespérons pas, Mady; nous allons chercher un moyen pour tout arranger. »

de son pyjama, avait l'air de s'arracher les entrailles. Et soudain, un cri troua le silence :

« Ça y est! clama Gnafron... j'ai trouvé! »

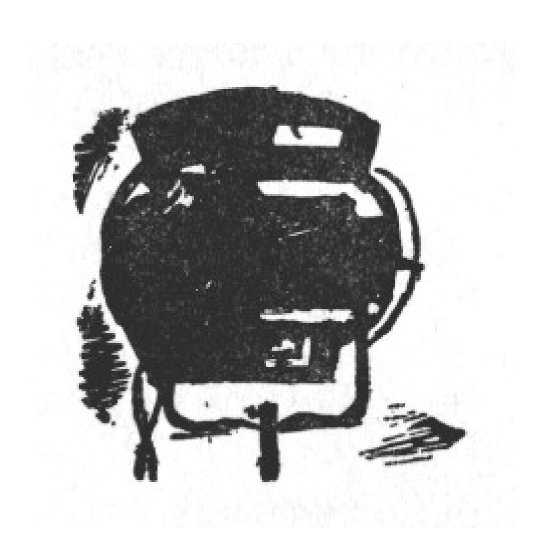
Les têtes se redressèrent.

« Oui, poursuivit-il, puisque nous courons le risque d'être soupçonnés, le seul moyen d'y échapper c'est de ne rien dire.

- Oh! protesta Mady.

- Bien sûr, expliqua Gnafron, c'est grave ce que je propose, mais ce ne sera pas pour longtemps. Nous allons cacher le collier dans un endroit où personne ne viendra le chercher. Ne rien dire aux gendarmes est même le meilleur moyen de découvrir le coupable, plus rapidement. Pendant que les gendarmes se lanceront sur de fausses pistes, nous mènerons nous-mêmes notre petite enquête et comme personne ne se méfiera de nous, nous avons beaucoup plus de chances qu'eux.

— Formidable! » s'écria le Tondu en lançant son béret en l'air.





CHAPITRE X

LES SEPT PERRUQUES

HUIT heures du matin! Décidément, ce mois d'avril était plus capricieux qu'une chèvre. Après le bel après-midi de la veille, il pleuvait de nouveau à torrents. Au Pot-d'Etain, les pensionnaires n'étaient pas encore levés, sauf Mady qui nous attendait avec impatience. Elle avait passé une mauvaise nuit malgré la présence de Kafi que je lui avais laissé, la veille au soir, en la reconduisant à l'auberge.

« J'ai peur, fit-elle, en nous faisant entrer dans la salle à manger encore déserte. Quand je descendais

de ma chambre, tout à l'heure, Mme Rabut m'a dit que deux inspecteurs de police allaient arriver, de Lyon, pour prendre l'affaire en main, à la place des gendarmes. Ils vont sûrement nous interroger. Je me demande si j'oserai me taire. C'est mal ce que nous faisons. Peut-être qu'en leur disant la vérité, au contraire, ils trouveront plus vite le coupable. »

Le Tondu la rassura.

« Gnafron a raison; rien ne presse. D'ailleurs, il n'est pas certain que les policiers nous interrogent... du moins pas tout de suite. Ils vont d'abord questionner le personnel de l'Ostellerie, c'est normal.

- Et si, à cause de nous, parce que nous ne disons rien, un employé de cet hôtel était accusé?

- Voyons, Mady, on n'accuse personne sans preuves... et les preuves ne sont pas là-bas. »

Elle eut un soupir.

« Oh! si vous saviez combien je souhaite, malgré tout ce que nous savons, qu'Eliette ne soit pas coupable. J'ai encore rêvé d'elle cette nuit. Elle était tombée dans un étang plein de boue. Elle tendait les bras pour que je la sauve; je n'arrivais pas à la saisir. Alors, elle poussait des cris déchirants et je la voyais s'enfoncer, prête à se noyer, sans que je puisse rien faire. »

Mais les pensionnaires commençaient à descendre de leurs chambres, et la serveuse apportait

les bols pour le petit déjeuner. On passa à table. Comme la veille au soir, les discussions s'aiguillèrent sur le cambriolage el chacun donna son avis, Mme Mireaux la première, bien entendu... sans pour autant oublier de tremper ses croissants dans son bol. Instinctivement, j'observai tous les visages. L'un d'eux était-il celui du coupable?... Je ne sais pourquoi, je m'arrêtai plus particulièrement à la serveuse. Pourquoi ne pas la soupçonner, elle aussi? En dehors des heures de repas, elle faisait les chambres avec Mme Rabut. Elle devait savoir où on rangeait le passe-partout. Elle avait un air de vieille paysanne, un peu simple, et Kafi ne l'aimait guère parce qu'elle le rabrouait souvent. Il pouvait pourtant l'avoir laissée pénétrer dans la chambre de Mady. Non, c'était stupide d'accuser ainsi tout le monde. Plus j'y réfléchissais, plus je pensais, malgré le malaise que j'en éprouvais, que la vraie coupable ne pouvait être qu'Eliette.

Pour essayer de lire sur son visage ou déceler quelque chose dans son attitude, après la découverte du cambriolage, je passai à la cuisine, sous prétexte de demander des restes pour Kafi. Mme Kabul était seule, en train de laver la vaisselle que la serveuse rapportait de la salle à manger. D'un air volontairement indifférent, je demandai pourquoi Eliette n'était pas là.

« Pauvre petite, expliqua l'hôtelière, hier soir,

la nouvelle de ce cambriolage à l’Ostellerie l'a complètement « tourneboulée ». Elle est devenue très

pâle, comme si c'était à elle qu'on avait dérobé quelque chose. Elle tremblait tellement qu'elle m'a cassé une assiette.

- Elle n'est pas là, ce matin?

- Tout à l'heure, son père est passé me dire qu'elle est malade, mais qu'elle fera son possible pour revenir cet après-midi. Pauvre enfant! Elle est bien à plaindre d'avoir une nature si sensible. »

Je n'en demandai pas davantage, et retournai dans la salle à manger, où les compagnons et Mady m'attendaient. En apprenant qu'Eliette s'était troublée à ce point et qu'elle n'avait pas osé reparaître au Pot-d'Etain, Gnafron déclara :

« Si ce n'est pas elle qui a fait le coup, elle est certainement au courant. Sa maladie n'est qu'un prétexte. Elle n'est pas revenue par peur d'être interrogée par la police. »

Ainsi, cette fillette au visage apeuré, que Mme Rabut plaignait d'être trop sensible, était vraiment une petite voleuse?

« II faut absolument que nous lui parlions, déclara Corget. Pourvu qu'elle revienne cet après-midi.

— Elle ne reviendra pas, fit le Tondu en hochant la tête. Elle attendra que les policiers soient repartis ou aient fouillé le Pot-d'Etain. Il faut aller chez elle. »

Bistèque hocha la tête.

« Non, pas chez elle. Que diront ses parents?

- Bistèque a raison, approuva Mady, ses parents ne doivent rien savoir tant que nous n'aurons pas une certitude. »

Malgré notre hâte d'éclaircir le mystère, personne n'insista. Au fond, en dépit de l'évidence, la gêne que nous éprouvions devant cette petite Eliette était plus forte que le désir de la voir avouer le vol du collier et de l'argent. Etait-ce à cause de ce mystérieux Christian qui la défendait avec tant d'acharnement?

Désœuvrés, inquiets, ne sachant comment tuer le temps, puisque la pluie tombait toujours, nous allions regagner la maison du bourreau en emmenant Mady avec nous, quand Mme Mireaux, qui avait disparu de la salle à manger, redescendit de sa chambre, un gros registre sous le bras.

« Ah! tu es encore là, s'écria-t-elle, en faisant signe à Mady. Si tu étais gentille, tu m'aiderais à un petit travail. D'ordinaire, je ne m'occupe pas de cela, mais l'administrateur est malade; il m'a demandé de le remplacer. Je n'ai pas pu refuser. Il s'agit de recopier, en double exemplaire, la liste des figurants.

— Volontiers, fit Mady... mais j'écris si mal! »

Le Tondu se proposa à sa place. Il s'installa à côté de Mme Mireaux et, finalement, je m'assis près d'eux pour les aider, tandis que les autres décidèrent de rester dans la salle et de faire une belote en



attendant que nous ayons fini.

« C'est ça, approuva Mady, jouez aux cartes, je vous regarderai; je finirai peut-être par apprendre la belote. »

Le registre mentionnait le nom des figurants, leur numéro d'ordre, les heures pendant lesquelles ils avaient été employés. Relever le tout sur des feuilles n'était pas compliqué. Cependant, le nombre d'acteurs était imposant, plus d'une centaine.

En recopiant ces listes, je remarquai que, le deuxième jour, lors des séquences tournées sous les remparts, le metteur en scène avait utilisé dix-neuf figurants de plus que la veille. Alors subitement,

une idée me traversa l'esprit. Je me rappelai que le deuxième jour, malgré le plus grand nombre de figurants, celui des perruques rousses était resté le même. Bien sûr, cela ne voulait rien dire. Cependant, je demandai à Mme Mireaux si elle se souvenait combien de ces perruques rousses, ou couleur carotte, elle avait distribué, le second jour, pour les prises de vues sous les remparts. L'habilleuse ouvrit des yeux ronds et se mit à rire.

« Quelle drôle de question! Crois-tu les figurants à perruques rousses mieux payés que les autres? »

Je tournai ma question autrement, et demandai combien elle avait de perruques rousses ou couleur carotte dans sa réserve de costumes. Elle réfléchit, amusée, croyant à une plaisanterie.

« Ma foi, il peut y en avoir cinq ou six... peut-être sept.

- Vous n'êtes pas parfaitement sûre? »

Elle rit encore.

« Cela a si peu d'importance!... mais si tu y tiens absolument, je peux te dire le nombre exact. J'ai, dans ma chambre, le détail complet des fournitures apportées par le camion d'accessoires et de costumes... mais vraiment, je ne comprends pas ce subit intérêt pour des perruques qui, entre nous, sont plutôt affreuses. »

Cependant, pour me faire plaisir, elle monta au

premier et redescendit avec une énorme liasse de feuilles.

« Voyez, fit-elle, la maison qui nous fournit les costumes fait bien les choses, tout est noté avec précision. Je me demande pourquoi, d'ailleurs. »

Devant nous, elle compulsa les feuilles et s'arrêta à celle qui mentionnait les perruques. Promenant son doigt sur la liste, elle lut :

« Perruque femme, en laine, blonde, à frange ……………………………………………5
« Perruque femme en crin, brune,
cheveux longs…………………...........................7
« Perruque homme, en laine, cheveux ras………… 8
« Perruque homme, en crin, cheveux blonds………10
« Perruque homme, genre « broussaille »
cheveux roux……………………………………7»

Et se tournant aussitôt vers moi :

« Vous voyez, je ne me trompais guère... D'ailleurs, à présent, je me souviens, ces perruques, je les ai toutes distribuées hier après-midi.

- Toutes les sept! lança une voix, vous êtes sûre? »

C'était Gnafron qui, presque malgré lui, venait de lâcher cette exclamation.

« Mon Dieu! fit Mme Mireaux, presque affolée, nous voyant tous rassemblés autour d'elle, pourquoi

ce nombre sept vous tient-il tant au cœur. Seriez-vous superstitieux? »

Puis, se tournant de mon côté :

« Explique-moi, Tidou! »

Je rougis légèrement, embarrassé. Mme Mireaux était certainement une brave femme... mais si bavarde. Il n'était pas question de lui dire ce qui nous préoccupait. Pourtant, la première fois, nous n'avions vu que six perruques et, le deuxième jour, elle en avait distribué sept. Brusquement, comme moi, mes camarades venaient de comprendre que ce petit détail pouvait être très important.

« Eh bien, reprit l'habilleuse, tu ne m'expliques toujours pas? »

La Guille, avec son imagination débordante, vint à mon secours. Ayant deviné où je voulais en arriver, il inventa cette petite histoire :

« C'est simple, dit-il à Mme Mireaux, hier, un figurant à perruque carotte, qui habite à Meximieux, a proposé de nous faire cadeau d'un petit chat que nous pourrions emporter à Lyon. Il nous a dit son nom; nous l'avons oublié. Nous aimerions le retrouver.

- Vous ne l'avez pas vu sur le registre?

- Justement, répondis-je, les noms sont trop nombreux, et beaucoup se ressemblent. Je suis sûr que si nous avions seulement ceux des figurants à perruque rouge, nous le retrouverions. »

L'explication était cousue de fil blanc, mais Mme Mireaux ne pouvait se douter de rien. Elle proposa aussitôt :

« Alors, c'est simple, allons voir au dépôt des costumes. Les paquets sont encore tout faits, avec les numéros d'ordre. En comparant avec les listes du registre, nous retrouverons immédiatement les sept noms. »

Complaisante, elle nous entraîna dehors, sous la pluie, jusqu'à la maison inhabitée qui servait de garde-robe. En effet, sept paquets renfermaient des perruques rousses. Corget releva les numéros inscrits sur de petits cartons épingles à chaque ballot. De retour au Pot-d'Etain, Mme Mireaux rouvrit le registre et chercha les noms correspondant aux numéros.

« Le voici ! s'écria soudain Mady, le doigt pointé sur la feuille, je le reconnais. »

Toute la bande se pencha sur le registre. Le nom qu'elle désignait était : Eugène Bouillot, un nom absolument inconnu de nous. Alors, instinctivement, à l'insu de Mme Mireaux, nos regards se portèrent sur Mady. Elle était devenue très pâle, et il me sembla qu'elle tremblait. Rapidement, elle battit des cils et fit un petit signe de la main pour nous demander de l'approuver... ce que fit aussitôt la Guille.

« C'est vrai, déclara-t-il, je me souviens, moi aussi, c'est bien ce nom.

- Vous voyez! s'exclama l'habilleuse, ravie, grâce à ces perruques, vous pourrez emporter de Pérouges, comme souvenir, un joli petit chat... Au fait, comment est-il? blanc? gris?... Moi, j'adore les chats gris. Figurez-vous que j'en ai un à Paris; chaque matin, quand je prends mon petit déjeuner... »

Mais, nous ne l'écoutions plus. A son attitude, nous avions compris que Mady venait de découvrir une chose extraordinaire. Avec le Tondu, j'achevai, en hâte, de recopier les listes et nous quittâmes la salle à manger pour accompagner notre camarade dans sa chambre.

« Mady! fit vivement Corget, pourquoi as-tu montré ce nom qui ne signifie rien. Pourquoi nous as-tu fait signe de t'approuver?

- Je ne voulais pas nous trahir devant Mme Mireaux, dit-elle. Pour donner le change, j'ai indiqué n'importe quel nom... C'est un autre qui m'a frappée.

— Lequel?

- Calvet!»

Nous la regardâmes.

« Oui, ajouta-t-elle, l'autre soir, en parlant d'Eliette, Mme Rabut a prononcé le nom de son père; il s'appelle Calvet... et il n'y a pas deux Calvet sur la liste des figurants... »



CHAPITRE XI

LES RÉVÉLATIONS DE CHRISTIAN

AINSI, grâce à ce simple nom, tout s'expliquait. Avant les prises de vues, le père d'Eliette avait été chercher son paquet de vêtements, comme d'habitude, mais au lieu de rejoindre les autres figurants, sous les murailles, il s'était caché dans le village, à proximité de l'Ostellerie, pour surveiller les allées et venues. Peut-être même avait-il pas attendu le départ de tout le monde pour s'y introduire. Sous son déguisement, personne ne pouvait le reconnaître. On avait pu

penser aussi que le metteur en scène l'envoyait chercher quelque chose. Son coup fait, il était passé au Pot-d'Etain, où Eliette se trouvait encore. Il lui avait remis le collier, lui demandant de le cacher dans la chambre de Mady. Oui, voilà comment les choses avaient dû se passer. Ainsi, cette petite Eliette faisait partie d'une famille de voleurs. C'était épouvantable. Malheureusement pour elle, elle avait manqué de sang-froid. Au lieu de garder une attitude indifférente, en apprenant le cambriolage, elle s'était troublée... comme elle s'était déjà trahie après la découverte du chien dans la cour.

« Oh! soupira Mady, les larmes aux yeux, c'est affreux! A présent, je suis persuadée, comme vous, que l'homme à la perruque rouge, son père et le cambrioleur ne font qu'un. Mais qu'Eliette soit coupable, non, je ne peux pas supporter cette idée, elle me fait mal... Dire que tout cela est arrivé à cause de moi, parce qu'un jour nous avons rencontré ce metteur en scène, parce que je suis venue ici!... »

Assise sur le pied de son lit, la tête dans les mains, elle s'accablait de reproches. Le Tondu essaya de la calmer, assurant que, même si nous n'étions pas venus à Pérouges, l'homme se serait débrouillé pour commettre un mauvais coup.

« Je sais, reconnut Mady, mais nous n'y aurions été pour rien... et Eliette n'aurait pas eu le prétexte d'être jalouse de moi. »

Bouleversés, nous aussi, nous nous demandions ce que nous devions faire à présent quand, dans le silence de notre réflexion, Kafi dressa l'oreille. Aussitôt, je pensai aux inspecteurs de police. A coup sûr, ils allaient venir au Pot-d'Etain, fouiller les chambres. Corget qui, lui aussi, avait surpris le mouvement de Kafi, entrebâilla la porte pour écouter ce qui se passait en bas.

« Non, fit-il, c'est Mme Rabut qui parle à un électricien. »

II revint s'asseoir sur le plancher, mais Kafi avait gardé la même attitude un peu inquiète, les cornets de ses oreilles tournés, non pas vers la porte mais la fenêtre.

« Voyons, Kafi! dit la Guille, tu ne peux pas avoir entendu quelque chose de ce côté-là. »

Mon chien le regarda et, la tête penchée, continua d'écouter. Mady s'approcha alors de la vitre, écarta le rideau, découvrant un paysage grisâtre brouillé par la pluie.

« Tu vois, mou bon chien, il n'y a rien. »

Par acquit de conscience, j'ouvris la fenêtre à deux battants pour me pencher à l'extérieur. A peine avais-je avancé la tête, qu'un cri s'échappa de mes lèvres. Les compagnons accoururent. Une des longues échelles qui avaient servi aux prises de vues était dressée contre la haute muraille, juste

sous la fenêtre que quelqu'un cherchait à atteindre. A mon cri, l'inconnu se laissa glisser au bas de l'échelle et s'enfuit le long des remparts, pour disparaître par une brèche.

« Il croyait sûrement Mady seule, s'écria Bistèque. Il voulait lui parler en cachette.

- Pourquoi parler à Mady? reprit le Tondu; il ne la connaît pas.

— Si, fit Gnafron, il l'a rencontrée avec Tidou en revenant de chez le père Barbier.

— Je pense plutôt, dit Corget, qu'il savait le collier caché dans cette chambre, et qu'il voulait le reprendre.

- Le reprendre? s'étonna le Tondu... puisque le collier était ici pour qu'on accuse Mady.

— Justement, Christian tient peut-être la clef du mystère. L'autre jour il savait qu'on avait voulu empoisonner Kafi... il devait savoir aussi où était le collier; et c'est Eliette, naturellement, qui le lui a dit.

— Il faut le rattraper, et tout de suite! » s'écria Gnafron.

Le retrouver! C'était facile à dire. Se voyant découvert, il s'était certainement caché quelque part, dans Pérouges où les coins secrets ne manquaient pas.

« Peut-être dans le souterrain? fit Mady.

- Sûrement pas, répondit Bistèque, il sait que nous le connaissons.

- Je vous accompagne, dit vivement Mady, je ne veux pas rester ici seule, à présent; j'aurais trop peur.»

Au moment où nous arrivions au bas de l'escalier, les policiers entraient au Pot-d'Etain, accompagnés du metteur en scène et d'un assistant. Ainsi que la veille, aux gendarmes, M. Beaumont expliqua que nous jouions dans le film avec notre chien.

« En effet, fit un inspecteur en jetant un coup d'œil vers Kafi, quelle bête magnifique!... un vrai chien policier! »

Puis, nous désignant la porte :

« C'est bon, vous pouvez sortir... mais ne quittez pas le village; nous aurons peut-être besoin de vous.»

Mady poussa un soupir d'aise, et ne demanda pas son reste. Dehors, la pluie tombait toujours, moins serrée cependant qu'au début de la matinée.

« Séparons-nous en plusieurs groupes, conseilla Corget et visitons toutes les ruelles, tous les recoins.»

Mady, elle, préféra rester avec moi, à cause de Kafi, son meilleur protecteur.

« Si, après tout, dit-elle, Christian était simplement rentré chez son oncle? »

Nous allâmes donc frapper une nouvelle fois à la lourde porte, cloutée comme une porte de

prison. Mais, son chien hors de danger, le père Barbier était redevenu le vieux sauvage qui ne parlait à personne. La porte à peine entrebâillée, il la referma

violemment en bougonnant, sans même écouter ce que nous demandions.

Alors, nous déambulâmes dans les vieilles rues avec Kafi, sans grand espoir. Nous étions trempés. Au moment où nous passions devant la maison du bourreau, je proposai à Mady d'entrer se mettre à l'abri.

« Oh! oui, approuva-t-elle, plutôt ici qu'au Pot-d'Etain. Je ne veux pas revoir les policiers. »

Notre dortoir était tel que nous l'avions laissé... c'est-à-dire en désordre. Par acquit de conscience, je passai dans la pièce voisine et, à ma grande surprise, j'aperçus un bout de papier, toujours au même endroit près de la trappe. Sur ce nouveau message étaient griffonnés ces mots, à peine lisibles, tant la main avait tremblé pour les écrire :

« Je vous attends. »

Assurément, c'était encore Christian. Où nous attendait-il? Dans le souterrain, probablement, puisque la trappe était restée ouverte. J'allumai la lampe et m'engageai dans l'escalier, suivi de Mady tenant Kafi en laisse. La fameuse porte en fer n'était pas fermée à clef, mais simplement tirée. Elle grinça si lugubrement que Kafi ne put retenir un grondement.

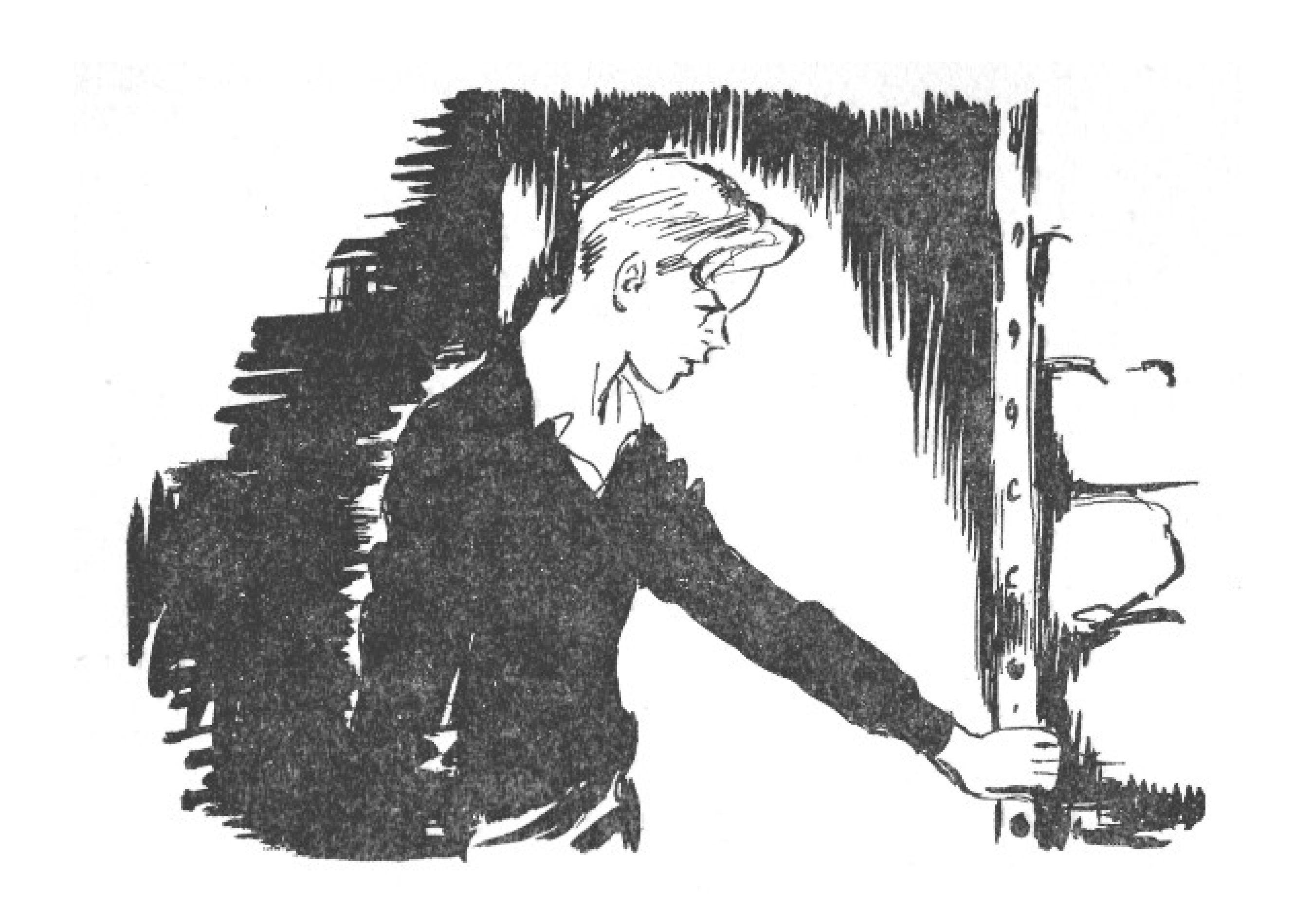
Je m'avançai alors, la lampe à bout de bras. Et tout à coup, une silhouette apparut, dans le halo de lumière. C'était Christian. Il n'avait plus le même visage. L'autre jour, dans la ruelle, quand il avait bondi vers

nous, son regard menaçant, dur, nous avait frappés. A présent, s'il nous frappait encore, c'était par sa pâleur. Depuis combien de temps était-il là, à nous attendre, pareil à un être traqué qui se rend? Tandis que Mady, tremblante, retenait mon chien qui voulait s'élancer sur lui, je demandai :

« Tu nous attendais?... tu veux nous parler? »

Il tressaillit et ne répondit pas. Comme l'autre fois, il serra les poings, mais non plus dans une attitude de menace. C'était contre lui-même qu'il se raidissait. Regrettait-il déjà d'avoir écrit ce dernier message? A pas lents, il recula vers l'autre extrémité de la cave, prêt à fuir par le souterrain, mais soudain, il sursauta et se retourna. En même temps que lui, nous avions perçu un bruit de voix lointaines dans la galerie. Kafi se mit à aboyer. C'étaient nos camarades qui arrivaient. Las d'avoir exploré en vain le village, ils s'étaient décidés à visiter le souterrain. Gnafron déboucha le premier, couvert de boue, suivi de Bistèque, puis des trois autres, ahuris de nous voir face à face avec Christian. Alors, très vite, j'expliquai:

« Ce garçon veut nous parler; il a laissé un nouveau message dans la maison du bourreau. »



Le neveu du père Barbier nous considéra les uns après les autres. Son regard exprimait une immense détresse, qui me frappa. Un silence impressionnant se prolongea.

« Oui, se décida-t-il enfin, j'ai réfléchi; il faut que je vous parle.

- C'est ça, fit Corget d'une voix rude, dis tout de suite ce que tu faisais sur l'échelle. Pourquoi cherchais-tu à entrer en cachette dans la chambre. »

Le ton était sec. Le garçon baissa la tête. Mady comprit que nous avions tort de le brusquer.

« Christian, dit-elle alors de sa voix douce, nous n'avons rien contre toi. Au contraire, nous te remercions de nous avoir prévenus du danger



que courait notre chien. C'est grâce à toi qu'il est encore en vie. »

S'entendant appeler par son nom, Je garçon releva la tête et regarda Mady. Une larme brillait au bord de sa paupière.

« C'est vrai, reprit Gnafron, nous ne sommes pas tes ennemis. Est-ce d'Eliette que tu voulais nous parler?... La défends-tu toujours? »

Il tressaillit et ses traits se crispèrent.

« Eliette est honnête, murmura-t-il; si elle ne l'était pas, elle... elle... »

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge. Le voyant si ému, Mady s'approcha, posa la main sur son bras.

« Que veux-tu dire, Christian? »

Il hésita, mais la voix de Mady lui inspirait confiance. Il dit, dans un souffle : « Partie!... Elle est partie! Où? demanda Bistèque.

Hier soir, en quittant le Pot-d'Etain, elle n'est pas rentrée chez elle.

- Pourtant, fit Mady, son père est passé ce matin, de bonne heure, dire à Mme Rabut qu'elle ne viendrait pas travailler parce qu'elle était malade. »

Christian secoua la tête.

« Je suis sûr qu'elle est partie... et elle ne reviendra pas. Après ce qui s'est passé hier, je suis inquiet pour elle. Ce matin, je suis allé rôder autour de la ferme de l'Olivet. Sans bruit, je me suis approché de la fenêtre de sa chambre, au bout du bâtiment. Je l'ai appelée; elle n'a pas répondu. Alors, je me suis haussé pour regarder dans la pièce... Elle était vide.

- Où serait-elle? »

II secoua lentement la tête.

« Je ne sais pas... j'ai peur. »

Accablé, il se laissa tomber sur la pierre où il devait s'asseoir quand il venait lire, solitaire, dans la cave. Il prit la télé dans ses mains. Mady se pencha vers lui :

« Parle, Christian! Tu as trop de chagrin. Nous pouvons peut-être t'aider. Tu étais le camarade d'Eliette; elle te racontait certainement beaucoup

de choses. Veux-tu nous dire ce que tu sais d'elle?»

Il hésita, puis murmura :

« Ah! si vous saviez!... vous aussi vous prendriez sa défense. »

Alors, il se mit à parler de cette petite Eliette. Il l'avait rencontrée à l'école de Pérouges quand, quelques mois plus tôt, elle était venue s'installer, avec sa famille, dans l'ancienne ferme de l'Olivet. Il avait aussitôt compris qu'ils deviendraient camarades. Elle était douce, timide, seule... et lui aussi se sentait si seul. Pas un instant, elle ne s'était moquée, comme le faisaient les autres, de sa jambe restée difforme après son accident. Eliette le trouvait grand et fort, malgré son infirmité. Il la protégeait. Pour la distraire, car elle était souvent triste, il l'emmenait en promenade, la conduisait dans « son » souterrain, où ils lisaient ensemble à la lueur d'une bougie.

Il parlait à voix basse, sans oser nous regarder, apparemment honteux de cette confession.

« Vous ne pouvez pas comprendre, fit-il, elle était devenue pour ainsi dire ma sœur; oui, c'était vraiment ma sœur. C'est pour cela que je la défends. Ce n'est pas sa faute. Ah! si vous saviez!

- Si nous savions quoi? demanda Mady.

- Elle n'est pas heureuse, chez elle. »

II y eut un silence. Cette amitié pour Eliette, nous la comprenions, mais elle n'expliquait pas

les graves événements que nous vivions. Pour y voir clair, nous avions besoin de remonter au premier jour de cette étrange affaire. Ainsi, Christian protégeait Eliette... pourtant c'était lui qui, dès le premier soir, nous avait prévenus d'un danger pour mon chien. Comment interpréter cette double attitude? Gnafron lui posa cette embarrassante question. Christian répondit aussitôt : « J'aime les chiens; je voulais protéger le vôtre.

- Tu le savais donc menacé?... par qui?

- Je vous l'ai dit, Eliette n'est pas heureuse. Ses parents, son père en particulier, ne sont pas gentils avec elle. En apprenant qu'elle n'avait pas été retenue pour le film et qu'on avait même choisi quelqu'un d'autre, ils ont été très mécontents. Eliette me l'a avoué, son père n'est guère travailleur et il aime l'argent. Un jour, devant elle, il a déclaré qu'il s'arrangerait pour supprimer ce maudit chien qui, d'après lui, était la cause de tout, et Eliette, très malheureuse, me l'a répété. C'est pour cela que je vous ai prévenus en me servant d'une clef, trouvée chez mon oncle, et qui, par hasard, ouvrait la porte de fer.

- Par conséquent, c'est bien le père d'Eliette qui a jeté le poison dans la cour du Pot-d'Etain? »

II ne répondit pas. Son silence nous parut être un aveu. Alors, à son tour, Corget demanda :

« Et le cambrioleur de l'Ostelleric, c'est lui aussi, n'est-ce pas?... et Eliette était au courant?...

La preuve, nous avons retrouvé le collier de perles dans la chambre de notre camarade Mady pour que les soupçons se portent sur elle. Qui, à part Eliette, pouvait l'avoir mis là? »

Christian ouvrit des yeux étonnés et poussa un soupir de soulagement.

« Ah! vous saviez!...

- Et toi aussi, n'est-ce pas? reprit Corget. C'était pour le reprendre que, tout à l'heure, tu cherchais à pénétrer chez Mady?

- Oui, fit Christian. Je voulais le faire disparaître pour qu'où ne vous accuse pas... et qu'on n'accuse pas Eliette, car je savais que, tôt ou tard, on découvrirait que c'était elle qui l'avait caché là. Je vous l'ai dit, hier soir, en sortant du Pot-d'Etain, elle est venue me retrouver ici. Elle était bouleversée; j'ai cru qu'elle allait s'évanouir. Elle m'a tout raconté.

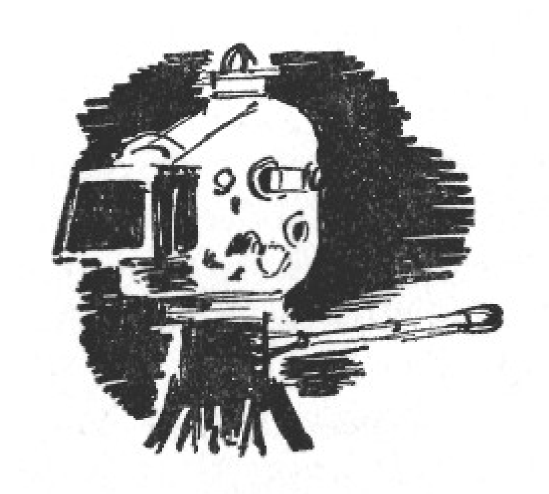
- C'est-à-dire?

- Dans l'après-midi, son père est passé la voir à l'auberge. Il a affirmé vous avoir vus, vous, les garçons, pendant les prises de vues. Il a dit que vous lui aviez remis un petit cadeau destiné à Mady et il a demandé à sa fille de le cacher dans la chambre pour que Mady le trouve, plus tard. Eliette a été très surprise. Elle s'est étonnée que vous n'ayez pas, vous-mêmes, caché le petit paquet. Alors, son père parti, elle l'a ouvert pour savoir ce qu'il contenait. C'était un collier de

perles; elle a cru qu'il s'agissait de fausses perles sans valeur et elle a fait la commission dont son père l'avait chargée. C'est seulement le soir, à la découverte du vol commis à l'Ostellerie, qu'elle a compris. Sans qu'elle s'en doute, son père avait fait d'elle une complice. Alors, en arrivant ici, elle s'est effondrée, en larmes. Je n'arrivais pas à la consoler. Puis, brusquement, elle s'est sauvée. Sur le coup, j'ai cru qu'elle avait peur d'être grondée parce qu'elle allait être en retard. A présent, je suis sûr qu'elle n'est pas rentrée chez elle, hier soir.

- Et ce matin, quand tu es allé rôder autour de la ferme, tu n'as rien demandé à ses parents?

- Après ce qui s'est passé, je n'ai pas osé-mais maintenant, puisque vous savez tout, je vous en supplie, aidez-moi. J'ai peur qu'il ne soit arrivé malheur à Eliette. »





CHAPITRE XII

LE SECRET D'ÉLIETTE

RETROUVER Eliette!... Christian n'avait aucune idée de l'endroit où nous pourrions la découvrir. S'était-elle réfugiée dans une maison abandonnée de Pérouges? Au contraire, avait-elle fui dans la campagne, en pleine nuit, sous la pluie, sans savoir où elle allait?

« Voyons, Christian, insista Mady, tu connais le pays mieux que nous... Elle a peut-être de la famille dans les environs?

- Non, aucune famille. Puisqu'elle est sortie par le souterrain, je suppose qu'elle s'est cachée hors du village. Si elle était dans Pérouges, je l'aurais déjà retrouvée. »

Je pensai alors à Kafi. Nous nous étions souvent amusés à lui faire suivre des pistes. Il avait un flair extraordinaire. Un jour, à Lyon, dans le parc de la Tête-d'Or, après lui avoir fait simplement sentir le mouchoir de la Guille, il avait retrouvé notre camarade, caché au fond d'une barque, au bord du lac, à plus d'un kilomètre du point de départ. Je demandai à Christian :

« As-tu un objet, quelque chose appartenant à Eliette, qu'elle a touché depuis peu? »

Il regarda autour de lui, secoua la tête.

« Il y a ce livre, mais c'est toujours moi qui lis tout haut, quand elle vient. Je ne crois pas qu'elle l'ait feuilleté. »

Tout à coup, une idée me vint. Je pensai à la cuisine du Pot-d'Etain, au vieux tablier qu'Eliette nouait sur ses hanches pour éplucher les légumes et où, certainement, elle s'essuyait les mains. Sans doute était-il resté accroché au clou où elle le suspendait. Je dis vivement aux compagnons :

« Attendez-moi, je reviens dans un instant! »

Me voilà parti à travers le village. Il était déjà midi et demi. De loin, à travers les vitres, je vis la salle à manger du Pot-d'Etain pleine de monde. Pour n'avoir pas à traverser le vestibule, je fis un

détour et sautai par-dessus le mur de la courette. Par chance, Mme Rabut était seule dans la cuisine, si occupée devant son fourneau qu'elle ne m'entendit pas entrer. Le tablier était à sa place habituelle, pendu à un clou, près de la porte ouvrant sur la courette. Je n'eus qu'à étendre le bras pour le décrocher.

Juste au moment où je retraversais la rue, je reconnus l'épaisse silhouette de Mme Mireaux, sur le pas de la porte. Sans doute m'avait-elle aperçu de la salle à manger et, curieuse comme une chatte, se demandait pourquoi je n'étais pas passé par le vestibule... et surtout pourquoi je repartais en courant.

« Eh bien, Tidou, lança-t-elle, où vas-tu? Dis à tes camarades que nous vous attendons pour passer à table! Au menu, il y a de la choucroute garnie... je meurs de faim!... »

Je me moquais bien d'une choucroute... même garnie. Détalant à toutes jambes, je disparus au coin de la rue, et la voix de Mme Mireaux se perdit dans le lointain.

En me voyant reparaître dans la cave avec le vieux tablier, Kati devina tout de suite ce que j'attendais de lui. Il le sentit et battit de la queue pour manifester son impatience. Les uns derrière les autres, nous nous engageâmes dans le souterrain pour déboucher au pied des remparts. Le temps demeurait très couvert mais il ne pleuvait

plus. Cependant, cailloux, arbustes, buissons, tout ruisselait encore d'humidité.

Pour faciliter la tâche de Kafi, je lui fis longuement sentir les endroits où, sur le tablier, Eliette s'était visiblement essuyé les doigts. Le museau au ras du sol, il partit en chasse. Mais, je le savais, rien n'efface mieux les odeurs que la pluie, surtout une pluie froide et persistante.

Kafi m'engagea à le suivre, à bout de laisse, le long du sentier qui courait au pied des remparts, parmi les éboulis. Il contourna ainsi une partie du village, puis s'arrêta et me regarda fixement, me demanda ni ainsi de lui laisser de nouveau flairer le tablier.

Satisfait, il reprit sa recherche, mais au lieu de continuer à contourner le village, il tira sur sa corde et nous obligea à obliquer vers la droite, à travers champs.

« Oh! s'écria Mady, regardez! Kafi nous conduit tout droit à l'ancienne ferme de l'Olivet. »

Et, se tournant vers Christian :

« Tu vois, tu t'es trompé, Eliette est bien rentrée chez elle. »

Elle avait parlé trop vite car, deux cents mètres plus bas, Kafi s'arrêta net. A cet endroit, gisait un gros rocher plat et nu. Il en fit plusieurs fois le tour, remuant la queue. Certainement, Eliette s'était assise sur cette pierre. Là, avait-elle brusquement changé d'idée? En effet, à partir de la pierre, la

piste prit une autre direction. On aurait dit que la fillette, au lieu de rejoindre la ferme, avait voulu la fuir. Ainsi, toujours tirant sur sa corde, mon chien nous entraîna très loin, au fond d'un vallon... si loin que je me demandai s'il ne se fourvoyait pas. Il atteignit une petite rivière, celle où Mady devait tourner une scène avec son loup apprivoisé. Kafi flaira longuement la berge, s'arrêta et me regarda d'un air de dire : « Tu vois, la piste ne va pas plus loin; inutile d'insister. » Christian pâlit.

« Oh! s'écria-t-il! si elle s'était égarée dans la nuit... Elle est peut-être tombée à l'eau!

- La rivière n'est sans doute pas profonde », remarqua Corget.

Sans se soucier de se tremper, Christian voulut se convaincre qu'Eliette n'avait pas couru le risque de se noyer. Il descendit le long de la berge, mais la rivière était plus profonde qu'il le croyait. L'eau lui arriva à la ceinture, puis à la poitrine. Il dut s'accrocher aux branches d'un saule pour regagner la rive, follement inquiet. Malgré sa propre angoisse aggravée par le rêve qu'elle avait fait, où elle avait vu Eliette se débattant dans un étang, Mady essaya de le rassurer.

« Non, Christian, elle n'a pas pu tomber à l'eau. Hier soir, le ciel n'était pas encore couvert. Elle a certainement vu la rivière et les arbres qui la bordent. »

Mais rien ne pouvait l'apaiser. Il se mit à courir le long de la rive, appelant de toutes ses forces :

« Eliette ! Eliette! »

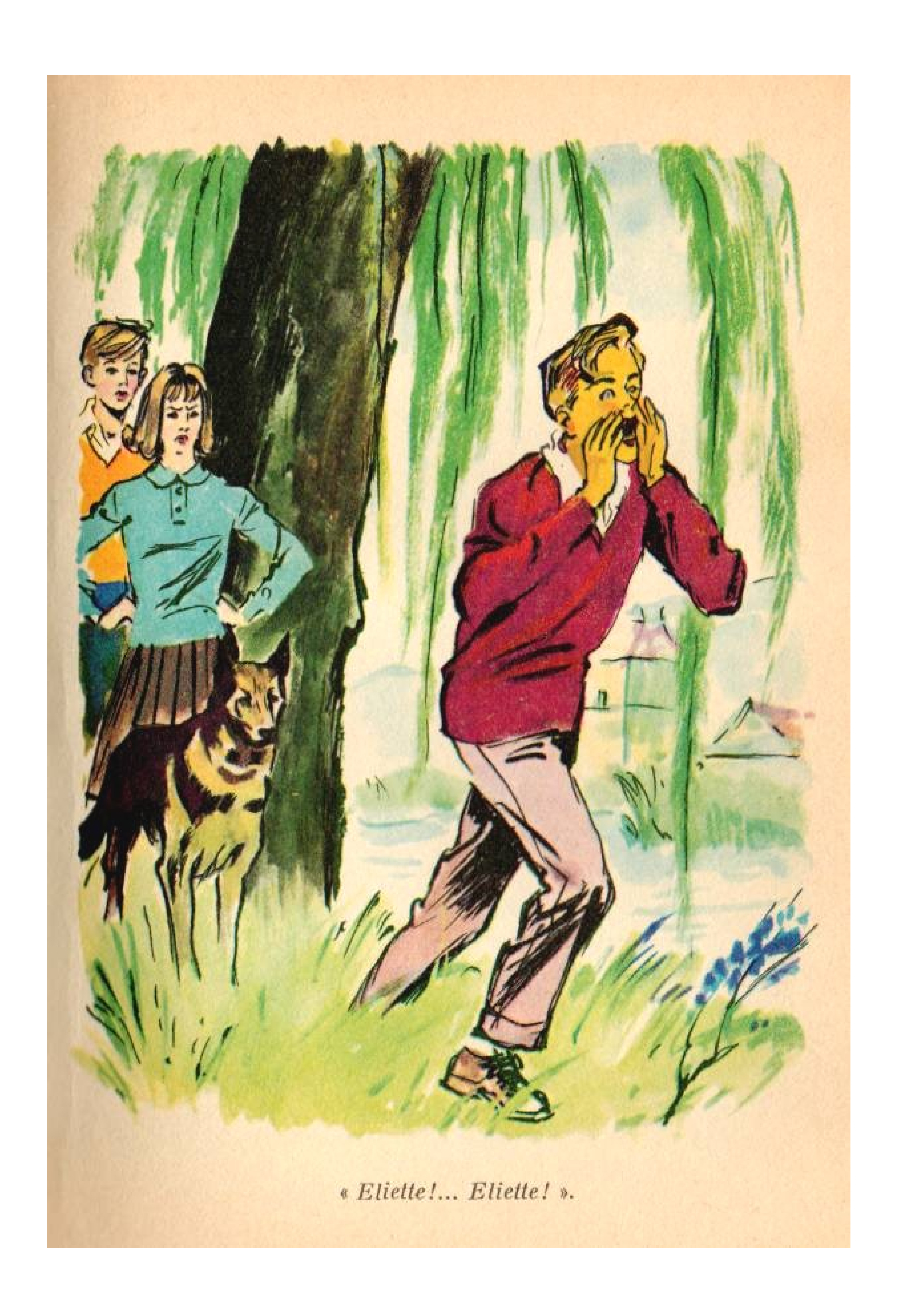
Mon pauvre Kafi paraissait aussi inquiet que lui. Il allait, venait, me regardait d'un air de dire que ce n'était pas sa faute, qu'il ne pouvait aller plus loin. Je lui tendis à nouveau le tablier. Il ne put mieux faire que de revenir à l'endroit où la piste s'arrêtait, au bord de l'eau. Certainement, Eliette s'était arrêtée là, mais qu'avait-elle fait ensuite?

« Cherche encore, Kafi! cherche! »

Et tout à coup, en bon chien intelligent qu'il était, il reprit, en sens inverse, la piste suivie pour descendre à la rivière. A peu de distance, il s'arrêta, embarrassé. A cet endroit, l'herbe était assez abondante. Gnafron nous fit remarquer qu'elle était foulée dans deux directions différentes, celle que nous avions empruntée pour descendre de Pérouges et une autre, bifurquant vers la gauche, à travers les prés.

« Tout s'explique! s'écria-t-il. Kafi ne s'est pas trompé. Eliette est venue jusqu'à la rivière; ensuite elle a rebroussé chemin et, à partir d'ici, elle a obliqué à gauche. »

J'obligeai donc Kafi à prendre cette nouvelle piste, et nous le suivîmes pas à pas. Il traversa plusieurs champs, guidé par l'herbe foulée. On voyait qu'Eliette avait hésité, car son chemin zigzaguait. Sans doute, dans la nuit, ne savait-



« Eliette!... Eliette! ».

elle plus où elle était. Soudain, nous parvenions sur une petite élévation, quand Mady s'écria :

« Regardez! on aperçoit de nouveau, devant nous, la ferme de l'Olivet. C'est sa maison qu'Eliette cherchait à retrouver. »

Christian demeura confondu.

« Elle s'est peut-être approchée de chez elle, déclara-t-il, mais je suis certain qu'elle n'est pas entrée. »

Nous n'étions qu'à trois ou quatre cents mètres du bâtiment. De loin, Christian expliqua où se trouvait la chambre d'Eliette, à l'extrémité de la ferme.

« Vous voyez, fit-il, les volets sont tirés; ils ne l'étaient pas ce matin. C'est la preuve qu'elle n'est pas là.

— Ou qu'elle est vraiment malade, reprit Mady, et que la lumière du grand jour lui fait mal aux yeux.»

Cependant, Kafi tirait toujours sur sa corde. La troupe continua d'avancer, mais prudemment, comme à l'approche d'un danger.

« La porte d'entrée donne de l'autre côté, expliqua Christian, je vais me glisser jusqu'à la fenêtre pour m'assurer encore une fois qu'elle n'est pas dans sa chambre. Vous, restez derrière ce petit mur. »

Il s'éloigna, décrivant vin grand détour pour ne pas être vu. Arrivé à l'extrémité de la maison, il

se tapit au pied du mur, juste sous la fenêtre, pour écouter, puis se tourna vers nous en secouant la tête. Il

n'avait rien entendu. Alors, lentement, il se haussa, écouta encore et, ne percevant toujours aucun bruit, s'enhardit à tirer lentement les volets. Dressé sur la pointe des pieds, les mains en abat-jour sur son front, il regarda à l'intérieur de la pièce, nous fit encore signe et, par le même chemin détourné, revint vers la bande des compagnons.

« J'en étais sûr, dit-il, elle n'est pas rentrée chez elle

Pourtant, rétorqua Corget, ces traces dans l'herbe, le Unir de Kafi? On l'a peut-être mise dans une autre chambre... ou elle est levée, dans la cuisine.

Tant pis, dit Mady, allons frapper à la porte. Après tout, nous ne sommes pas censés savoir ce qu'a fait le père d'Eliette. Nous dirons que nous avons appris qu'elle était malade et que nous venons demander de ses nouvelles. »

C'était tout naturel, en effet. Cependant, Christian hésitait.

« Je vous l'ai dit, ses parents sont durs. Je ne voudrais pas qu'ensuite...

- Si son père est un voleur, coupa vivement Corget, il faut enlever Eliette d'entre ses mains! »

Alors, sans chercher à nous cacher, cette fois, nous nous avançons vers la maison que nous

contournons. Mady frappe timidement trois petits coups. Pas de réponse. Le Tondu frappe à son tour. Rien.

« Curieux, dit Gnafron à voix basse, on dirait la maison vide... D'ailleurs, voyez! la porte est fermée à clef.

— Ils sont peut-être partis en emmenant Eliette! » s'inquiète Christian.

D'une voix tremblante, il appelle doucement, puis plus fort :

« Eliette!... Eliette! »

Et, tout à coup, une voix étouffée répond, une voix si lointaine qu'instinctivement nous reculons pour regarder aux alentours, dans la campagne.



Mais Kafi, lui, ne s'est pas trompé. Il pointe ses oreilles vers le pied du mur de la maison, où s'ouvre un minuscule soupirail à peine plus large

qu'une chatière. Christian se précipite. « Eliette !. est-ce toi? » II se retourne, le visage bouleversé. « Elle est là! Elle appelle au secours!... » A coups d'épaule, nous tentons d'enfoncer la porte qui résiste. Le Tondu avise alors une grosse branche de poirier, déposée devant la maison, prête à être débitée. « Aidez-moi! »

La branche est lourde, mais nous sommes sept... et même huit avec Mady qui joint ses efforts aux nôtres. Sous le terrible coup de bélier, la porte vole en éclats. Nous pénétrons alors dans une vaste cuisine délabrée où règne le plus grand désordre. Dans un coin de la pièce, Bistèque avise une trappe, une trappe semblable à celle de notre logis mais beaucoup plus lourde. Le Tondu et Corget, les deux plus forts de la bande, ont beaucoup de peine à la soulever. Une échelle de bois descend dans les profondeurs humides d'une cave. Christian s'y engouffre le premier.

« Christian! s'écrie une petite voix, est-ce toi? »

En nous apercevant, elle a un mouvement de recul, puis elle nous reconnaît. Mady et Christian l'aident à remonter dans la cuisine. Pauvre petite

Eliette! Dans son visage défait, on ne voit que ses yeux, de grands yeux cernés et apeurés que la lumière

du jour éblouit. Elle éclate aussitôt en sanglots et, sans Christian et Mady qui la soutiennent, elle

s'effondrerait. La voix rauque, brisée par l'émotion, elle s'écrie :

« Oh! Christian, pardonne-moi... je ne t'avais jamais dit... je ne pouvais pas... mais après ce qui s'est passé; il n'y a plus de secret. Tu entends, Christian, plus de secret. »

Affolé, Christian se demande ce qu'elle veut dire. Il ne comprend pas.

« Oui, reprend Eliette, je peux dire à présent ce que je cachais à tout le monde, même à toi... Les gens de cette maison ne sont pas mes parents.

- Comment?

- J'ai été élevée à l'Assistance publique. Ces misérables m'ont prise avec eux, l'an dernier, afin de profiter de l'argent que l'Assistance leur versait pour me garder. »

Christian la regarde, abasourdi, n'osant croire ce qu'il entend.

« Mais, Eliette, ton nom?... tu t'appelles pourtant Cal vêt, comme eux; c'est bien ce nom qui est écrit sur le registre de l'école.

- Justement, c'est ce qui a fait mon malheur. Il s'est trouvé, par hasard que mon vrai nom était aussi le leur. Depuis que je suis chez eux, ils m'ont obligée à laisser croire à tout le monde que j'étais vraiment leur fille... et parce que j'étais leur fille,

ils faisaient de moi ce qu'ils voulaient. Oh! si vous saviez comme ils sont méchants!...

- Vite, explique-nous ce qui s'est passé! » demande Christian, anxieux.

Elle passe la main sur son front, prête à défaillir.

« Hier soir, quand j'ai appris que cet homme était un malfaiteur, j'ai perdu la tête. En courant te rejoindre, dans le souterrain, j'aurais dû tout te dire, Christian. Le misérable me faisait encore trop peur. En te quittant, je suis partie à travers champs, sans savoir où j'allais, mais décidée à ne pas rentrer à la ferme. Je me suis arrêtée longtemps au bord d'une rivière qui barrait mon chemin. Puis, la pluie s'est mise à tomber. Il faisait froid, je grelottais. Tout à coup, j'ai pensé que l'homme était parti à ma recherche. Une nouvelle terreur m'a saisie. Je suis rentrée à la maison mais en me promettant, le lendemain, de rassembler mes affaires et de venir te rejoindre, Christian, pour que nous allions ensemble à la gendarmerie. Hélas! Calvet a deviné mon intention sur mon visage. Oh! si vous saviez! II a été si méchant. Il m'a saisie par les poignets et m'a menacée, si je parlais, de dire que c'était moi qui avais volé le collier et caché l'argent. « Réfléchis bien a-t-il « ajouté, si nous sommes accuses, toi aussi tu iras « en prison. N'oublie pas que tu n'as pas de famille « et que personne ne se souciera de t'en faire « sortir. » Puis, pour me punir, il m'a enfermée

dans la cave, disant que j'en remonterais seulement quand je serais redevenue « raisonnable ». .l'y ai passé toute la nuit et toute la matinée. Calvet est

descendu me voir une fois, m'expliquant qu'il avait prévenu Mme Rabut que j'étais légèrement souffrante mais que je reviendrais au Pot-d'Etain dans l'après-midi. « Tu entends, Eliette, « m'a-t-il répété, il faut que tu retournes à l'au-« berge cet après-midi et si on t'interroge, tu ré-« pondras que tu ne sais rien. » Je n'ai pas pu promettre; alors, il m'a frappée et la femme m'a prévenue qu'elle ne m'apporterait rien à manger tant que je n'obéirais pas. »

Mais, elle s'interrompt et sursaute comme si elle venait d'entendre du bruit, à l'extérieur.

« Ce sont peut-être eux qui reviennent!... Sauvez-moi !

— Où sont-ils partis? demande vivement Corget. Pourquoi t'ont-ils laissée seule?

- Tout à l'heure, je les ai entendus aller et venir, au-dessus de moi, comme s'ils étaient pressés. Ils vous ont peut-être vus, en train de me chercher.

Quand sont-ils sortis?

— Quelques instants avant que vous n'arriviez. J'ai même cru, en entendant vos pas, que c'étaient eux qui rentraient.

- Tu n'as pas compris ce qu'ils disaient, avant de quitter la maison?

— Le plancher est trop épais... Cependant, quand ils sont sortis, je me suis approchée du soupirail. J'ai cru

entendre la femme qui disait : « Vite! nous allons le manquer. »

Nous nous regardons. Christian réfléchit. Soudain, il consulte sa montre.

« Je crois comprendre! A 3 heures 20, l'autorail de Genève passe à Meximieux. »

C'est certainement cela. Les malfaiteurs viennent de prendre la fuite pour tenter peut-être de passer en Suisse.

« Mady! commande vivement Corget, reste ici avec Eliette, nous filons à la gare avec Kafi! »





CHAPITRE XIII

L'AUTORAIL DE 3 HEURES 20

ARRIVERONS-NOUS à temps?... Heureusement, Christian connaît bien le pays. Il indique un sentier qui débouche directement sur un chemin conduisant à Meximieux. La pensée qu'Eliette n'est pas complice de ces gredins, et surtout pas leur fille, nous donne des ailes, Nous courons à perdre haleine. Malgré son infirmité, Christian réussit à nous suivre.

« Plus vite », crie cependant le Tondu qui, avec ses longues jambes en pattes d'araignée, a pris les devants.

Mon brave Kafi n'a aucune idée de ce que nous poursuivons encore. Mais, puisque nous courons, il comprend que c'est sérieux, et il m'entraîne, de toutes ses forces, à bout de laisse.

Hélas! il est déjà trois heures et quart quand nous atteignons les premières maisons de Meximieux.

« A gauche, la gare! » s'égosille Christian en voyant le Tondu, à cent mètres devant nous, hésiter à un carrefour.

Au même moment, retentit un coup de sifflet du côté des voies.

« Trop tard, s'écrie Gnafron, voici le train!

— Non, reprend Christian, à bout de souffle, c'est un autorail qu'ils doivent prendre... les autorails klaxonnent. »

Enfin, haletants, nous arrivons devant la gare. Son horloge marque 3 heures 19.

« Vite! clame le Tondu en faisant des gestes désespérés... il est là. »

La bande fait irruption dans la salle d'attente, où les gens regardent d'un air effaré ces garçons suant, soufflant, couverts de boue, qui se précipitent vers la porte donnant accès au quai.

« Holà! proteste un employé, vos billets!...

- Nous ne prenons pas le train, répond vivement le Tondu... nous voulons voir quelqu'un. »

Et nous passons, en trombe, devant l'employé qui, d'émotion, en lâche sa poinçonneuse. L'autorail est là,

formé de deux voitures accouplées, prêt à démarrer. Que faire? sauter dedans pour y chercher nos deux gredins? Bistèque aperçoit un képi, près de la deuxième voiture.

« Un gendarme!... il va nous aider! »

Nous nous précipitons.

« Monsieur le gendarme, empêchez le train de repartir! Des malfaiteurs sont montés dedans! »

Le gendarme nous regarde, les yeux ronds.

« Oui, reprend Christian, les voleurs de Pérouges... ils sont sûrement dans l'autorail. Je les connais. »

Abasourdi, le gendarme lève les bras au ciel.

« Comment le savez-vous?... qui vous envoie? Je ne vous connais pas. Croyez-vous qu'on saute sur les gens comme ça?... Il faut un mandat d'arrêt. »

Puis, comme suprême argument, il ajoute.

« De toute façon, je ne .suis pus en service, je viens simplement accompagner ma fille qui pari pour Annecy.

— Oh! monsieur le gendarme! supplie Gnafron. Puisqu'on vous dit qu'ils sont là, qu'ils vont peut-être filer en Suisse. »

Peine perdue, le gendarme ne veut rien entendre. Alors, Corget tire Gnafron par la manche.

« Courons voir le chef de gare, là-bas. »

Trop tard! Au moment où nous allons l'atteindre, le petit drapeau rouge se lève et le convoi démarre. Fou de rage, Gnafron s'élance pour sauter,

au vol, dans la seconde voiture. Une main l'arrête au passage.

« Doucement, mon petit gars; si tu as raté ton train, tu prendras le suivant! »

Nous en pleurerions de déception. Rassemblés sur le quai, nous nous interrogeons. Comment persuader la police? Mais, au même moment un employé, qui se trouvait de l'autre côté des voies pendant l'arrêt de l'autorail, accourt vers le chef de gare.

« Chef! je vous signale deux voyageurs qui viennent de descendre, à contre-voie, pour filer à l'anglaise. Je n'ai pas pu les rattraper, j'étais à l'autre bout du quai.

- De quel côté sont-ils partis?

— Ils sont descendus juste au dernier moment, quand l'autorail allait démarrer. Ils ont enjambé la balustrade... même que la femme y a déchiré sa robe.

— Vous dites qu'ils étaient deux? s'écrie Corget en se tournant vers l'employé, un homme et une femme?

- C'est ça.

- Et l'homme était maigre, pas très grand, avec un visage allongé? reprend Christian.

— Je n'ai pas remarqué son visage, mais il ne paraissait pas très grand, en effet. Il portait une petite valise.

— Ce sont eux! s'écrie Christian. Ils nous ont

aperçus, sur le quai, quand nous discutions avec le gendarme, et nous ont reconnus. Ils ne sont pas loin. »

Alors, nous nous élançons à travers les voies pour courir vers la balustrade. La femme n'y a pas seulement déchiré sa robe, elle a aussi perdu une chaussure que Kafi découvre dans l'herbe du talus. Quelle aubaine! Avec une chaussure, Kafi retrouverait quelqu'un au bout du monde.

« Flaire, Kafi cherche!... »

Cette fois, il n'hésite pas. Museau à terre, battant de la queue, il tire sur sa laisse à s'étrangler. Au sortir de la gare, les fugitifs ont atteint une petite route qui conduit en pleine campagne. Pour protéger son pied déchaussé des aspérités du chemin raboteux, la femme a couru dans l'herbe, au bord de la route. Kafi retrouve sa piste pas à pas.

Soudain, au bout de cinq cents mètres à peine, il s'arrête, se met à aboyer en regardant vers le fossé qui borde la route. Je dégringole le talus.

Les fuyards sont là, recroquevillés à l'intérieur d'une grosse conduite en ciment qui passe sous la route. J'ai toutes les peines du monde à retenir Kafi qui voudrait s'élancer dans la canalisation.

« Sortez! » crie Corget.

Les deux gredins ne bougent pas.

« Sortez! répète Gnafron. Inutile de chercher à vous sauver, vous êtes pris. »

L'homme et la femme ne bronchent pas. Alors, je laisse un peu de corde à mon chien, juste assez pour qu'il arrive jusqu'à eux. Saisissant l'homme par le bas de son pantalon, il tire de toutes ses forces. Apeurés, les gredins se décident à sortir de la canalisation; ils apparaissent dans un piteux état, lui avec son pantalon effrangé, elle sans chaussures, échevelée, le bas de sa robe déchiré, plein de boue...

« Et la valise, demande Bistèque, où est la valise?

— Quelle valise? fait l'homme, d'un ton agressif.

— En descendant de l'autorail vous aviez une valise. Où l'avez-vous cachée? »

La femme secoue la tête, comme si elle ne comprenait pas. Alors, je détache mon chien et lui fais signe.

« Cherche, Kafi, cherche encore!... »

Il se met à courir au fond du fossé, pousse deux ou trois petits aboiements et revient triomphalement avec la valise suspendue à ses crocs, par la poignée. Les deux gredins, effrayés par mon chien, n'osent faire un mouvement pour la reprendre.

« Ouvrons-la, dit vivement le Tondu.

— Attendons, répond la Guille, il vaut mieux la laisser intacte jusqu'à l'arrivée des gendarmes. Allons les chercher.

— Ah! non, proteste farouchement Gnafron qui a gardé sur le cœur l'incident de la gare, ils seraient capables de dire qu'ils ne sont pas de service et que ça ne les regarde pas.

— D'ailleurs, c'est vrai, approuve Corget, ça ne les regarde plus; ce sont les inspecteurs de Lyon qui s'occupent de l'affaire. Toi, le Tondu, qui as de grandes jambes, file à Meximieux, entre dans le premier café que tu rencontreras, et téléphone à Pérouges.

— C'est que, fait le Tondu... je... je n'ai jamais téléphoné.

— Ne t'inquiète pas, le patron demandera la communication pour toi. »

Le Tondu part en courant et disparaît au détour de la route. Dix minutes plus tard, à peine, il reparaît, aussi rouge qu'une tomate, d'avoir couru comme un dératé.

« Ça y est! ils arrivent... mais j'ai eu du mal à les décider. Eux non plus ne voulaient pas nous croire. »

Il vient à peine d'achever, que deux voitures débouchent en trombe du tournant. De la première descendent les inspecteurs en civil, de l'autre, le metteur en scène.

Devant le tableau formé par l'homme et la femme, debout, au bord de la route, sous la garde de Kafi, les inspecteurs demeurent ahuris.

« Comment?... Quoi?... les cambrioleurs de

l'Ostellerie?... Ce n'est pas possible... Vous, des gamins, vous auriez...

— Fouillez-les, dit vivement Corget, vous serez fixés. »

Mais, entre-temps, les deux gredins se sont ressaisis. Ils protestent avec énergie, disant qu'ils ont été attaqués par une bande de jeunes voyous et leur chien, alors qu'ils allaient prendre tranquillement le train à Meximieux.

« Oh! s'indigne Gnafron, c'est faux, ils mentent! Des employés les ont vus sortir de la gare en escaladant la balustrade. »

Les policiers froncent les sourcils, regardent l'homme et la femme, puis se décident enfin. L'homme est invité à montrer ses papiers, à vider ses poches... et qu'y trouve-t-on? Deux tickets de chemin de fer pour Genève.

Gnafron exulte :

« Vous voyez! ils filaient en Suisse, je l'aurais parié... et ils prétendaient aller à la gare quand on les a arrêtés. Où les auraient-ils eus, leurs tickets? »

Cette fois, les policiers commencent à comprendre que nous ne nous sommes pas moqués d'eux. La petite valise est ouverte et tout au fond, sous du linge, ils découvrent une liasse de dix-sept billets.

« C'est bien ça, fait le metteur en scène qui, jusqu'ici, n'a rien dit, les dix-sept billets que

Madeleine Villard venait de retirer de la banque. Elle l'a déclaré, ils étaient absolument neufs. »



Cependant, les policiers cherchent toujours, fouillent et refouillent la valise.

« Et le collier, fait l'un d'eux, le collier de perles?

— Ah! le collier, dit Corget, vous ne le trouverez pas. Il est à Pérouges... C'est nous qui l'avons, depuis hier soir. »

Les inspecteurs et le metteur en scène restent suffoqués.

« Quoi? Vous saviez où est le collier et vous n'aviez rien dit? Expliquez-vous!

— C'est que, fait Gnafron, ce serait un peu long à raconter ici. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait

mieux remonter tout de suite à Pérouges? Nous aurons des tas de choses à vous dire. »

Les inspecteurs s'interrogent du regard.

« Ils ont raison, fait l'un d'eux... en route pour Pérouges! »

Tandis que Calvet et sa femme sont invités à monter, menottes aux mains, dans la voiture des policiers où Corget et le Tondu s'installent aussi, le reste de la bande, avec Kafi et Christian, s'entasse sur les beaux sièges de cuir rouge de la luxueuse voiture du metteur en scène.

Quelques minutes plus tard (Pérouges et Meximieux sont si proches l'un de l'autre) nous débarquons devant le Pot-d'Etain... où, naturellement, la première personne à nous accueillir est Mme Mireaux.

« Ah! -s'écrie-t-elle, les voilà! Entrez vite! Mady et Eliette sont là, dans la salle à manger. Pauvre petite Eliette! combien je la plains! »

Car, naturellement, aussi, elle sait déjà tout. Comme si c'était elle la patronne de l'hôtel, elle montre la porte de la maison.

« Entrez, messieurs les inspecteurs! »

Oh! l'instant poignant que celui où le vannier et sa femme se trouvent en présence de cette enfant qu'ils faisaient passer pour leur fille, afin de mieux servir leurs vilains projets! Pauvre Eliette! En les voyant pénétrer dans la salle, elle s'est précipitée vers Mme Rabut pour implorer sa protection, et

elle cache son visage dans la jupe de la brave femme.

« Non! s'écrie-t-elle, je ne veux pas les revoir! »

La scène est déchirante. Les inspecteurs eux-mêmes, pourtant habitués à beaucoup de choses, restent saisis. Debout, au fond de la pièce, les accusés baissent la tête; ils souhaiteraient être à cent pieds sous terre.

Alors, tandis que Gnafron court chercher le collier de perles, soigneusement dissimulé sous une lame du plancher, dans la maison du bourreau, nous racontons comment, secrètement, nous avons mené notre enquête. Les inspecteurs invitent ensuite Eliette à dire ce qu'elle sait. Paralysée par la présence de ceux qui se disaient ses parents, elle n'ose répondre. Christian s'approche d'elle, et lui prend la main.

« Tu ne crains plus rien, Eliette. Nous sommes tous là pour te défendre.

— Oui, reprend un inspecteur en caressant ses cheveux, dis ce que tu sais, tes camarades et la police te le demandent. »

Toujours blottie contre Mme Rabut, elle hésite. Enfin, sans jeter un regard autour d'elle, elle se décide.

Elle explique comment, terrorisée par le vannier et sa femme, elle a été entraînée, malgré elle, dans cette vilaine affaire, comment, furieux d'apprendre qu'elle n'avait pas été retenue pour le

film, Calvet avait décidé de se venger... avec profit.

« Tout d'abord, raconte-t-elle d'une petite voix coupée de sanglots, j'ai cru que c'était pour me punir qu'il m'avait envoyée travailler au Pot-d'Etain pendant les vacances. A présent, je comprends. Il avait déjà une idée en tête. Il voulait trouver un prétexte qui lui permettrait de rôder autour des cinéastes et des acteurs, pour préparer un mauvais coup. »

Ainsi, non content de s'être fait embaucher comme figurant, Calvet avait décidé de se débarrasser de Kafi, pensant que les compagnons et Mady quitteraient Pérouges, laissant la place libre à Eliette... et à lui.

Mais, arrivant à l'épisode du collier, en expliquant l'odieux mensonge du vannier pour l'obliger a cacher le bijou dans la chambre de Mady, elle éclate à nouveau en sanglots. Bouleversée, Mme Mireaux s'écrie en regardant les coupables :

« Les misérables!... Ils mériteraient... ils mériteraient...»

Elle ne termine pas, mais à la façon de serrer son propre cou entre ses gros doigts, en accompagnant son geste d'une horrible grimace, on comprend tout de suite ce qu'elle signifie.

Cependant, à quoi bon prolonger cette scène douloureuse puisque les coupables, après tant de témoignages accablants, ne songent plus à nier?

Les inspecteurs consolent encore Eliette et la remercient. Puis, ils font sortir les malfaiteurs qui seront conduits à la gendarmerie de Meximieux. d'où ils seront transférés à la prison du chef-lieu.

Les deux misérables partis, l'atmosphère redevient aussitôt respirable dans l'accueillante salle à manger du Pot-d'Etain.

« Ma pauvre petite! soupire alors Mme Mireaux en s'approchant d'Eliette, que vas-tu devenir, toute seule, à présent? »

Mme Rabut se tourne vers l'habilleuse, l'air surpris.

« Comment?... ce qu'elle va devenir?... Mais la question ne se pose pas. Je la garde. »

Et, se penchant vers la fillette :

« A moins que tu ne te plaises pas chez moi... puisque tu es venue contre ton gré au Pot-d'Etain...

- Oh! s'écrie Eliette en se jetant à son cou, vous avez toujours été si gentille. C'est vrai, je suis venue ici malgré moi, mais je ne le regrette pas. Oh! Mme Rabut, vous accepteriez de me garder... de me garder toujours comme si vous étiez ma vraie maman?

- Bien sûr, ma petite Eliette, je serai ta maman... et tu oublieras vite ces vilaines gens qui ont été si méchants avec toi. »

La pensée qu'elle pourra rester là, au Pot-d'Etain, fait oublier à la fillette sa lourde peine.

Pour la première fois, nous voyons un sourire sur ses lèvres. Elle s'approche de Christian, saisit ses mains.

« Oh! merci, Christian, d'être venu à mon secours!»

Puis, se tournant vers nous :

« Et merci à vous tous... et à votre bon chien ! Quand je pense que vous croyiez que j'avais voulu tuer ce brave Kafi!

— Nous ne l'avons jamais vraiment cru », répondit vivement Mady en l'embrassant.

Hélas! tant d'émotions à la fois donnent le vertige à Eliette. Encore très pâle, les yeux cernés, elle passe la main sur son front comme pour effacer un cauchemar; elle vacille sur ses jambes.

« Pauvre petite! s'écrie Mme Mireaux, je parie qu'elle n'a rien pris depuis ce matin et qu'elle tombe d'inanition.

— C'est vrai, dit Gnafron... et nous aussi nous avons l'estomac creux! »

L'habilleuse nous considère, affolée.

« Ciel! tous à jeun depuis ce matin! Vite, madame Rabut, ne vous reste-t-il pas un peu de choucroute?... Attendez, je vais vous aider à mettre le couvert. »

Elle s'agite, va, vient, tout à fait chez elle, court à la cuisine, rapporte une pile d'assiettes, fait asseoir Eliette entre Christian et Mady.

« A jeun depuis ce matin! répète-t-elle,

considérant que c'est là le pire des supplices. Ah! que je vous plains, mes enfants! »

Sous prétexte de nous tenir compagnie, elle prend place au bout de la table et, au moment où Mme Rabut apporte le plat fumant de choucroute, c'est plus fort qu'elle, elle ne peut résister à son parfum.

« C'est vrai, soupire-t-elle, oubliant qu'elle a confortablement déjeuné à midi, toutes ces émotions nous ont donné une faim terrible. »

Et elle se laisse servir deux belles saucisses rouges qu'elle dévore des yeux avant d'oser les entamer.

« Eh bien, mes enfants, qu'attendez-vous pour commencer? »

Nous nous contentons de sourire. L'émotion nous serre encore trop la gorge; nous avons besoin de nous reprendre. Alors, pour combler le silence, l'habilleuse se met à parler. Elle raconte des histoires de perruques et de costumes, tandis que mon brave Kafi, planté à côté d'elle, attend le moment propice pour lui chiper un bout de saucisse.

Mais l'habilleuse s'interrompt. Un rayon de soleil vient de se glisser dans la salle à manger.

« Voyez! s'exclame-t-elle, le beau temps reparaît. J'en étais sûre. Depuis ce matin, le baromètre ne cesse de remonter. C'est le metteur en scène qui va être content! Il me le disait tout à l'heure : il n'attend que le soleil pour les prises de vues

avec Mady et Kafi. Ce sera certainement pour demain... et, cette fois, aucune perruque rouge ne viendra troubler la fête.

— Alors, je souhaite qu'il fasse vraiment très beau », murmure Eliette de sa voix douce en se penchant vers Mady.

Et elle ajoute, promenant son regard timide sur nous tous :

« Croyez-moi, je ne serai pas du tout jalouse-Je souhaite simplement que, plus tard, quand le film sera terminé, nous puissions le voir tous ensemble, dans le cinéma de Lyon où il passera.

— Bien sûr, approuve Mme Rabut... et ensuite vous reviendrez tous fêter l'événement, ici, au Pot-d'Etain, où notre gentille Eliette sera devenue la cuisinière en chef.

— Et moi, s'exclame Mme Mireaux en battant des mains, même si, à cette époque-là, nous sommes en train de tourner un film en Patagonie, je m'arrangerai pour être de la fête... ne serait-ce que pour goûter à la cuisine d'Eliette! »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.
Usine de La Flèche, le 27-01-1971.
6721-5 - Dépôt légal n° 3193, 1er trimestre 1971.
20 - 01 - 0472 - 05

TABLE

PAUL JACQUES BONZON

Les Six Compagnons

1	1961	Les Compagnons de la Croix-Rousse
2	1963	Les Six Compagnons et la pile atomique
3	1963	Les Six Compagnons et l'homme au gant
4	1963	Les Six Compagnons au gouffre Marzal
5	1964	Les Six Compagnons et l'homme des neiges
6	**1964**	**Les Six Compagnons et la perruque rouge**
7	1964	Les Six Compagnons et le piano à queue
8	1965	Les Six Compagnons et le château maudit
9	1965	Les Six Compagnons et le petit rat de l'Opéra
10	1966	Les Six Compagnons et l'âne vert
11	1966	Les Six Compagnons et le mystère du parc
12	1967	Les Six Compagnons et l'avion clandestin
13	1968	Les Six Compagnons et l'émetteur pirate
14	1968	Les Six Compagnons à Scotland Yard
15	1969	Les Six Compagnons et les agents secrets
16	1969	Les Six Compagnons et le secret de la calanque
17	1970	Les Six Compagnons et les pirates du rail
18	1970	Les Six Compagnons et la disparue de Montélimar
19	1971	Les Six Compagnons et la princesse noire
20	1971	Les Six Compagnons et les espions du ciel
21	1972	Les Six Compagnons à la tour Eiffel
22	1972	Les Six Compagnons et la brigade volante
23	1973	Les Six Compagnons et l'œil d'acier
24	1973	Les Six Compagnons en croisière
25	1974	Les Six Compagnons et les voix de la nuit
26	1974	Les Six Compagnons se jettent à l'eau
27	1975	Les Six Compagnons dans la citadelle
28	1975	Les Six Compagnons devant les caméras
29	1976	Les Six Compagnons au village englouti
30	1976	Les Six Compagnons au tour de France
31	1977	Les Six Compagnons au concours hippique
32	1977	Les Six Compagnons et la clef-minute
33	1978	Les Six Compagnons et le cigare volant
34	1978	Les Six Compagnons et les piroguiers
35	1979	Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
36	1979	Les Six Compagnons et les skieurs de fond
37	1980	Les Six Compagnons et les bébés phoques
38	1980	Les Six Compagnons dans la ville rose

OLIVIER SECHAN

39 1982 Les Six Compagnons et les Agneaux de l'Apocalypse
40 1983 Les Six Compagnons à l'étang de Berre
41 1984 Les Six Compagnons et le carré magique

PIERRRE DAUTUN

42 1984 Les Six Compagnons hors la loi
43 1985 Les Six Compagnons et le chasseur de scoops
44 1985 Les Six Compagnons et l'énigme de la télémagie
45 1986 Les Six Compagnons et la radio libre
46 1986 Les Six Compagnons au Tournoi de la Chanson
47 1987 Les Six Compagnons et la fiancée de Kafi

MAURICE PERISSET

48 1988 Les Six Compagnons à l'affût
49 1994 Les Six Compagnons et les caïmans roses

PAUL-JACQUES BONZON

ŒUVRES COMPLETES

Paul-Jacques Bonzon

ANNEE	TITRE	EDITEUR	ILLUSTRATEUR
1951	**LE VIKING AU BRACELET D'ARGENT**	G.P. EDITEUR	Albert CHAZELLE
1951	**LOUTZI-CHIEN**	BOURRELIER	?
1953	**DU GUI POUR CHRISTMAS**	BOURRELIER-HACHETTE	Patrice HARISPE
1953	**MAMADI**	MAGNARD EDITEUR	Christian FONTUGNE
1954	**FAN-LÔ**	SUDEL EDITEUR	?
1954	**LE JONGLEUR A L'ETOILE**	HACHETTE	Jeanne HIVES
1955	**DELPH LE MARIN**	SUDEL EDITEUR	Claude JUILLARD
1955	**LES ORPHELINS DE SIMITRA**	HACHETTE	Albert CHAZELLE
1956	**LA BALLERINE DE MAJORQUE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Paul DURAND
1956	**LE PETIT PASSEUR DU LAC**	HACHETTE	JACQUES POIRIER
1957	**MON VERCORS EN FEU**	SUDEL EDITEUR	Igor ARNSTAM
1957	**LA PROMESSE DE PRIMEROSE**	HACHETTE	PAUL DURAND
1957	**LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	HACHETTE	?
1958	**LA PRINCESSE SANS NOM**	HACHETTE	J-P ARIEL
1958	**L'EVENTAIL DE SEVILLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	François BATET
1959	**UN SECRET DANS LA NUIT POLAIRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LE CHEVAL DE VERRE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	?
1960	**LA CROIX D'OR DE SANTA-ANNA**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	Albert CHAZELLE
1960	**LA ROULOTTE DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1961	**LES COMPAGNONS DE LA CROIX-ROUSSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1961	**J'IRAI A NAGASAKI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**LE VOYAGEUR SANS VISAGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1962	**TOUT-FOU**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jeanne HIVES
1962	**LE CHALET DU BONHEUR**	DELAGRAVE	Daniel DUPUY
1962	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PILE ATOMIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME AU GANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS AU GOUFFRE MARZAL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1963	**LES SIX COMPAGNONS ET L'HOMME DES NEIGES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PIANO A QUEUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PERRUQUE ROUGE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1964	**LA FAMILLE HLM ET L'ÂNE TULIPE (Où est passé l'âne tulipe?)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1964	**LA MAISON AUX MILLE BONHEURS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE PETIT RAT DE L'OPERA**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CHATEAU MAUDIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1965	**LE SECRET DE LA MALLE ARRIERE (HLM n°2)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET L'ANE VERT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES SIX COMPAGNONS ET LE MYSTERE DU PARC**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1966	**LES ETRANGES LOCATAIRES (HLM n°3)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1966	**L'HOMME A LA VALISE JAUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**LES SIX COMPAGNONS ET L'AVION CLANDESTIN**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1967	**CONTES DE MON CHALET**	EDITIONS BIAS	Romain SIMON
1967	**VOL AU CIRQUE (HLM n°4)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**POMPON LE PETIT ANE DES TROPIQUES (avec M. Pédoja)**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1967	**LE MARCHAND DE COQUILLAGES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1967	**RUE DES CHATS SANS QUEUE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LUISA CONTRE-ATTAQUE (HLM n°7)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1968	**LES SIX COMPAGNONS A SCOTLAND YARD**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1968	**LES SIX COMPAGNONS ET L'EMETTEUR PIRATE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE

1968	**LE CHATEAU DE POMPON**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LE SECRET DE LA CALANQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**LES SIX COMPAGNONS ET LES AGENTS SECRETS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1969	**UN CHEVAL SUR UN VOLCAN (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**POMPON A LA VILLE**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1969	**LE PERROQUET ET SON TRESOR (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1969	**QUATRE CHATS ET LE DIABLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LE BATEAU FANTOME (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIRATES DU RAIL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LES SIX COMPAGNONS ET LA DISPARUE DE MONTELIMAR**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Albert CHAZELLE
1970	**LE JARDIN DE PARADIS**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1970	**L'HOMME AUX SOURIS BLANCHES (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1971	**SOLEIL DE MON ESPAGNE**	IDEAL-BIBLIOTHEQUE	François BATET
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LES ESPIONS DU CIEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA PRINCESSE NOIRE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BRIGADE VOLANTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1971	**YANI**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1971	**LE RELAIS DES CIGALES**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1972	**LE SECRET DU LAC ROUGE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1972	**LES SIX COMPAGNONS A LA TOUR EIFFEL**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1972	**L'HOMME A LA TOURTERELLE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**SLALOM SUR LA PISTE NOIRE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1973	**LES SIX COMPAGNONS ET L'OEIL D'ACIER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1973	**LES SIX COMPAGNONS EN CROISIERE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS ET LES VOIX DE LA NUIT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES SIX COMPAGNONS SE JETTENT A L'EAU**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1974	**LES ESPIONS DU X-35 (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1975	**LE CIRQUE ZIGOTO**	DELAGRAVE	Romain SIMON
1975	**LES SIX COMPAGNONS DEVANT LES CAMERAS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1975	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA CITADELLE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1975	**LA ROULOTTE DE L'AVENTURE (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1976	**LES SIX COMPAGNONS ET LA CLEF-MINUTE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1976	**DIABOLO LE PETIT CHAT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO ET LA FLEUR QUI SOURIT**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**DIABOLO POMPIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1976	**LES SIX COMPAGNONS AU TOUR DE FRANCE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1976	**LE CAVALIER DE LA MER (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**LES SIX COMPAGNONS AU CONCOURS HIPPIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**LES SIX COMPAGNONS ET LES PIROGUIERS**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1977	**DIABOLO ET LE CHEVAL DE BOIS**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1977	**L'HOMME AU NOEUD PAPILLON (HLM)**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Jacques FROMONT
1977	**DIABOLO JARDINIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS AU VILLAGE ENGLOUTI**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Maurice PAULIN
1978	**DIABOLO PATISSIER**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1978	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CIGARE VOLANT**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1978	**AHMED ET MAGALI**	DELAGRAVE	
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LES SKIEURS DE FOND**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**LES SIX COMPAGNONS ET LA BOUTEILLE A LA MER**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1979	**DIABOLO SUR LA LUNE**	BIBLIOTHEQUE ROSE	Pierre DESSONS
1980	**LES SIX COMPAGNONS ET LES BEBES PHOQUES**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1980	**LES SIX COMPAGNONS DANS LA VILLE ROSE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY
1981	**LES SIX COMPAGNONS ET LE CARRE MAGIQUE**	BIBLIOTHEQUE VERTE	Robert BRESSY

Paul-Jacques Bonzon

Paul-Jacques Bonzon (31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont (Manche) - 24 septembre 1978 à Valence) est un écrivain français, connu principalement pour la série Les Six Compagnons.

Biographie

Paul-Jacques Bonzon est originaire du département de la Manche. Né à Sainte-Marie-du-Mont en 1908, scolarisé à Saint-Lô, Paul-Jacques Bonzon fut élève de l'école normale d'instituteurs de Saint-Lô, promotion 1924-1927. Il fut d'abord nommé en Normandie, dans son département d'origine. En 1935, il épouse une institutrice de la Drôme et obtient sa mutation dans ce département où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt-cinq ans. En poste à Espeluche puis à Chabeuil, il rejoint Saint-Laurent-en-Royans en 1949 et Valence en 1957 où il termine sa carrière en 1961.

Il se consacre alors entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants ayant rejoint l'Académie Drômoise des Lettres, des sciences et des arts, association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Son œuvre tranche sur la littérature pour la jeunesse de l'époque par le caractère réaliste et parfois triste de certaines situations : les enfants qu'il met en scène sont confrontés à la misère, au handicap, à l'abandon. Paul-Jacques Bonzon décrit la solidarité qui anime les milieux modestes auxquels ils appartiennent, n'hésitant pas à les insérer dans des contextes historiques marqués comme, Le jongleur à l'étoile (1948) ou Mon Vercors en feu (1957).

La plus grande majorité de ses ouvrages ont été publiés à la Librairie Hachette. À ce titre, il se trouve être l'un des romanciers pour la jeunesse les plus représentatifs de cette époque.

Plusieurs de ses ouvrages mettent en scène le Cotentin et plus particulièrement Barneville-Carteret, qu'il nomme d'ailleurs Barneret et Carteville dans ses romans. Les cousins de la Famille HLM y prennent leurs vacances. Delph le marin, publié chez SUDEL, se déroule à Carteret (Hardinquet, dans le roman) de même que "Le marchand de coquillages" ,"Le cavalier de la mer" ou encore "Le bateau fantôme". L'auteur connaissait bien la région. Il y venait régulièrement.

Paul-Jacques Bonzon laisse une œuvre dont l'importance se mesure au succès rencontré notamment par des séries fortement appréciées comme Les Six compagnons, La Famille HLM ou Diabolo, mais pas seulement car ce serait oublier tout un autre aspect de l'œuvre, tout aussi significative de la qualité de l'écrivain. Les ouvrages de Bonzon ont été traduits, adaptés et

diffusés dans 18 pays dont la Russie et le Japon. Les premières adaptations connues l'ont été en langue néerlandaise pour les Pays-Bas mais également pour l'Indonésie et l'Afrique du Sud. Il l'est encore aujourd'hui. Par exemple, Le roman Les Orphelins de Simitra a été adapté sous forme d'une animation diffusée, en 2008, au Japon, sous le nom de "Porphy No Nagai Tabi" (Le long voyage de Porphyras).

Paul-Jacques Bonzon est aussi connu dans les milieux scolaires. Il publie chez Delagrave,à partir de 1960, une série d'ouvrages de lectures suivies pour l'école dont l'un, "La roulotte du Bonheur", se déroule dans son département d'origine. Il a écrit en collaboration avec M. Pedoja, inspecteur départemental de l'Éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Il décède à Valence le 24 septembre 1978. Néanmoins, les éditions Hachette poursuivront l'œuvre de l'écrivain en publiant, encore quelques années, plusieurs titres de la série Les Six Compagnons, mais sous d'autres signatures. Aujourd'hui, un peu moins d'une vingtaine de titres figurent encore au catalogue de l'éditeur, dans la collection bibliothèque verte, sous une présentation modernisée.

En mars 2010, la première aventure de la série Les Six Compagnons a été rééditée en Bibliothèque rose dans une version modernisée.

Le 12 mars 2011, la ville de Valence a inauguré un square à son nom, en présence de ses enfants, petits-enfants et admirateurs.



Paul-Jacques Bonzon

Biographie : **rédigée par la dernière épouse de Paul Jacques ; Maggy**

Paul-jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte marie du mont, Manche, en Normandie.

Élève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la Drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans. Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquelles il trouvait la documentation qu'il cherchait. Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Âne (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une sœur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste, tous, et en particulier, ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre). La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparaît le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.



Paul-Jacques BONZON

J'ai demandé à plusieurs personnes si ce nom leur était familier et la plupart m'ont répondu par la négative...

Mais lorsque j'ai parlé des "Six Compagnons", tout à coup des souvenirs leur sont revenus dans une bouffée de chaleur et de bonheur de l'enfance...!

Paul-Jacques Bonzon a été un auteur très prolifique. Son écriture légère et fluide destinée aux enfants n'en est pas moins rigoureuse et très littéraire. Son style, un enchantement et ses histoires toujours bien ficelées jusque dans les moindres détails. Des adultes peuvent trouver grand plaisir à la lecture de ces histoires bien construites et dans lesquelles les grandes valeurs de la morale judéo-chrétienne ont cours. Mystère, tristesse, tendresse, émotion et joie, tout y est...!

Nous avons donc réuni dans cette page, un peu en vrac, des informations pêchées à droite et à gauche sur cet écrivain et nous espérons que cela vous donnera peut-être envie de découvrir son oeuvre.

***

Biographie de P-J Bonzon:

Paul-Jacques Bonzon est né le 31 août 1908 à Sainte-Marie-du-Mont, Manche, en Normandie. Aujourd'hui, un bourg de 700 à 800 habitants, situé à deux pas de la baie des Veys, et des plages du débarquement.

Fils unique né dans une famille aisée, Paul-Jacques eut cependant une enfance assez difficile face à un père autoritaire qui ne lui laissa pas souvent faire ce qu'il aurait aimé.

Elève de l'école normale d'instituteur de Saint-lô, il fut d'abord nommé en Normandie. Pour des raisons de santé, il vint dans la drôme où il fut instituteur et directeur d'école pendant vingt cinq ans.

Marié, père de deux enfants : Jacques et Isabelle, il termine à Valence en 1961 sa carrière d'enseignant pour se consacrer entièrement à son métier d'écrivain de livres pour enfants.

Il appartenait à l'"Académie Drômoise", association culturelle qui groupe des écrivains, des savants, des artistes du "Pays Drômois".

Il ne rattachait pas ses livres à un courant historique quelconque, cependant il lisait beaucoup Freud, Bergson, Huxley. Très peu de romans, sauf ceux dans lesquels il trouvait la documentation qu'il cherchait.

Pourtant, il aimait Simenon dont il appréciait la psychologie, l'étude d'un milieu.

A l'origine de son oeuvre est un concours de circonstances. Pendant la dernière guerre, instituteur dans le Vercors, (mon Vercors en feu), il eut à se pencher sur la condition de vie des enfants réfugiés, des juifs en particulier. Pour les aider moralement et les distraire, il leur lisait des histoires qu'il écrivait pour eux. Envoyé à un éditeur "Loutzi-chien" fut accepté. D'autres romans, tous retenus, suivront.

Tout naturellement, l'instituteur qu'il était a écrit pour ses élèves, pour la plupart d'un milieu modeste. Ils se reconnaissaient dans les héros de Paul-Jacques Bonzon, enfants de la rue, sans moyens financiers (la série Six compagnons), mais adroits, dévoués, généreux, chevaleresques même.

C'est aussi cette connaissance des enfants qui lui a fait introduire des animaux dans ses romans : Kafi (Six compagnons), Tic-Tac (Famille H.L.M.), Minet, (La roulotte du Bonheur), Ali-Baba-Bikini (La maison au mille bonheurs), l'Ane (série des "Pompon"). Les romans sentimentaux, plus psychologiques sont le plus souvent une quête, celle d'une soeur, d'une famille affectueuse, d'ou leur atmosphère un peu triste. Tous et en particulier ceux écrits pour les écoles, s'attachent à faire connaître la France ou les pays étrangers (Sénégal, Laponie, Japon, Portugal, Espagne, Grèce, Italie, Angleterre).
La documentation est toujours très sérieuse, la vérité historique respectée (Le viking au bracelet d'argent, La princesse sans nom, Le jongleur à l'étoile).

Ecrits dans un but éducatif et culturel, le livres de Paul-Jacques Bonzon allient à une langue simple, pure, évocatrice, souvent poétique, le souci d'instruire autant que celui de plaire.

Il a écrit en collaboration avec Monsieur Pedoja , inspecteur départemental de l'éducation nationale, un livre de lecture destiné aux enfants des pays francophones "Pompon, petit âne des tropiques".

Chacun écrivait un chapitre et le communiquait.

Il disparut le 24 septembre 1978 à Valence, Drôme.

***

Article paru à sa mort:

Valence.

La mort de Paul-Jacques Bonzon va toucher des millions de jeunes et d'enfants à travers le monde. Il était leur écrivain, celui qui avait compris leurs goûts, et qui était devenu leur complice à travers une centaine de romans. Depuis plus de trente ans (c'est à dire que ses premiers lecteurs sont aujourd'hui des hommes), il a enchanté des générations d'écoliers par ces récits d'aventure clairs, purs et passionnants. Son oeuvre a été traduite dans un grand nombre de pays, y compris le Japon, et partout elle a connu un et connaît encore, un étonnant succès.

Originaire de Ste-Marie-du-Mont dans la manche, il était doué pour la peinture et la musique, mais son père avait voulu qu'il soit instituteur. Et c'est comme tel qu'il arriva un jours dans le vercors, puis, plus tard, à l'école de la rue Berthelot à Valence, et qu'il commença à

écrire des histoires qu'il lisait à ses élèves, guettant leurs réactions, et s'inspirant souvent de leurs remarques..

Ses héros les plus populaires sont les Six compagnons qu'il entraîna dans des aventures lointaines ou proches, à Valence, à l'Aven Marzal, à la Croix-Rousse, à Marcoules, et qui tiennent aujourd'hui un bon rayon dans la bibliothèque verte. Pour la bibliothèque rose, il mit en scène la famille H. L. M., et écrivit beaucoup d'autres récits comme Mon Vercors en feu, et d'autres fictions tel l' Eventail de Séville qui fut adapté pour la télévision. Paul-Jacques Bonzon avait reçu en France le grand prix du Salon de l'Enfance, puis, à New-York, le prix du Printemps qui couronne le meilleur livre pour enfants paru aux Etats-Unis. Il avait abandonné l'enseignement assez tôt pour se consacrer à son oeuvre, entouré de son épouse et de ses deux enfants, une fille et un garçon, aujourd'hui mariés. Il travaillait le plus souvent directement à la machine dans sa tranquille demeure de la rue Louis-Barthou, prolongée par un charmant petit jardin.

C'est là qu'il inventait ses belle histoires, et lorsqu'il avait achevé un chapitre il prenait sa pipe et venait faire un tour en ville de son pas glissé, calme et amical.

Paul-Jacques Bonzon était naturellement membre de l'académie drômoises, vice-président de Culture et Bibliothèques pour tous. Il était devenu un authentique Dauphinois très attaché à sa province d'adoption. Sa gloire littéraire, qui est mondiale parmi les jeunes, n'avait en rien altéré sa simplicité ni sa bienveillance : et il disparaît comme il a vécu, dicrètement.

Pierre Vallier.

***

Autres témoignages:



Paul-Jacques Bonzon est très connu pour sa série de livres parus dans la bibliothèque verte, sous le titre "Les six compagnons". Outre de nombreux autres ouvrages pour la jeunesse de grande qualité, il a aussi publié des ouvrages scolaires. Paul-Jacques BONZON était instituteur.

Paul-Jacques BONZON est surtout connu comme grand romancier de la jeunesse, d'ailleurs abondamment lauré (Second Prix "Jeunesse" en 1953. Prix "Enfance du Monde" en 1955. Grand Prix du Salon de l'Enfance en 1958). Ses ouvrages suscitent chez nos enfants - et chez bien des adultes - un intérêt croissant. Il sait, de longue expérience, que composer un livre de "lectures suivies" est une entreprise délicate, que le goût des jeunes est à l'action rondement menée, aux péripéties multiples voire violentes ou cruelles. Les livres d'évasion, de délassement, de bibliothèque, pour tout dire, laissent paraître ces caractères.

Paul vigroux, Inspecteur général honoraire.

***

Paul-Jacques Bonzon a réalisé de très nombreux dessins. En fait il voulait à l'origine être dessinateur, peintre ou musicien mais sont père en a décidé autrement! A une certaine époque, il résidait en Suisse et vivait de ces dessins humoristiques vendus sous forme de cartes postales.

Un dessin de Paul-Jacques Bonzon:



***

Voici quelques informations supplémentaires, tirées d'un ouvrage de Marc Soriano, aux Éditions Delagrave, 2002.

L'auteur nous apprend que Paul-Jacques Bonzon, né dans une famille aisée, fils unique, père autoritaire, a eu une enfance difficile.

Paul-Jacques Bonzon, en écrivant pour les enfants, se réinvente une enfance. Il écrit des aventures sentimentales qui sont des quêtes : une soeur, une famille normale... (Du gui pour Christmas, La promesse de Primerose).

Cela plaît particulièrement aux fille, confie Paul-Jacques Bonzon.

Il avoue aussi que s'il ne tenait qu'à lui, les ouvrages finiraient mal !

Ce qui plaît plus aux filles qu'aux garçons. Un seul titre finit mal : "L'éventail de Séville". Encore l'adaptation télévisée adoucit-elle la fin. Et des pays étrangers, pour la traduction dans leur langue, demandent "une fin heureuse".

Les six compagnons se vendent à 450000 par an en moyenne. L'auteur dit qu'on lui a reproché de "s'être laissé aller" à des séries, comme si c'était une déchéance pour l'auteur et un mal pour le lecteur. Paul-Jacques Bonzon reprend :

"Il est important d'encourager la lecture à une époque ou elle est concurrencées par toutes sorte d'autres sollicitations".

Bonzon avoue aussi son penchant pour les milieux modestes, qui, dit-il plaisent aux enfants. Il comprend, avec le temps, pourquoi sa série des "Six compagnons" a plus de succès que sa série "La famille HLM" : Il y a un chien !

Les ouvrages de Bonzon sont traduits dans 16 pays.

***



***

Bibliographie:

Titres hors séries:

- Contes de mon chalet
- Delph le marin

- Du gui pour Christmas (Second Prix "Jeunesse" 1953)
- Fan-Lo
- J'irai à Nagasaki
- La ballerine de Majorque
- La croix d'or de Santa Anna
- La disparue de Montélimar
- La princesse sans nom
- La promesse de Primerose
- Le cheval de verre
- Le jongleur à l'étoile
- Le petit passeur du lac
- Le secret du lac Rouge
- Le viking au bracelet d'argent
- Le voyageur sans visage
- Les orphelins de Simitra (Prix "Enfance du Monde" 1955)
- L'éventail de Séville (Grand Prix "Salon de l'Enfance" 1958)
- L'homme à la valise jaune
- Loutzi-Chien
- Mamadi
- Mon Vercors en feu
- Rue des chats-sans-queue
- Saturnin et le vaca-vaca
- Soleil de mon Espagne
- Tout Fou
- Un secret dans la nuit polaire

Les six Compagnons:

- Les Six Compagnons à l'affût
- Les Six compagnons à la tour Eiffel
- Les Six compagnons à l'étang de Berre
- Les Six Compagnons à Scotland Yard
- Les Six Compagnons au concours hippique
- Les Six Compagnons au gouffre Marzal

- Les six compagnons au tour de France
- Les Six Compagnons au village englouti
- Les six compagnons dans la citadelle
- Les six compagnons dans la ville rose
- Les Six Compagnons de la Croix-Rousse
- Les six compagnons devant les caméras
- Les Six compagnons en croisière
- Les Six Compagnons et la bouteille à la mer
- Les Six compagnons et la brigade volante
- Les Six compagnons et la clef minute
- Les six compagnons et la disparue de Montélimar
- Les six compagnons et la fiancée de Kafi
- Les six compagnons et la perruque rouge
- Les Six compagnons et la pile atomique
- Les six compagnons et la princesse noire
- Les Six compagnons et la radio libre
- Les six compagnons et l'âne vert
- Les Six Compagnons et l'avion clandestin
- Les six compagnons et le carré magique
- Les Six compagnons et le château maudit
- Les Six compagnons et le cigare volant
- Les Six Compagnons et le mystère du parc
- Les six compagnons et le petit rat de l'opéra
- Les Six Compagnons et le piano à queue
- Les Six compagnons et le secret de la calanque
- Les six compagnons et l'émetteur pirate
- Les Six compagnons et l'homme des neiges
- Les Six compagnons et l'homme au gant
- Les six compagnons et l'oeil d'acier
- Les Six compagnons et les agents secrets
- Les six compagnons et les agneaux de l'Apocalypse
- Les six compagnons et les bébés phoques
- Les Six compagnons et les caïmans roses
- Les six compagnons et les espions du ciel
- Les six compagnons et les pirates du rail
- Les six compagnons et les piroguiers
- Les six compagnons et les skieurs de fond
- Les six compagnons et les voix de la nuit
- Les Six compagnons hors la loi
- Les six compagnons se jettent à l'eau

<u>La famille HLM:</u>

- La famille HLM et l'âne Tulipe
- La roulotte de l'aventure
- Le bateau fantôme
- Le cavalier de la mer
- Le marchand de coquillages

- Le perroquet et son trésor
- Le secret de la malle arrière (HLM2)
- Le secret du lac rouge
- Les espions du X 35
- Les étranges locataires (HLM3)
- Luisa contre-attaque (HLM7)
- L'homme à la tourterelle
- L'homme au noeud papillon
- L'homme aux souris blanches
- Quatre chats et le diable
- Rue des chats sans queue
- Slalom sur la piste noire
- Un cheval sur un volcan
- Vol au cirque (HLM4)

Série Diabolo:

- Diabolo le petit chat
- Diabolo et la fleur qui sourit
- Diabolo et le cheval de bois
- Diabolo jardinier
- Diabolo pâtissier
- Diabolo pompier
- Diabolo sur la lune

Livres scolaires: "Livres de lecture suivie"

P.-J. Bonzon et M. Pédoja:

- Pompon le petit âne des tropiques. CP.

P.-J. Bonzon:

- Le château de Pompon (CP)
- Pompon à la ville (CP)
- Le jardin de Paradis (CP, CE1)
- La maison aux mille bonheurs (CE1, CE2)
- Le cirque Zigoto (CE1, CE2)
- Le chalet du bonheur (CE1, CE2, CM1)
- Yani (CM1, CM2)
- Ahmed et Magali (CM1, CM2)
- Le relais des cigales (CM1, CM2)
- La roulotte du bonheur (CM2)

***

Voici quelques photos de couvertures de livres de P-J Bonzon

(Cliquez sur une vignette pour voir la photo agrandie, puis sur le bouton "Précédente" de votre navigateur pour revenir à cette page).



***